LA TABLE RONDE

DÉCEMBRE 1954

SOMMAIRE

TEXTES



L'AGENDA DE LA TABLE RONDE

Notice sur l'histoire de ***PORT-ROYAL***

Les théologiens catholiques se sont toujours préoccupés des problèmes que pose la conciliation de la doctrine de la grâce avec la liberté humaine. Dans l'ensemble, jusqu'au milieu du XVI[e] *siècle, ils se rattachaient, avec des nuances assez diverses, aux vues développées par saint Augustin, qui tendaient à insister sur l'absolutisme du vouloir divin et à minimiser la part de l'homme dans le drame du salut. Mais, à partir de 1580, divers théologiens, jésuites pour la plupart, s'efforcèrent de construire des théories plus favorables à la liberté de l'homme; ce groupe est dominé par les deux noms de Lessius et de Molina, dont la fameuse* Concordia *(1588) souleva les protestations indignées des augustiniens et des thomistes. Devant la violence du conflit, le pape évoqua l'affaire à Rome et ce furent les Congrégations* De auxiliis, *qui se tinrent de 1592* à *1607. Elles faillirent se terminer par la condamnation de Molina, mais la bulle rédigée contre son livre ne fut jamais publiée et finalement le Saint-Office imposa silence aux deux partis.*

Cependant, en diverses facultés qui avaient été profondément engagées dans cette controverse, et spécialement à Louvain, on demeurait violemment hostile au molinisme. Or c'est à Louvain qu'avaient fait leurs études théologiques le Français Jean Duvergier de Hauranne, plus tard abbé de Saint-Cyran, et le Flamand Cornélius Jansen, dit Jansénius, que devait unir plus tard une solide amitié. Devenu lui-même professeur à Louvain, puis évêque d'Ypres, Jansénius entreprit la rédaction d'un monumental ouvrage qui exposerait et défendrait les vues de saint Augustin sur les problèmes de la grâce.

*Mais Jansénius mourut en 1638 sans avoir pu faire paraître son œuvre et c'est seulements en 1640 que l'*Augustinus *parut à Louvain. Peu après, le livre fut réimprimé à Paris et à Rouen. Dans l'intervalle, Saint-Cyran, qui était devenu après la mort de Bérulle le personnage le plus en vue du parti dévot, et qui, de ce chef, s'était attiré l'inimitié de Richelieu, avait été emprisonné par ordre de ce dernier à Vincennes. Du fond de sa prison, il décerna de grands éloges à l'ouvrage de son ami Jansénius, tout en faisant quelques réserves sur la forme systématique et sur la brutalité de certaines expressions. Il y retrouvait cependant les thèses augustiniennes qui lui étaient chères, prédestination gratuite et grâce efficace, et il ordonna à ses disciples de travailler à sa défense. Cette mission fut particulièrement confiée à un jeune docteur de Sorbonne, Antoine Arnauld, frère puîné de la célèbre Mère Angélique, abbesse et réformatrice de l'abbaye de Port-Royal.* L'Augustinus *avait en effet soulevé de vives controverses, et, de part et d'autre, on s'accusait réciproquement d'hérésie.*

A la suite de tractations fort complexes, Urbain VIII, par la bulle In eminenti *(1642) condamna le livre de Jansénius d'une manière générale, mais sans préciser aucune proposition particulière.*

*La France s'était jusqu'alors tenue relativement à l'écart de ces conflits. Pourtant, Richelieu se montrait hostile à l'*Augustinus, *qui était fort contraire à ses propres tendances théologiques, et il le fit attaquer dans la chaire de Notre-Dame par le théologal, Isaac Habert. Mais la mort de Richelieu permit aux gens de Port-Royal de prendre vigoureusement la défense de Jansénius. En fait, beaucoup de docteurs parisiens étaient favorables au professeur de Louvain, si bien que les années qui suivirent furent assez indécises et emplies surtout des luttes qui se déroulèrent autour de la* Fréquente Communion *(1643), ouvrage d'Antoine Arnauld qui exposait et défendait les idées de Saint-Cyran sur la pénitence.*

Ce fut seulement en 1644 que se produisit le tournant décisif, lorsque le syndic de Sorbonne, Nicolas Cornet, proposa la condamnation des sept propositions sur la grâce, qu'il présentait sans aucune référence particulière, mais où tout le monde vit immédiatement l'intention de viser le livre de Jansénius. Immédiatement les gens de Port-Royal mirent au grand jour les desseins de Nicolas Cornet. Ils montraient que ces propositions, et surtout les cinq premières, étaient ambiguës et pouvaient avoir un sens orthodoxe aussi bien qu'un sens hérétique. Selon eux, c'était donc la doctrine même de saint Augustin que les molinistes voulaient atteindre à travers elles. Finalement, chacun resta sur ses positions. Mais, l'année suivante, Isaac Habert déféra à Rome, en les attribuant ouvertement à Jansénius, les cinq premières des propositions rédigées par Nicolas Cornet. Les augustiniens français envoyèrent à Rome une députation chargée de défendre Jansénius. Après de longues tractations et beaucoup d'hésitations, Innocent X signa le 31 mai 1653 la bulle Cum occasione *: les cinq propositions y étaient condamnées comme étant de Jansénius.*

Il semble que les gens de Port-Royal, auxquels on donnait de plus en plus le nom de jansénistes, furent d'abord assez déconcertés par cette défaite. Mais l'Assemblée du Clergé qui se tint en 1654 leur fournit l'occasion de reprendre la lutte, en déclarant que les cinq propositions avaient été condamnées au sens de Jansénius, ce qui n'était pas dans le document pontifical. Arnauld et son groupe s'efforcèrent de montrer que la bulle n'atteignait pas le véritable sens de Jansénius, qui était orthodoxe, mais seulement le sens hérétique qu'on pouvait donner à ces propositions. Pourtant, malgré ces résistances, l'Assemblée du Clergé de 1655 voulut imposer la signature d'un formulaire condamnant ces propositions au sens de Jansénius, mais cette décision ne fut pas réellement appliquée.

En cette même année 1655, un vicaire de Saint-Sulpice, M. Picote, refusa l'absolution au duc de Liancourt à cause de son attachement pour Port-Royal. Dès le 24 février, Arnauld porta l'affaire devant l'opinion par sa Lettre à une personne de condition, *qui provoqua naturellement une grêle de libelles. Arnauld récidiva en juillet par sa* Seconpe lettre à un duc et pair, *qui fut déférée au jugement de la Sorbonne au début de novembre. On en tira deux propositions jugées répréhensibles; dans l'une d'elles, Arnauld affirmait qu'ayant*

lu avec attention le livre de Jansénius, il n'y avait pas trouvé les cinq propositions condamnées par Innocent X. Après des débats houleux, ces deux propositions furent condamnées le 17 janvier 1656 et Arnauld exclu de la Sorbonne le 15 février. Mais avant même que la condamnation d'Arnauld fût prononcée, Pascal intervenait en publiant la première Provinciale. *Le succès des fameuses* Petites Lettres *fut, comme l'on sait, foudroyant et l'opinion publique, déjà fortement travaillée, fut littéralement retournée lorsque, le 24 mars 1656 se produisit le célèbre miracle de la Sainte-Épine, dont bénéficia une petite pensionnaire de Port-Royal, nièce de Pascal. Il fallut surseoir aux mesures de rigueur contre Port-Royal. Pourtant, le 2 septembre 1656, l'Assemblée du Clergé tenta d'imposer à nouveau la signature d'un formulaire plus précis encore que celui de 1655, et, sur la demande d'un groupe de prélats français, le pape Alexandre VII donnait, le 16 octobre, la bulle* Ad sacram beati Petri sedem, *laquelle affirmait que les cinq propositions étaient réellement dans Jansénius et étaient condamnées au sens où Jansénius les avait entendues. Aussi, un peu plus tard, au début de 1657, l'Assemblée du Clergé crut-elle bon de rédiger un nouveau formulaire en conséquence de la bulle.*

*En face du document pontifical, Arnauld et ses amis mirent en avant la célèbre distinction du droit et du fait. Sur le droit, c'est-à-dire sur l'hérésie contenue dans les cinq propositions, ils adhéraient sans restriction à la condamnation papale et renonçaient même à défendre le sens orthodoxe qu'elles pouvaient avoir. Sur le fait, c'est-à-dire sur la question de savoir si ces propositions étaient réellement dans l'*Augustinus, *ils estimaient ne pouvoir s'engager qu'à un silence respectueux; leurs convictions n'avaient pas changé : ils demeuraient persuadés que ces propositions n'étaient pas dans l'*Augustinus *en un sens hérétique, et que par conséquent le livre de l'évêque d'Ypres était parfaitement orthodoxe. Une lutte assez confuse suivit cette prise de position. Le formulaire promulgué par l'Assemblée du Clergé de 1657 demeura lettre morte et, jusqu'en 1660 on garda sur la question un relatif silence.*

Ces trois années mirent clairement en évidence les oppositions internes qui divisaient les gens de Port-Royal eux-mêmes, et qui en particulier dressaient le rigoriste Barcos, neveu de Saint-Cyran, logicien impitoyable et sans nuances, contre Arnauld et Nicole, théologiens plus souples et plus subtils, volontiers opportunistes en dépit de leur fermeté. Pourtant, en dépit de ces divergences, le groupe demeurait relativement uni, au moins dans le domaine de l'action. Or, dès 1660, l'intervention personnelle de Louis XIV, hanté par la crainte d'une hérésie provoquant une guerre civile et décidé à en finir avec le jansénisme, remit à l'ordre du jour la question du formulaire. L'Assemblée du Clergé de 1661 en ordonna à nouveau la signature et un arrêt du Conseil d'Etat du 13 avril vint entériner cette décision. Une lettre de cachet précisa aux évêques que cette signature devait être exigée non seulement de tous les ecclésiastiques séculiers ou réguliers, mais même des religieuses et des maîtres d'école. En même temps diverses mesures coercitives furent prises contre Port-Royal d'où on expulsa les pensionnaires et les postulantes. Arnauld reprit sa plume de polémiste pour montrer qu'il était impossible en conscience

de signer le formulaire sans faire la distinction du droit et du fait, mais se déclarait par ailleurs prêt à le faire à cette condition.

Or, Port-Royal entretenait les meilleures relations avec les deux grands-vicaires du cardinal de Retz, archevêque de Paris, qui gouvernaient le diocèse au nom du prélat, alors en exil. Ces derniers consentirent à promulguer un mandement dont la rédaction est généralement attribuée à Pascal, et qui prescrivait la signature, mais en distinguant le droit et le fait. Bien que tout le monde à Port-Royal fût loin d'être satisfait de ce texte, il contentait Arnauld et Nicole qui, avec beaucoup d'autres estimaient qu'on pouvait le signer purement et simplement. Mais les religieuses de Port-Royal se montrèrent extrêmement réticentes en face de ce document. Elles avaient toujours été très rétives à toute sorte d'accommodement, estimant que ces marchandages affaiblissaient ce qu'elles considéraient comme la vérité, c'est-à-dire l'intégrité de la doctrine de saint Augustin et l'absolue orthodoxie de Jansénius. Elles pensaient qu'il eût mieux valu souffrir et se taire que tant polémiquer. En outre, les divergences de vues entre les Messieurs de Port-Royal aggravaient leurs scrupules. Aussi répugnaient-elles à signer le mandement des grands vicaires. L'opposition semble avoir été menée par deux religieuses de grande valeur. L'une, en la maison de Paris, était Angélique de Saint Jean Arnauld d'Andilly, nièce de la Mère Angélique, âme d'une trempe exceptionnelle. L'autre, aux Champs, était la propre sœur de Pascal, Jacqueline de Sainte Euphémie, dont on connaît l'attachante personnalité. A la différence de la plupart des autres, elles étaient toutes deux très instruites et fort au courant des divers aspects de la question. En juin 1661, après bien des hésitations, les religieuses finirent par signer le mandement des grands-vicaires, mais, en dépit des objurgations d'Arnauld, elles firent précéder leurs signatures d'une clause explicative.

Tout cela n'était qu'une solution bien précaire. Le mandement avait soulevé des tempêtes, et, en août 1661, un bref de Rome vint sommer les grands-vicaires de se rétracter. Ils se sentirent abandonnés par Retz, qui tentait alors d'entrer en négociations avec Louis XIV. Ils finirent par céder et, en novembre, publièrent un mandement qui exigeait la signature pure et simple du formulaire. Les religieuses furent plus désorientées que jamais et retombèrent dans toutes leurs angoisses de conscience. Leurs hésitations s'augmentaient du fait que Barcos, déclarant impossible de défendre la vérité dans le monde, pensait qu'elles pouvaient signer tout simplement par obéissance, et leur confesseur, M. Singlin, qu'elles entouraient de vénération, semblait pencher vers cet avis. Après de longues tergiversations, elles signèrent à la fin de novembre, mais avec une distinction très explicite du droit et du fait. Naturellement, une signature précédée d'une telle clause ne satisfit personne, et la cour trouva cette soumission tout à fait insuffisante. En janvier 1662, on voulut imposer aux religieuses de signer une addition impliquant la croyance au fait, mais elles refusèrent. Le cardinal de Retz ayant démissionné, le roi nomma à sa place Marca, dont l'hostilité faisait présager le pire, mais qui mourut quelques mois plus tard, et le conflit s'apaisa provisoirement.

Il devait reprendre au printemps de 1664. Louis XIV avait en effet nommé au siège de Paris, en remplacement de Marca, son ancien précepteur, Hardouin de Péréfixe de Beaumont, mais, par suite des difficultés entre la France et la cour romaine, ce dernier ne reçut ses bulles que le 10 avril 1664. Péréfixe était violent; pourtant il n'avait pas un tempérament de persécuteur, et sans doute eût-il été heureux de ne pas entrer dans cette histoire, mais la cour ne lui laissait pas le choix. Dès avril 1664, un édit royal avait de nouveau prescrit en termes comminatoires la signature du formulaire. Conseillé par divers membres de son entourage, l'archevêque crut bien avoir trouvé le biais décisif. Le 8 juin 1664, il fit paraître un mandement qui exposait son nouveau système : demander la foi divine sur le droit et la foi humaine sur le fait. Mais cette théorie assez fragile ne pouvait contenter les gens de Port-Royal qui étaient unanimes à refuser sur le fait toute adhésion même de simple foi humaine, et n'admettaient tout au plus sur cette question que le silence respectueux. Pourtant, ils pouvaient à certains égards tirer avantage de ce texte qui entérinait la distinction du droit et du fait. Ce fut Nicole qui se chargea de remettre les choses au point dans l'un de ses factums appelés Imaginaires, *et aussi dans un traité* De la foi humaine. *Ces publications eurent naturellement le don d'exaspérer l'archevêque.*

Dès le 9 juin, Péréfixe vint à Port-Royal signifier son mandement et commencer une visite canonique qui se termina le 17 par un entretien assez orageux avec les religieuses. Singlin ayant dû s'exiler pour éviter une lettre de cachet, l'archevêque donna aux religieuses comme confesseur le docteur Chamillard, oncle du ministre, qui entreprit sans succès de réduire leur résistance. Le 14 juillet, elles signèrent le mandement, mais avec une clause très explicite sur le droit et le fait qui réduisait leurs signatures à rien. Sur ces entrefaites, l'archevêque tomba malade, et c'est seulement après sa guérison, le 21 août, qu'il put venir à Port-Royal où il fit aux religieuses une scène d'une violence inouïe qui dura plus de cinq heures; il eut des phrases malheureuses, que les religieuses se donnèrent le malin plaisir de noter froidement sur le procès-verbal de cette entrevue. Du reste, cette grande colère n'eut aucun résultat, et les religieuses demeurèrent fermes dans leur opposition. Aussi entreprit-il de briser leur résistance en déportant celles qu'il considérait comme les plus influentes. Le 26 août il revint au monastère et en enleva douze, puis il y installa six visitandines pour gouverner la communauté. Ainsi l'hiver de 1664-1665 se déroula pour Port-Royal dans une véritable atmosphère de persécution. Par tous les moyens, l'évêque réussit à obtenir dix-sept signatures, dont plusieurs furent aussitôt rétractées que données. Aussi, au début de l'été de 1665, on décida de réunir aux Champs les religieuses qui avaient refusé la signature. Elles y furent gardées par la police et leur captivité se prolongea jusqu'à l'apaisement de 1669, qu'on appelle la Paix de l'Église.

La persécution reprit en 1679. Privées de novices, les religieuses virent leur nombre se réduire d'année en année. Les dernières survivantes furent définitivement dispersées en 1709 et le monastère lui-même détruit de fond en comble en 1711-1712.

Préface de
“ *PORT-ROYAL* ”

Le 8 décembre 1954, la Comédie-Française (Salle Luxembourg) va créer Port-Royal *de Montherlant. Le personnage central de cette œuvre dramatique est la Mère Angélique de Saint Jean, — que Louis Cognet évoque pages 35 à 43 de ce numéro de la* Table Ronde — *la persécution est celle du mois d'août 1664, quand l'archevêque Péréfixe voulut contraindre les sœurs de l'Abbaye de Paris à signer un mandement qui séparait la doctrine de Jansénius d'avec celle de saint Augustin. Fidèles à l'esprit de Saint-Cyran, les sœurs refusèrent la signature. Aussitôt, douze religieuses furent dispersées et enfermées dans divers monastères de Paris; celles qui restaient à Port-Royal, parmi lesquelles sept seulement acceptèrent de signer, furent privées de sacrements et soumises à la tutelle de cinq religieuses visitandines envoyées par les jésuites pour diriger la maison. Ce fut la ruine de Port-Royal de Paris. Ces scènes d'expulsion, au cours desquelles les religieuses se montrèrent raisonneuses, imbattables dans la discussion, exigeantes sur leur foi et parfois impertinentes, forment la « tragédie » de Port-Royal. Nous citons ici la préface que Montherlant a écrite pour sa pièce. L'histoire, quand elle devient ainsi œuvre de théâtre, au lieu de s'accomplir comme un simple événement, doit renfermer les intentions et les buts d'une destinée humaine. Aussi, dans cette préface, après quelques considérations sur la tragédie, Montherlant analyse le caractère de ses personnages, le parcours qu'il leur prête, puis confronte ses principes tragiques aux données de l'histoire.*

J'ÉCRIVIS un premier *Port-Royal* entre 1940 et 1942. Il parut que sa mise à la scène ne serait pas acceptée par l'occupant. Puis, la guerre finie, j'écrivis et donnai sur le théâtre *le Maître de Santiago*, ce qui me fit incliner à n'y vouloir donner qu'après un certain temps une nouvelle pièce d'inspiration catholique.

En 1948 je relus *Port-Royal*, dont je n'eus pas bonne impression, et le remis au tiroir. Une nouvelle lecture, en 1953, me confirma dans l'impression d'une erreur, et j'écrivis alors ce second *Port-Royal*, inspiré d'un autre épisode de l'histoire du monastère, et entièrement différent du premier. Il y a

cinquante ans d'écart entre les dates où se passent ces deux pièces. La première pièce était en quatre actes, située au Monastère des Champs. Et un seul personnage paraît dans les deux (celui de la mère Agnès).

Port-Royal achève cette « trilogie catholique » qui comprend avec lui *le Maître de Santiago* et *la Ville dont le Prince est un Enfant*. L'ordre de chevalerie, le collège, le couvent. Ayant écrit les deux premières de ces pièces, et le *Port-Royal* de 1940 ayant été sabordé, je pris conscience que dans *Santiago* il s'agit d'une foi religieuse qui ne laisse pas d'être un peu faussée, tandis qu'un des éléments dramatiques de *la Ville* est l'absence de Dieu chez tous les personnages, hormis un ; on pourrait dire de Dieu, dans *la Ville*, ce qu'on dit d'Alvaro dans *Santiago :* « Le bruit que fait votre silence ». En vérité, cela faisait peu de religion, pour une trilogie religieuse. C'est pourquoi ce second *Port-Royal* cherche moins à être une œuvre de théâtre qu'à montrer le christianisme sous une des formes particulières qu'il a prises au cours de l'histoire, discutable peut-être dans sa doctrine, mais respectable et portant à l'élévation par sa qualité et par son accent.

J'ai voulu aussi ne pas quitter le théâtre — *Port-Royal* étant ma dernière pièce — sans lui avoir donné une fois au moins une œuvre d'une certaine sorte qui me tient au cœur ; je veux dire : quasiment tout intérieure. Les Latins, toujours complaisants, ont flatté le goût du public pour le facile et le vulgaire, en lui offrant sur la scène une action agitée à souhait, avec retournements, péripéties, conflits, « coups de théâtre », sans oublier, dans ses formes les plus basses : le quiproquo, les déguisements, les coups de bâton. Ce tintamarre grossier a dégoûté de l'expression dramatique plus d'un esprit un peu délicat, ou seulement un peu ami du vrai : un Amiel, un Barrès ont exprimé ce dégoût. Sans rejeter un tel théâtre, pourquoi ne pas admettre à côté de lui, de temps en temps, des pièces d'où soit bannie toute la mécanique foraine, réduites à un exposé psychologique nuancé et sobre, voire au simple déroulement d'un épisode sans intrigue et qui n'ait rien de « mouvementé »? Il y a sept ou huit ans, j'écrivais déjà : « Le théâtre d'action n'est pas seulement celui des pièces dites « bien faites », avec leurs éléments de rebondissement extérieurs, pittoresques. Le théâtre grec est purement et typiquement statique ; pourtant, ce qu'on y exprime, ce qu'on y évoque est beaucoup plus intense que l'action telle qu'on nous la définit quand on parle d'action à propos d'une pièce contemporaine. L'*Agamemnon* et l'*Antigone* nous bouleversent par une intensité secrète qui tantôt éclate, tantôt est contenue, pour exploser enfin non pas à la vue des spec-

tateurs, mais dans leur cœur. Toute la conclusion d'*Antigone* n'est qu'une suite de récits de messagers. » *(Notes de théâtre,* dans *Celles qu'on prend dans ses bras).* Avec plus de force encore je pourrais ajouter : où est « l'action », au sens où l'entendent nos modernes, dans *Prométhée,* dans *les Suppliantes,* dans *les Perses,* dans *les Choéphores?* (1) Il y en a bien moins encore que dans *Port-Royal.* — Oui, j'ai voulu laisser ne fût-ce qu'une seule pièce de ce genre, même si le public ne devait pas m'y suivre : il s'agissait de me donner satisfaction à moi-même. Et le jansénisme, qui supprime les « effets » et les astragales de la religion et des autels, ne gardant d'elle que son génie dans ce qu'il a de plus intime, n'était-il pas tout juste ce qu'il fallait pour être le sujet de cette pièce-là?

Port-Royal a été conçu comme une pièce en un seul acte, à l'instar des tragédies grecques.

Le sujet de cette pièce est le parcours que fait une âme conventuelle vers un certain événement dont elle prévoit qu'il créera en elle une crise de doute religieux, et par ailleurs le renversement d'une autre âme conventuelle qui, sous l'effet du même événement, passe d'un état à l'état opposé. La Sœur Françoise est mise, à l'improviste, devant « la lumière », La Sœur Angélique s'achemine, d'un cours logique et prévu, vers les « Portes des Ténèbres ».

L'Archevêque Péréfixe est le catalyseur de ces mouvements, qui ne sont pas les seuls. Car c'est lui aussi qui, par l'événement qu'il crée, découvre la trahison de la Sœur Flavie, et fait éclater l'enveloppe de froideur dont s'entourait, à l'égard des êtres, la Sœur Angélique de Saint-Jean.

Pour écrire ce second *Port-Royal,* j'ai pris avec l'histoire des libertés que je ne m'étais pas permises en écrivant le premier ; et c'est précisément ce scrupule qui avait fait de ma première pièce une pièce diffuse et encombrée. Voici les principales de ces libertés, étant omises celles de détail.

— J'ai ramassé en une journée les deux journées des 21 et 26 août 1664 : celle du 21, où l'Archevêque Péréfixe retira à toutes les religieuses la participation aux sacrements ; et celle du 26, où il en fit sortir douze du monastère.

— J'ai logé toute mon action dans un des parloirs, alors qu'en réalité seule la journée du 21 eut un parloir pour cadre ; celle du 26 fut un va-et-vient entre le parloir, le chapitre et la chapelle. Le parloir seul — ce lieu vague, où se déroule la tragédie classique — me permettait de ne pas disperser ma pièce en « tableaux ».

(1) Mais je m'aperçois que tout cela a déjà été dit. Par Racine (préface de *Bérénice*), et par Voltaire (lettres sur *Œdipe*).

— J'ai laissé dans le suspens, au début, quelle serait l'attitude de l'Archevêque, et seulement s'il viendrait, alors que, dans la réalité, sa visite était attendue et préparée. Mais quoi ! pitié pour les auteurs dramatiques.

— Enfin et surtout j'ai donné à la Sœur Angélique de Saint-Jean la prévision de sentiments qu'en fait elle ne commença d'éprouver que *huit à dix jours* plus tard (1). Mais cette prévision est moins une liberté prise avec l'histoire qu'une supposition. Supposition plausible, je tenterai de le montrer plus loin.

***

Touchant mes personnages :

Celui de la Mère Agnès suit de près son modèle historique. Paisible, soumise, non sans onction, mais capable à l'occasion de vigueur, comme on le voit en sa correspondance, où les lettres d'édification un peu ronronnante, quand elle s'adresse à des amis ou à des religieuses de son âge et de son rang, prennent le « ton des maîtres » quand elle écrit à telles de ses filles de Port-Royal, notamment à des jeunes.

J'ai adouci sensiblement l'Archevêque, qui fut, en cette circonstance, la fable de Paris. On sait assez qu'il dit à l'Abbesse — qui avait quarante-huit ans, et qui était la nièce du chancelier Séguier, un des hommes les plus considérables du royaume — : « Taisez-vous, vous n'êtes qu'une petite opiniâtre et une superbe, qui n'avez point d'esprit, et vous vous mêlez de juger de choses à quoi vous n'entendez rien ; vous n'êtes qu'une petite pimbêche, une petite sotte, une petite ignorante qui ne savez ce que vous voulez dire ; il ne faut que voir votre mine pour le reconnaître : on voit tout cela sur votre visage » ; qu'il prit des sœurs par le bras, leur tapota la joue (2). Et maint trait de ce goût qui, si je les eusse reproduits sur la scène, eussent pu être ressentis comme une désobligeance à l'égard de l'épiscopat tout entier.

(1) Nous savons avec précision, par elle-même, les dates où commença et finit la crise de sa foi : du 5 septembre au 21 octobre 1664.

(2) J'aurai à le redire : Port-Royal, c'est quelquefois le Palais-Royal (le théâtre de ce nom. C'est quelquefois aussi le Grand-Guignol : songeons aux pieux dépeçage en petits morceaux du cadavre de Saint-Cyran). Mais ainsi est la vie, et, le marquant, je ne rabaisse pas pour cela Port-Royal.

On manquerait à l'équité si on n'ajoutait ceci : les sœurs, dans leurs relations, ont sûrement « arrangé » l'Archevêque. Il s'en est plaint à elles, avec une abondance qui ne convenait pas à son caractère, mais quand il dit, parlant de leur procès-verbal : « Tout cela est tourné, périphrasé avec un air malicieux (...) C'est un tour qu'elles donnent, qui change toute la chose », on sent bien qu'il a raison. Le « tour » qui « change toute la chose », quel homme de plume ne tire gloire de le pratiquer?

J'ai créé le personnage de la Sœur Françoise, me contentant de lui donner l'âge exact, et quelque chose de la maturité d'esprit et de la liberté de langage de la fameuse Sœur Christine Briquet. Certains s'étonneront peut-être de voir une religieuse de Port-Royal juger comme la juge la Sœur Françoise la question de la signature. Je n'ai fait que mettre dans sa bouche, à peu près, ce qu'en écrit Nicole dans sa première *Imaginaire*. Mais Nicole fonde ses raisons sur un esprit qu'il est difficile de ne pas appeler l'esprit philosophique, alors que la Sœur Françoise les fonde sur un mysticisme accentué. Et la religieuse inventée me paraît moins surprenante, en cette rencontre, que ne l'est le solitaire véritable (1).

J'ai renoncé à faire apparaître dans ma pièce des personnages qui participèrent soit à l'une des journées du 21 et du 26, soit aux deux, et que le public averti pouvait donc s'attendre à y voir : M. d'Andilly, la Sœur de Brégy, la Sœur Briquet. Les deux derniers surtout de ces personnages eussent achevé de faire verser dans le comique une scène qui déjà, par moments, n'y a que trop de pente.

Mais venons-en à la Sœur Angélique de Saint-Jean

Sainte-Beuve la définit (pensant surtout au récit qu'elle a écrit de sa captivité) : « une âme forte, triste, tendre, capable de toutes les belles agonies, une âme grande aussi dans son ordre et admirable », et ailleurs : « une âme malade ». Et voici comme il la résume : « Elle est tout simplement un des plus considérables esprits de Port-Royal ; et, dans cette seconde génération à laquelle elle appartient, nul (Pascal excepté) n'a autant de *génie* qu'elle. »

Nous outrepasserions, je crois, l'objet de cette préface si nous y développions les réserves que suscite en nous un tel jugement. Ce qui nous importe ici est de voir que cette religieuse éminente, et future Abbesse, par sa force (qui va à l'excès, et devient de l'entêtement), par sa faiblesse nerveuse (qu'elle connaît bien) (2), par son humilité et par son orgueil (3),

(1) Mais qu'ai-je besoin de faire intervenir Nicole? C'est *la Sœur Angélique de Saint-Jean elle-même* qui a appelé le point contesté (celui qui est l'objet du Formulaire) « un point qui ne touche pas la foi et qui est de nulle importance en soi » : (lettre CXLII, à Arnauld.) Et je lui ai prêté ces mots mêmes dans une des répliques de ma pièce. Elle a nommé ailleurs la question de la signature : « un sujet qui importe si peu en soi ». (Lettre XCVIII).

(2) Il n'y a pas que les angoisses de la captivité. Voici un trait. Quand on retire les pensionnaires, en 1661, elle monte dans leur chambre, leur annonce la nouvelle, et puis, suffoquée par l'expression de leur douleur, elle sort brusquement sans pouvoir dire un mot de plus. Je me suis souvenu de cette « inhibition » de la Sœur Angélique en lui prêtant ici son silence suffoqué pendant la visite de l'Archevêque.

(3) Certaines répliques que je lui fais prononcer, et qui sont historiques, prêtent follement le flanc aux accusations de superbe faites à Port-Royal

par sa tendresse et par la sécheresse dont elle la protège, comme une dalle protège une source (1), par son penchant à se tourmenter, enfin et par-dessus tout par ce fait extraordinaire que, dans la légion de Port-Royalistes et de Port-royalisants, elle est la seule à avoir eu une crise touchant aux fondements mêmes de sa foi — en 1664 ; crise qui est encore sous-jacente au moment où elle la décrit, en 1665 (2) et qui reparaît en 1668, — par tous ces traits, cette religieuse est un personnage dramatique, que le seul scrupule de ne pas la trahir empêche de pousser à de vastes dimensions (3).

et aux Arnauld, et justifient la parole prêtée à l'Archevêque Péréfixe, que « c'était le plus grand orgueil de fille qu'il eut jamais vu » (cité par la Sœur Pineau, *Histoire des Persécutions*, p. 396, Villefranche, 1753).

(1) Fontaine parle de la « tendresse de sa nature » (*Mém.*, II, 323, Utrecht, 1736.)

Son attachement et son dévouement inaltérables à la Mère Prieure de Maurisse, dans les peines qu'eut celle-ci avec son prieuré (cf. sa correspondance). Voir aussi les lettres d'un ton si chaud écrites à Mlle de Bagnols, jeune demoiselle qui était « reçue pour prendre l'habit », ôtée de Port-Royal par le décret de 1661, et rentrée dans le monde. Elle veut et ne veut pas se marier, et j'ose dire qu'il en est fait une montagne par la Sœur Angélique de Saint-Jean ; cela finit par une « histoire » avec la mère de la jeune fille, qui trouve que la sœur se mêle à l'excès de ce qui ne la regarde pas.

Voici un passage d'une lettre de la Sœur Angélique à Mlle de Bagnols arrachée : « Nos Mères qui sont les vôtres et qui ont plus de tendresse pour vous que n'en sauraient avoir les mères qui aiment le plus leurs enfants (...) Il n'y a de différence entre elles et moi sinon que je vous ai nourrie douze ans, et qu'elles ne les nourrissent que deux. Mais je ne sais à quoi je pense en vous disant cela ; il semble que ce soit encore vous vouloir donner du lait, et vous n'en avez plus besoin. » Je me suis inspiré discrètement — en deux lignes — de ce passage, dans la dernière scène de *Port-Royal* entre les Sœurs Angélique et Françoise.

De même, je ne me serais pas permis de mettre l'expression « mon enfant » dans la bouche de la Sœur Angélique, s'adressant à la Sœur Françoise, si, de son aveu *(Relation de captivité)*, elle ne l'avait employée, s'adressant à la Sœur Briquet, qui avait le même âge à peu près que j'ai donné à la Sœur Françoise.

Sur la sécheresse apparente de la Sœur Angélique de Saint-Jean, et le fait que cette sécheresse ait été voulue (« se servant de tous moyens pour nous empêcher de penser à elle »), voir la note page 261 du tome IV de Sainte-Beuve (éd. in-16° Hachette).

(2) Elle l'évoque encore dans une lettre à Arnauld, de 1666 semble-t-il, lettre qui porte le numéro CXXXVII dans les papiers manuscrits qui m'ont été confiés. J'en donne l'extrait suivant à cause de son ton de terreur, si saisissant deux ans passés après l'action : « J'ai peur que vous ne sachiez point tous assez combien il faut peu de chose au démon pour tenter d'affaiblir et pour obscurcir l'esprit, quand on est dans cet effroyable abandonnement où nous avons été. Je l'ai entrevu plusieurs fois d'une manière effrayante, et nos sœurs qui y sont tombées en parlent d'une manière qui fait peur. »

(3) Port-Royal, aujourd'hui encore, n'a pas que des amis. Un excellent chrétien m'a dit : « La Sœur Angélique de Saint-Jean? Certes ! Mais vous souvenez-vous de cette phrase où Sainte-Beuve, si profondément, fait en-

Qu'est-ce qui me justifie d'avoir prêté à la Sœur Angélique de Saint-Jean une prévision de la crise par quoi elle passerait lorsqu'elle serait séquestrée? A la fois sa connaissance de soi-même, et le caractère pathétique de son tempérament.

Sa connaissance de soi-même est nettement indiquée par cette phrase : « J'ai un avantage par-dessus mes sœurs, que je sais mieux que les autres ce qui doit arriver de moi » (lettre CXLI, à Arnauld). Son caractère d'imaginative et d'anxieuse perce sans cesse. Son évanouissement une nuit à Port-Royal, et son appréhension d'un semblable évanouissement quand elle est emprisonnée (et de ne pouvoir se faire entendre de quiconque en appelant), son frémissement « des pieds à la tête » lorsqu'on lui annonce que les directeurs de ses *géolières* sont des Jésuites (et aussi : « Mon sang se glaça »), une phrase appliquée à elle-même, telle que : « Après bien des larmes et des cris plutôt que des prières », la fièvre que lui donne un chagrin extrême, l'abondance de ses larmes en captivité, qui surprend tout le monde, la terreur qui transpire jusque par les mots dans la relation pourtant embrumée à dessein de sa crise de doute, tout cela est de l'histoire. Il faudrait y ajouter l'importance qu'elle attache à ses rêves, toujours interprétés comme symboliques, et une tendance, rare au Port-Royal, à l'imagination proprement poétique (1).

Bien plus, enfin, la prévision de sa crise est indiquée par elle. Non pas, il est vrai, de sa crise de septembre-octobre 1664. Mais, trois ans plus tard, la prévision de la crise que, par expérience, elle craint d'avoir si elle est emprisonnée à nouveau. Elle écrit à Arnauld (lettre CXLI, d'avril 1667) : « La seule chose qui me fait peur dans toutes les menaces de séparation, de dispersion, etc... (c'est) cette crainte de ne savoir

tendre que des âmes comme celles des religieuses de Port-Royal deux cents ans plus tard fussent devenues, avec le « vague des passions », des *Lucile* et des *Lelia?* Parti de cette pensée, il m'est arrivé de voir que, non plus deux cents, mais trois cents ans plus tard, telle ou telle de ces religieuses devenait *Andrée Hacquebaut*, ce « crampon digne de l'immortalité ». Elle est cramponnée plus ou moins aveuglément à son idée fixe — ne pas signer, — et elle est « digne de l'immortalité » pourquoi? Parce que, comme Andrée, elle est graphomane, et de là passe à la postérité. » Et ce chrétien qui, comme ma Sœur Françoise, « parle trop hardiment », ajoutait (non sans me choquer un peu) : « le pauvre *M. l'Archevêque*, bourdon ébloui, qui cogne de tous côtés contre les vitres, les larves de sacristie et les scarabées de police qui l'accompagnent perdent la partie, en définitive, devant ces sublimes punaises : il leur a manqué de ne pas se jeter tout de suite sur l'écritoire. — Écrivez, écrivez : il en restera toujours quelque chose. »

(1) Rêve en 1661. Rêve à la veille de l'enlèvement (celui qu'elle raconte dans ma pièce). Rêve pendant sa captivité (qu'on a prudemment supprimé dans la relation imprimée). — Les traits « poétiques » sont relevés par Sainte-Beuve.

si je persévèrerai, si ma lampe ne s'éteindra point durant la nuit (...), si cette étrange prédiction que le Fils de Dieu a prédite de ce temps-ci ne me fera point tomber dans l'erreur. » Ce mécanisme *peine=doute* se retrouve dans sa sœur cadette, la Sœur Marie-Angélique de Sainte-Thérèse, qui signa le Formulaire. « Après qu'elle lui eut découvert (à son confesseur) toutes ses peines, et qu'elle lui eut représenté qu'elles la mettaient en un si étrange état, qu'il lui semblait qu'elle ne croyait plus en Dieu... » (1).

Je finirai par une remarque. Certains traits de ma pièce risquent de paraître invraisemblables. Mais tout ce qui peut y paraître invraisemblable a été — dans la réalité — fait, dit ou écrit. Et surtout ce qui paraît *particulièrement* invraisemblable (2).

***

Ai-je bien parlé du jansénisme? L'ai-je bien fait parler? Je demanderai la réponse à cette charmante anecdote que nous conte Sainte-Beuve. Hugo, recevant celui-ci à l'Académie, parla assez médiocrement — ou plutôt : sans justesse — de Port-Royal. Victor Cousin en fit la remarque à Royer-Collard. « Mais, répliqua celui-ci, ce n'est pas trop mal pour un homme de théâtre. » Ce modeste éloge est tout ce que j'ambitionne.

HENRY DE MONTHERLANT

Paris, septembre 1953.

(1) Lettres de la Mère Agnès. Paris, 1858, II, 211.

(2) Je n'en citerai ici qu'un seul exemple, — sur combien? mettons une centaine de possibles. Qui ne trouvera invraisemblable que l'Archevêque mette à la porte l'Abbesse (avec la grossière réplique que je lui prête), *en la prenant par l'épaule?* Or, le geste et la parole sont historiques.

" *PORT-ROYAL* "

Tragédie des victimes (1)

Depuis assez longtemps on nous parlait du *Port-Royal* que M. de Montherlant devait nous donner un jour et s'il y avait quelque danger à nous faire languir, car plus on attend, plus on exige de l'auteur, la pièce que nous avons aujourd'hui sous les yeux nous récompense d'avoir été patients. C'est, en effet, une grande œuvre dont s'enrichit la langue et qui provoquera, je pense, des discussions à n'en plus finir, l'histoire de Port-Royal étant de celles auxquelles on ne touche pas sans émouvoir beaucoup d'esprits.

La question de savoir si le Port-Royal de M. de Montherlant est celui qui a vraiment existé ou un mirage qui nous parvient à travers les mémorialistes, cette question-là demeurera éternellement sans réponse. Il est certain qu'un demi-quart d'heure passé dans la maison du faubourg Saint-Jacques nous eût instruit beaucoup mieux que tous les récits du monde et tous les livres qu'on écrira sur ce sujet nous en diront moins que ne l'eussent fait quelques paroles entendues ou le regard d'une de ces filles à la robe blanche dramatiquement barrée d'une croix rouge. Cependant, il n'est pas interdit de rêver à tout cela et le tableau que nous présente M. de Montherlant correspond à l'idée que beaucoup se forment d'une réalité lointaine. A nous qui ne sommes pas historiens et moins encore théologiens, mais à qui Port-Royal est cher, il suffit que l'image en soit grande et belle pour que nous soyons disposés à la trouver juste. Or l'auteur de *Port-Royal* a le sens de ce qui est grand et il est clair que la religion dans ce qu'elle a de plus rigoureux frappe son imagination. C'est assez pour se tirer à honneur d'une tâche extrêmement difficile.

Pour en finir immédiatement avec une objection qui pourrait être faite, disons qu'il s'agit d'un drame statique, mais que l'auteur l'a voulu tel et que le sujet ne souffrait guère qu'il en fût autrement, car l'action en est avant tout intérieure. Signera-t-on ou ne signera-t-on pas ce fameux formulaire? Obéir à l'archevêque, n'est-ce pas désobéir à sa cons-

(1) Avant que l'œuvre de Montherlant ne soit présentée, nous avons demandé à quelques écrivains de lire le manuscrit. Nous citons ici les jugements qu'un premier abord du texte de *Port-Royal* a inspiré à Julien Green, Gabriel Marcel et Marcel Jouhandeau.

cience et par conséquent à Dieu? (Où êtes-vous, Corneille? Pas très loin). Là-même est l'audace de cette pièce, et si j'étais critique dramatique, j'admirerais le choix d'un thème aussi rebelle à toutes les complaisances de théâtre. En lisant ce texte d'une beauté si sévère, le souvenir de Philippe de Champaigne vient irrésistiblement à l'esprit et l'on a quelquefois l'impression de regarder de grandes peintures où le blanc et le rouge de habits religieux se détachent sur le fond gris des parois sans ornements. C'est là la couleur générale de Port-Royal avec ce quelque chose d'éclatant et de terne à la fois qui se retrouve dans son style. De la mère supérieure jusqu'aux sœurs converses, ces religieuses ont une certaine tendance à discourir, à trancher, à parler un peu comme on parle dans les livres et, lorsque c'est de la Mère Agnès et de la Sœur Angélique qu'il s'agit, à plaider, comme il fallait s'y attendre de la part de deux Arnauld, mais il n'y a aucune raison de croire qu'on ne s'exprimait pas ainsi à Port-Royal, avec quelque chose d'un peu tendu dans la phrase et une hauteur de ton presque uniformément admirable (1). Un dédain de plaire, une élévation qui ne nous paraît pas tout à fait inconsciente, mais qui en impose dès les premiers accords de cette musique un peu sourde que fait leur langue, bref, c'est une religion qui a grande allure. Trop peut-être? Je ne sais. Si le péché secret de Port-Royale st l'orgueil — et M. de Péréfixe ne le crie-t-il pas? — il prend ici, en cette journée d'août 1664 les traits du courage et d'une loyauté irréductible. Et puis, comment oserait-on en juger? Ce que ces femmes défendent, c'est leur vie surnaturelle, puisque signer le formulaire, c'est pécher. Elles tiennent tête. Elles sont respectueuses, elles ne sont pas humbles. « Dieu nous a fait la grâce que nous fussions... beaucoup plus fondées dans les véritables principes de la religion et de la piété que ne le sont une infinité de personnes religieuses, » dit la sœur Angélique à l'archevêque de Paris. Et elle ajoute, car la voilà sur la brèche et elle se monte : « Dieu a tellement uni notre cause à celle de l'Église, qu'il semble que ce soient deux choses inséparables, et qu'on ne puisse ni l'opprimer ni la défendre sans nous opprimer ou nous défendre avec elle ». Fière réponse...

Cette petite fille d'Antoine l'avocat est de tous les personnages de cette pièce celui qui passionnera le plus certains spectateurs. Elle n'a certes pas froid aux yeux lorsqu'il s'agit

(1) Un exemple entre mille, cette réponse que fit la Mère Marie-Angélique à une sœur qui lui demandait si elle ne souffrait pas de l'absence de M. Singlin : « Je n'en ai point de peine. Je suis assurée qu'il prie Dieu pour moi : cela me suffit. Je l'honore beaucoup et tous ceux qui nous ont conduites, *mais je ne mets pas un homme à la place de Dieu.* »

de parler à un archevêque. Néanmoins elle a peur, peur de tout, du vent, des arbres, peur de ce qui est en elle. Au moment où le large pied de l'autorité royale va se poser sur la sainte fourmilière, elle est prise d'une grande inquiétude car à la persécution temporelle s'ajoute pour la sœur Angélique une tentation intérieure qui la fait trembler de la tête aux pieds ; c'est en effet sa foi même qui est en péril, et elle s'en ouvre à sa tante, la mère Agnès, dans une scène d'une très grande beauté. Bien des années plus tard, une autre religieuse passera par ce chemin obscur et palpera ces mêmes ténèbres. Sainte Thérèse de Lisieux nous a parlé de cette tentation « impossible à comprendre » qui la tourmente jusqu'aux approches de la mort : « Si vous saviez quelles affreuses pensées m'obsèdent... C'est le raisonnement des pires matérialistes qui s'impose à mon esprit... » Si près du désespoir qu'elle souhaitait voir sa vie prendre fin, elle s'appuyait alors, dit-elle magnifiquement, mais sans savoir que c'était magnifique, elle s'appuyait alors sur l'amour. Loin de moi l'idée de faire un parallèle entre ces deux femmes. Je ne doute pas que la sœur Angélique se soit, elle aussi, agrippée de toutes ses forces à la paroi du rocher pour ne pas glisser dans l'abîme, mais par cette accablante journée d'août, alors qu'elle fait à la mère Agnès l'aveu de ces doutes qui l'obsèdent, que va-t-il se passer entre ces deux femmes ? Vont-elles se jeter aux pieds de Dieu et crier miséricorde ? Pas du tout. « Et le courage, ma sœur, à défaut de la grâce? demande la mère Agnès. *Êtes-vous une Arnauld?...* Il n'y a pas de quoi beaucoup vous admirer dans ce moment-ci. » Je disais tout à l'heure que Corneille n'était pas loin, mais où l'Évangile?

Si ces remarques m'ont entraîné un peu plus loin que je ne le voulais d'abord, la faute en est à M. de Montherlant qui nous entretient avec tant de force de choses aussi profondément émouvantes. Son Port-Royal est un lieu d'angoisse où l'on meurt de chagrin, comme la sœur Angélique nous l'apprend. Nous ne sommes plus dans le Port-Royal d'autrefois où des chants s'élevaient de toutes les cellules. Ici l'on souffre. Le climat spirituel est tout différent et c'est dans une atmosphère de persécution et de descente de police que nous sommes transportés. L'habileté de l'auteur est d'avoir situé le drame tout entier dans le camp des victimes les plus manifestement innocentes. Quelle que soit l'idée qu'on se forme aujourd'hui du jansénisme, il n'est pas douteux qu'on sera pour ces filles dont le seul crime, en dernière analyse, était de se croire bonnes catholiques et de ne vouloir pas faire la paix avec le pouvoir au prix d'un péché mortel.

JULIEN GREEN

Premier jugement sur
PORT-ROYAL

Pour autant que j'en puis juger après avoir pris connaissance du texte, mais sans avoir encore vu la pièce qui ne sera représentée qu'après la publication de ce numéro de *la Table Ronde, Port-Royal* compte parmi les œuvres les plus inattaquables d'Henry de Montherlant. Tout me semble se passer en effet comme s'il s'était ici bienheureusement libéré de l'élément personnel, je dirai peut-être un peu durement, de la complaisance à soi-même qui perçait encore dans des ouvrages aussi vigoureuses que *la Reine Morte* ou *le Maître de Santiago.* J'ai toujours pensé, et je crois bien avoir dit à plusieurs reprises, que l'écriture théâtrale d'Henry de Montherlant était sans doute la plus belle de notre temps. Dès sa première pièce, il accédait à une fermeté, je dirai à une rigueur poétique tout à fait exceptionnelle. Mais cela est encore, si possible, plus évident dans le cas de *Port-Royal.* Sans avoir eu, semble-t-il, à s'efforcer aucunement pour y parvenir, il a retrouvé le grand style du XVIIe siècle. Comme assez souvent, je pense d'ailleurs plutôt à la peinture qu'à la littérature, et c'est le nom de Philippe de Champaigne qui est monté spontanément à mes lèvres quand j'ai lu ce texte admirable. Je ne me prononce pas encore sur ce que sera ou ce que pourra être l'efficacité proprement scénique de l'ouvrage : c'est là une résultante qui dépend d'un trop grand nombre de conditions sur lesquelles nous ne sommes pas encore fixés. S'il fallait parier, je parierais d'ailleurs pour le succès. Ce qui est acquis de toute manière, c'est que cette œuvre nouvelle fait honneur à son auteur et qu'elle le grandit. Il a pris soin de nous prévenir que ce serait sa dernière pièce. Ce peut être là une déclaration quelque peu imprudente : comment savoir en effet si un nouveau sujet ne s'imposera pas dans des conditions encore imprévisibles à son imagination de dramaturge? Mais du point de vue de sa propre figure idéale, à laquelle on ne saurait le croire insensible, je serais tenté de souhaiter qu'il ne se rétractât pas, car on voit mal, en vérité, comment après *Port-Royal,* il pourrait je ne dis pas seulement se dépasser, mais éviter de retomber dans quelque ornière plus ou moins romantique.

Gabriel Marcel.
de l'Institut.

PORT-ROYAL, climat de Montherlant

NULLE part Montherlant n'avait trouvé un climat qui fût le sien autant qu'ici. L'élévation des âmes, la noblesse du langage, la cruauté des circonstances, tout répond à ce que pouvait souhaiter son génie. De là son peu de souci du spectateur, auquel il ne permettra de souffler (pas un entr'acte), qu'après l'avoir de fond en comble remué, vanné, terrassé, rompu, exténué.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir dialogue plus pathétique au théâtre que la conversation soutenue au cours du drame par la Mère Agnès et la Mère Angélique de Saint-Jean, la première plus dure qu'on ne l'attendait ; la seconde plus faible, l'âme entre toutes malade, à qui une imagination fulgurante et sa volonté de fer composaient le tourment le pire, une angoisse où affleuraient la Peur, la Terreur, gages de l'héroïsme, un tremblement humiliant, comme si elle — elle, Angélique (« *Êtes-vous une Arnauld*? ») — allait gauchir, succomber à la tentation de perdre la Foi ; bien sûr, sans le pouvoir jamais tout à fait, mais non sans s'être sentie effleurée par l'aile du doute, du désespoir, ce qui devait sembler impardonnable à un être de cette qualité, dont l'exigence envers soi n'avait pas de limites.

Mais l'instant le plus poignant, c'est à la fin d'échanges aussi passionnés, quand passe au-dessus de ces deux femmes sublimes une allusion au char d'Élisée : *le Char de Feu* et que tout d'un coup sonne l'alarme. La cloche du tour a retenti et une religieuse annonce :

M. l'Archevêque.

Le voilà, le Char de Feu. La paix est finie. Les périls qu'on redoutait devenus imminents : séparations, déporta-

tions, internements. Déjà, M. le lieutenant de police pénètre dans le monastère, à la suite du prélat.

Ce qui est notable, tout ce que fait dire Montherlant de ce mois d'août 1664, il l'a éprouvé : l'isolement qu'on ressent à Paris, sous un ciel accablant, quand une révolution éclate et que tous vos amis qui pourraient vous conseiller ou vous accueillir, ont pris la clé des champs. On ne fait passer dans son œuvre que son propre frisson. Phèdre est Racine, comme Flaubert a dit : Mme Bovary, c'est moi. La Mère Angélique de Saint-Jean est Montherlant lui-même. Je le sais bien, moi qui l'ai entendu me dire : — Jouhandeau et Port-Royal le même jour, c'est trop... Pour moi, désormais Port-Royal et Montherlant, c'est la même chose.

Port-Royal ! quel dictame ! ô mot composé comme exprès pour nous attacher et nous retenir de parti pris. Port-Royal ! relais de souveraineté absolue dans l'espace et le temps, où l'âme humaine a donné la mesure de sa grandeur à jamais ! Port-Royal ! pierre d'achoppement, signe de contradiction, où la sainteté prête à l'orgueil et à la passion un si séduisant visage que rétrospectivement, la merveille ! Port-Royal, il n'est personne qui ne préférerait avoir subi avec toi destruction et anéantissement plutôt que partager la victoire odieuse du P. Tellier et de la Maintenon sur le cœur du Roi ; *même s'ils avaient raison!* La raison n'a jamais justifié les mauvais procédés qu'on emploie pour la faire triompher et c'est ce que rend sensible au plus haut point, presque au-delà du possible, la dernière œuvre de Montherlant !

MARCEL JOUHANDEAU

Visite à Port-Royal de Paris

(Hôpital de la Maternité)

« La scène se passe au Monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement, dans un des parloirs de la maison de Paris, faubourg Saint-Jacques. »

Le décor, où Montherlant a situé la pièce, n'est pas inventé ; il n'est pas même historiquement reconstitué. C'est un lieu bien réel, toujours existant, en plein Paris : l'hôpital de la Maternité, installé depuis 1814 dans les bâtiments que la Mère Angélique fit élever de 1625 à 1648. La journée du 26 août 1664, évoquée par Montherlant dans sa pièce, marque la chute de cette abbaye. Malgré la paix de l'Église, dans les années suivantes, Port-Royal de Paris restera définitivement perdue pour les jansénistes et sera soumise à l'influence des jésuites. Si les amis de Port-Royal gardent plus de ferveur pour l'Abbaye-des-Champs, qui put obtenir un sursis jusqu'à sa destruction totale, en 1710, l'œuvre de Montherlant rend sa réalité historique à Port-Royal de Paris — là il y a peu de temps encore, on ne voyait que des armoires à pharmacie et des amas de bocaux, mais les Monuments Historiques viennent de rendre à cette abbaye sa gloire matérielle. Port-Royal reconquis, méritait une visite.

T*ROIS étapes essentielles dans cette visite : la salle capitulaire, le cloître et l'église.*

Sur la façade, à angle droit, une grande pièce rectangulaire, entièrement boisée, entièrement vide, au sol couvert de copeaux et de gravats : c'est la salle capitulaire, tout récemment redécouverte. Des murs recouverts de plâtre, des pièces anatomiques et des vitrines d'instruments chirurgicaux, toute l'apparence enfin de la banalité, voilà ce qu'elle a longtemps offert. Et voici qu'elle ressuscite tout entière à nos yeux, telle qu'ont pu la voir les fondatrices du monastère.

C'est un miracle — un de plus dans cette maison qui vit déjà la guérison miraculeuse de la nièce de Pascal et, quelques années après, de la fille de Philippe de Champaigne. C'est un miracle, mais avant qu'il soit réalisé, les Monuments Historiques (1) *savent quelles recherches il a fallu entreprendre, quels travaux accomplir...*

Des controverses, sans doute, ne vont pas manquer de s'engager sur l'authenticité des boiseries de la salle. Certains détails d'ornemen-

(1) Je tiens à remercier tout particulièrement M. Creuzot, architecte des Monuments Historiques, à qui on doit les importants travaux effectués à Port-Royal de Paris, et qui a bien voulu me prêter un précieux concours.

tation laisseraient à penser qu'elles ne datent pas toujours du XVII[e] *siècle. Ce qu'on ne peut contester, c'est leur sévère beauté, qui donne à l'ensemble un caractère janséniste parfaitement sensible.*

La Société des Amis de Port-Royal (1) *ne veut pas en douter. C'est là, c'est dans cette salle capitulaire perdue et retrouvée, qu'elle doit ouvrir le 23 novembre une riche exposition consacrée à Pascal. C'est en effet le tricentenaire de sa conversion — tout au moins de la fameuse extase du 23 novembre 1654 — et ce sera l'occasion de découvrir dans ce Port-Royal méconnu une partie totalement inconnue.*

Au contraire de la salle capitulaire, le cloître aux arcades basses et aux piliers carrés est resté, sur ses trois côtés, à peu près inchangé. Il y aurait de la dérision à en vanter le charme étrangement prenant, la douceur d'y rêver. Cet enclos de silence et de paix a joué un rôle trop grand dans la dramatique journée de l'enlèvement (2), *il évoque* les tempêtes de l'esprit, *comme disait Saint-Cyran, au moins autant que la paix du cœur.*

Mais deux escaliers donnent sur le cloître, où des ombres appellent encore le souvenir, bien différentes, également précieuses.

Le premier de ces escaliers est étroit, raide, sombre; il a quarante marches; c'est celui que descendit Sœur Catherine de Sainte-Suzanne, le 7 janvier 1662. Elle était paralysée depuis quatorze mois ; elle ne pouvait élever sa main droite jusqu'à sa bouche, et on la portait comme un enfant pour la faire communier (3). *Le miracle affermit les religieuses dans leur refus de signer le formulaire que déjà on leur présentait. Et au Louvre, c'est peut-être le chef-d'œuvre de Philippe de Champaigne, que le tableau qui commémore la guérison de la Sœur de Sainte-Suzanne, sa fille.*

*L'autre escalier, de belle pierre, à rampe de bois sculpté, est seigneurial et tout profane. Il conduisait au logis que la marquise de Sablé, retirée à Port-Royal, s'était fait construire au-dessus du chapitre. Mais ici, il faut citer tout au long Augustin Gazier :*Il n'est pas impossible, comme le dit Sainte-Beuve, que Nicole y ait croisé le jésuite Rapin... Le gravirent autrefois les amis de la marquise, Pascal, La Rochefoucauld et tant d'autres... On dégustait dans cet appartement des potages exquis, des salades et des confitures : on y préparait les *Maximes* de La Rochefoucauld, alors même que les religieuses, séparées de ce salon par un simple plancher, versaient dans leur chapitre des torrents de larmes (4).

Rien de forcé dans ce contraste. Voici comment La Rochefoucauld conclut une des lettres envoyées à la marquise, en ses appartements, à Port-Royal de Paris : Voilà tout ce que j'ai de maximes que vous n'ayez point ; mais comme on ne fait rien pour rien, je vous demande un potage avec carottes, un ragoût de mouton et un de

(1) Cet article doit également beaucoup à la très grande obligeance de M. Louis Gazier, un des principaux animateurs de la Société, qui continue les admirables travaux de son père, l'auteur de *l'Histoire générale*.

(2) *La journée du 26*, écrit Montherlant, *fut un va-et-vient entre le parloir, le chapitre et la chapelle.* Le cloitre était le centre même de toutes ces péripéties.

(3) A. Gazier, cf. cit., p. 56 et II, 289.

(4) Id.

bœuf, comme ceux que nous eûmes lorsque M. le commandeur de Souvre dîna chez vous ; de la sauce verte et un autre plat, soit un chapon aux pruneaux ou telle autre chose que vous jugerez digne de votre choix. Si je pouvais espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritais pas de manger autrefois, je croirais vous être redevable toute ma vie. J'envoie donc savoir ce que je puis espérer pour lundi midi ; on apportera tout cela dans mon carrosse et je vous rendrai compte du succès de vos bienfaits.

Je vous supplie très humblement de me renvoyer les quatre maximes que nous fîmes dernièrement... Ce vendredi au soir. Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

La lettre est du 17 août 1663. Un an plus tard, presque jour pour jour, le carrosse de l'archevêque de Paris succédait rue de la Bourbe — l'actuel boulevard — à celui du noble duc. On n'échangeait plus des maximes et des bons plats, on venait extirper l'hérésie jansénienne.

Dernière halte, qui mérite bien d'être moins brève, l'église. Elle est due à un des grands architectes du XVIIe *siècle, à Lepautre, et on l'ignore si généralement que Sainte-Beuve n'en a pas même prononcé le nom. L'histoire pourtant assez curieuse en est résumée par André Hallays* : Nous connaissons par des gravures l'édifice somptueux que Lepautre avait d'abord dessiné : il diffère beaucoup de la chapelle élégante, mais très simple, qui fût exécutée ; peut-être l'argent fit-il défaut, peut-être la Mère Angélique trouva-t-elle qu'une église si magnifique ne convenait pas aux filles de Saint-Bernard.

Ce qu'aurait voulu élever Lepautre, c'est un monument aussi fastueux que l'église des jésuites rue Saint-Antoine, dans le goût original de ce qu'il fit, rue François-Miron, avec l'hôtel de Beauvais, une des demeures les plus belles de Paris (1). *Portiques, statues, entrelacs, colonnes doriques et corinthiennes, rien de tel ne pouvait convenir à la Mère Angélique.* Tout le plaisir qu'on prend des choses visibles, assurait-elle, diminue autant la vie de la grâce.

Notre église est presque achevée, écrivait-elle le 21 septembre 1664 à la reine de Pologne, et si jolie que j'en ai la confusion. Elle a été faite sur le modèle des petits jésuites, mais elle n'a que cinquante et un pieds de long, une croisée et trois petites chapelles. Elle est si bien bâtie et tellement dans l'ordre de l'architecture, que tous ceux qui la voient disent que c'est un petit chef-d'œuvre.

La description est toujours exacte, le jugement toujours valable . Mais là encore, que de temps et de soins n'a-t-il pas fallu aux architectes des Monuments Historiques pour que toutes choses soient remises en leur état premier! Seul le chœur des religieuses, séparé de l'église par une grande grille dans la croisée, et qui a longtemps servi de lingerie à l'hôpital, n'est pas encore suffisamment restauré. Cependant, l'ancienne grille a été entièrement remise à jour : on peut ouvrir et fermer le petit guichet par lequel la Mère Angélique et toutes ses filles recevaient très fréquemment la communion.

Un détail encore, Montherlant, dans sa pièce, fait dire à la Mère Agnès : Je prie mieux dans l'église de notre Maison des Champs

(1) Georges Pillement, *les Hôtels du Marais.*

que dans celle d'ici, qui est trop claire. *Le fait est d'exactitude historique, et ce n'est pas un petit étonnement que cette grande clarté d'église baroque dans un sanctuaire janséniste.*

Mais l'église de Port-Royal de Paris, c'est avant tout celle où s'est produit ce que Racine n'hésitait pas à appeler le grand miracle de la Sainte-Épine. *Laissons André Hallays le retracer.*

Une épine de la Sainte-Couronne avait été exposée dans le chœur des religieuses. Après vêpres, toute la communauté, professes, novices et pensionnaires, avait été admise à baiser la relique. Or, parmi les pensionnaires se trouvait une fillette de dix à onze ans, Marguerite Périer, Margot, comme on l'appelait au couvent : elle était nièce de Blaise Pascal et de Jacqueline, en religion sœur Sainte-Euphémie. La malheureuse enfant était défigurée par une fistule lacrymale que les chirurgiens désespéraient de guérir. Quand vint son tour de vénérer la Sainte-Épine, la maîtresse des pensionnaires lui dit d'approcher de la relique son œil malade. Margot obéit et fut guérie. M. Félix, premier chirurgien du roi, fut mandé pour constater la disparition de la fistule ; les grands vicaires de Paris conclurent à la vérité du miracle (1).

L'événement se produisit le vendredi 24 mars 1656. On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature et console l'Église, *écrit Pascal dans la 16*e Provinciale. *A la date du miracle, il était au plus fort de la composition, entre la 5*e *et la 6*e. *Jamais auteur vit-il plus divin encouragement? L'accent de sa phrase est celui de l'orgueil qui triomphe.*

A propos du miracle de la Sainte-Épine, on peut ironiser comme l'a fait Voltaire ou tenter une difficile explication physiologique, comme l'a fait Sainte-Beuve. Adoptons simplement le propos d'Augustin Gazier, qui reste en matière de Port-Royal un des meilleurs guides : Les *Provinciales* et le miracle de la Sainte-Épine n'ont pas sauvé Port-Royal, mais du moins les persécutions dont il était l'objet se sont ralenties en 1656 et durant les quatre années suivantes (2).

Jusqu'aux sombres journées d'août 1664, qui en marquèrent la véritable fin (3), *et dont voici que, trois siècles après, une consolation nous est apportée — car, sans elles, nous n'aurions pas le* Port-Royal *d'Henry de Montherlant.*



Tant de souvenirs, présents, vivants, qui chaque jour encore se raniment davantage... tant de souvenirs et tant d'oubli. Pourquoi?

Le P. Rapin lui-même, son plus mortel ennemi, était contraint d'avouer la grandeur de Port-Royal-de-Paris : Le dedans de la mai-

(1) A. Hallays, *l'Illustration*, 16 juin 1923.

(2) A. Gazier, op. cit.,I, 110.

(3) On sait qu'après l'expulsion des sœurs jansénistes, le couvent devint la *citadelle du molinisme* la *forteresse du jésuitisme*. Avant d'être affecté par la Restauration au service des enfants trouvés et des femmes en couches, il avait été transformé en prison par la Révolution, sous le nom de... « *Port-Libre* » !

son était plus magnifique que le dehors, par l'étendue immense des bâtiments et par la commodité des offices et des appartements nécessaires à une communauté dont la destinée était si grande dans le vaste projet que s'en formaient les chefs. Car ce devait être le siège de l'empire de la nouvelle doctrine (1).

L'hommage même de l'ennemi, le souvenir de tant de grands noms dans tant de domaines divers — et cette indifférence...

On dirait qu'une disgrâce — et, s'agissant de jansénisme, le terme est tout simple! — a pesé sur cette maison dès sa fondation. La Mère Angélique ne nourrissait pas les projets insensés que lui prête la haine de Rapin et même elle préférait de beaucoup Port-Royal-des-Champs à Port-Royal-de-Paris. C'est aux Champs qu'elle aurait voulu vivre et mourir, et elle a regretté maintes fois d'être venue à Paris (2).

Il est vrai que, dans les rares occasions où sa Relation *mentionne le Monastère de Paris, c'est moins pour le vanter que pour s'en plaindre, sur le ton assez aigre d'un économe inquiet :* Il n'y avait que moi et celles qui faisaient l'économie, qui commençâmes à avoir du soin, parce qu'il fallait emprunter, quoique peu, pour faire les bâtiments nécessaires pour nous loger toutes. Mais, comme c'était des rentes qui diminuaient le revenu, et que nous dépensions plus à Paris qu'aux Champs, on avait plus de peine à vivre, outre que j'avais beaucoup de chagrin de devoir... On voulut qu'on n'épargnât rien à ce bâtiment. Ce qui me surchargea d'une peine très grande, ne sachant à toute heure comment faire pour payer les intérêts et fournir à la dépense qui s'accroissait tous les jours, tout étant plus cher à Paris qu'aux Champs (3).

Et surtout, ce qu'on ne saurait oublier et qui explique en partie le trop peu de visites, c'est que Port-Royal reste avant tout un château intérieur. *Un itinéraire spirituel, non pas un musée ouvrable. Comme Pascal —* je porte mon soleil et mes brouillards au-dedans de moi *— comme Philippe de Champaigne — dont l'œuvre la plus saisissante est cette* Tête de mort *qui n'était destinée qu'à un oratoire domestique* (4), *Port-Royal tout entier échappe au monde extérieur. Non qu'il l'ignore, non qu'il le nie — on a vu le réalisme de la Mère Angélique. Là n'est pas ce qui demeure, voilà tout.*

Après avoir donné ces indications, Montherlant ajoute : Ce décor est de fantaisie, et ne correspond à rien de ce qu'on peut voir aujourd'hui encore à Port-Royal-de-Paris (Hôpital de la Maternité). *Ce n'est pas indifférence envers la vérité historique, c'est le respect d'une vérité plus profonde :* ce qu'on peut voir aujourd'hui encore à Port-Royal-de-Paris, *c'est plus que tout ce qui est visible.*

RENÉ CHABBERT.

(1) RAPIN, *Mem.*, I, 173.

(2) A. GAZIER, *op. cit.*, I, 58.

(3) *Relation écrite par la Mère Angélique Arnaud sur Port-Royal.* Éd. Cognet, pp. 111 et 118.

(4) La plus saisissante, mais peut-être la moins connue. Elle ne subsiste que par une gravure, qui est à la Bibliothèque nationale, au département des Estampes, et c'est Émile MALE qui a supposé avec toute vraisemblance qu'elle était destinée à favoriser l'exercice spirituel.

ANGÉLIQUE DE SAINT-JEAN

Autour d'Angélique de Saint-Jean, qui sera Abbesse en 1678, se groupe la communauté religieuse évoquée dans Port-Royal. Quelle était cette femme, en qui Montherlant a vu s'éployer la virtu *sourcilleuse à laquelle se reconnaissent les héros bien racés? Elle a raconté les événements auxquels elle a été mêlée et la crise de conscience qui suivit, dans une* Relation de captivité *où se révèlent une franchise et une lucidité qui étonnent. Louis Cognet prépare en ce moment une réédition de cette Relation* (1), *qui n'a pas été publiée depuis le XVIII*e *siècle. Les naïves expressions de ces textes — où la noble émulation, l'orgueil, la foi religieuse, l'indépendance donnent la clé des persécutions imposées à Port-Royal — recomposent le climat propre de la pièce de Montherlant. Nous citons quelques-uns de ces textes (pages 44 à 52). Louis Cognet retrace ici la vie difficile d'Angélique de Saint-Jean.*

L'HISTOIRE de Port-Royal se résume aux yeux du public en quelques grands noms dont la gloire auréole les ruines de ce monastère, qui tient une place centrale dans l'histoire de la pensée française ; mais en revanche leur éclat fait trop souvent oublier toute une pléiade de personnages moins illustres et non moins attachants malgré tout, que seuls découvrent ceux qui entrent vraiment dans l'intimité de Port-Royal. Il en va ainsi pour la Mère Angélique de Saint Jean Arnauld d'Andilly. La renommée de sa tante Angélique Arnauld, la célèbre réformatrice, l'éclipse aux regards peu attentifs, et l'identité même du nom crée parfois une confusion qu'il est malaisé de dissiper. Pourtant, il ne serait point excessif de dire que la seconde Angélique mérite tout autant que la première sa place en cette galerie des grandes figures du jansénisme français. Sainte-Beuve fut l'un des premiers à discerner que la vénération dont les port-royalistes du XVIIe et du XVIIIe siècles entouraient Angélique de Saint-Jean s'adressait à une âme d'une exceptionnelle qualité en tous les domaines : en quelques pages, ce grand intuitif a su tracer d'elle un portrait d'une rare pénétration auquel il y a peu à ajouter. Mais aujourd'hui la pièce de M. Henry de Montherlant révèle brusquement au grand public cette extraordinaire psychologie de religieuse, où la tendresse se joint à une énergie d'acier, où la froideur voulue de l'abord dissimule une sensibilité frémissante et une profondeur qui l'apparente

(1) A paraître aux éditions Gallimard.

aux plus grands, — à Pascal en particulier. Parmi les assez nombreux écrits que nous a laissés la Mère Angélique de Saint-Jean, ceux où elle s'est livrée le plus complètement sont sans contredit ses lettres et la relation de sa captivité chez les Annonciades en 1664. Ses lettres, pour la plupart inédites, avaient été réunies par Mlle Rachel Gillet, qui avait déjà publié en 1858 les lettres de la Mère Agnès ; malheureusement, Mlle Gillet mourut avant d'avoir pu les faire imprimer, et son ouvrage est demeuré manuscrit : les circonstances présentes rendent peu probable qu'on puisse jamais publier les deux gros volumes qui seraient nécessaires pour réunir ces quelque huit cents lettres, où il y a pourtant bien des richesses. Quant à la relation de captivité, elle avait été imprimée dès le XVIIIe siècle, d'une manière assez fautive, mais ces éditions ne sont plus depuis longtemps que des curiosités de bibliothèque, tant les exemplaires en sont rares.



Au jeudi 28 novembre 1624, Robert Arnauld d'Andilly notait dans son journal : « A quatre heures trois quarts du matin, ma femme accouche à Pomponne d'une fille nommée Angélique par ma mère et mon cousin de Corbinelli, qui la tinrent sur les fonts le lendemain. » L'enfant qui venait de naître était donc la nièce de la Mère Marie-Angélique de Sainte-Madeleine Arnauld, abbesse et réformatrice de l'abbaye de Port-Royal. Par sa mère, Catherine Lefèvre de la Boderie, elle appartenait au milieu de la diplomatie et du Conseil d'État. Comme il était naturel, Arnauld d'Andilly songea à confier l'éducation de ses filles au monastère de Port-Royal, où l'on élevait de petites pensionnaires et où il avait à cette date cinq sœurs religieuses. Angélique y entra donc en 1630. Il semble qu'elle ait dès lors, malgré son jeune âge, manifesté un goût très vif pour la vie religieuse. Le 28 septembre 1631, après la naissance d'une autre fille, Anne-Marie, la Mère Angélique écrivait à son frère : « Angélique dit qu'elle a grande envie de voir sa nouvelle sœur, mais qu'elle aime mieux se priver de ce contentement que d'aller à Andilly. Et, comme je lui disais qu'elles étaient cinq, elle m'a dit : « Mais vous comptez celles qui sont en religion, il ne le faut pas, car nous ne sommes plus du monde. » Elle dit cela si résolument et si gaiement qu'il semble qu'elle soit à la veille de sa profession !

Ce qui eut pu être simple fantaisie d'enfant se révèla bientôt plus profond : la jeune Angélique ne rentra jamais dans le monde, et c'est à peine si elle fit sans doute quelques séjours auprès des siens, dans les beaux domaines d'Andilly ou de Pomponne. Au début de l'été 1641, elle entra au noviciat. Du fond de sa prison de Vincennes, Saint-Cyran s'était intéressé à cette postulante en qui il devinait une âme d'une trempe peu commune. Le 22 juin, il lui écrivait : « La première chose que vous devez faire, c'est de remercier Dieu de vous avoir donné cette volonté, je ne dis pas seulement d'être religieuse, mais de ne le vouloir être qu'en la manière qu'il le faut et avec une disposition intérieure propor-

tionnée à la grandeur de la fin à laquelle vous aspirez. Car si vous ne croyez que tout ce qu'on voit, qu'on fait et qu'on recherche dans le monde avec tant de passion n'est rien que misère ou niaiserie en comparaison du dessein que vous avez conçu, vous rabaissez la grâce de Dieu et la traitez indignement. Vouloir être religieuse, c'est un désir d'une âme généreuse en qui la foi a imprimé quelques traits de la générosité de Jésus-Christ. C'est vouloir se tirer de la vie commune des chrétiens, qu'on voit avec douleur être tellement relâchée qu'elle tire les larmes des yeux de ceux qui en jugent par l'Évangile. »

Angélique prit l'habit de Port-Royal le 27 juin 1641. En raison de sa jeunesse, son noviciat devait durer plus de deux ans et demi. Il fut traversé de deux grandes douleurs. Le 15 juin 1642, elle vit mourir sa tante, Marie-Claire Arnauld, à qui elle était tendrement attachée. Ce chagrin ébranla une santé qui sans doute était alors assez précaire. On pense inévitablement à la tuberculose. En juillet, parlant d'elle et de sa sœur aînée Catherine, la Mère Angélique écrivait : « Les deux sœurs sont toujours très mal de leur maladie du poumon, et il est très difficile, à ce que dit M. Guénégaut (le médecin). qu'elles passent l'hiver. Elle ajoutait qu'Angélique ne paraissait pas si mourante à cause de son extrême vivacité. » Mais un peu plus tard, le 19 août, la Mère notait : « Il est survenu un accident si étrange à la pauvre Sœur Angélique du saisissement qu'elle eut de la mort de ma sœur Marie Claire qu'elle aura peine à échapper. Sa sœur aînée s'en va aussi tout doucement. C'est une perte que ces deux filles qui ont de bonnes qualités qui pourraient être fort utiles. » Et la Mère de conclure : « Je prends ces pensées pour me consoler en voyant mourir ces deux pauvres enfants que j'aime bien tendrement parce qu'elles sont bien bonnes, et pour cela même, je me réjouis de leur bonheur. Angélique désire la mort et l'autre l'attend paisiblement. » Catherine de Sainte-Agnès vécut jusqu'au 23 décembre 1643, et sa mort fut un nouveau coup pour Angélique, qui pourtant surmonta sa douleur. « La pauvre Angélique est bien touchée, écrit la Mère, néanmoins plus sagement que nous ne l'aurions espéré. » Singlin, le confesseur de Port-Royal, pourra écrire : « Je loue la sagesse de la sœur Angélique dans sa douleur ; c'est un effet de la grâce que Dieu lui a faite depuis sa maladie, et je suis très aise d'en avoir appris cette preuve et cette marque. »

Cependant, en dépit des plus sombres pronostics, la santé de la jeune fille se rétablit, et elle put faire profession à Port-Royal de Paris le 25 janvier 1644. Il semble que dès ce moment on lui confia le soin des petites pensionnaires : elle devait s'adonner pendant plus de vingt ans à cette tâche d'éducatrice où elle semble avoir fort bien réussi. Les premières années de sa profession furent d'ailleurs marquées par un nouveau deuil : le 20 octobre 1645, elle vit disparaître sa jeune sœur Élisabeth, qu'elle avait pour élève, et qui n'était âgée que de treize ans. Un peu plus tard, le soin du noviciat lui fut confié, et pendant de longues années elle garda le titre de maîtresse des novices. En 1648, elle participa au rétablissement de la maison des Champs, qui avait été aban-

donnée en 1625, au moment où les religieuses s'étaient installées à Paris.

Elle revint au monastère de Paris en octobre 1651 et conserva les mêmes fonctions. C'est à partir de 1652 surtout qu'elle se fit l'historiographe bénévole du monastère et commença, en particulier, à rassembler de nombreux documents sur sa tante, la Mère Angélique. Le 15 janvier 1653, elle repartit pour Port-Royal des Champs, dont, en décembre suivant, elle devint sous-prieure, tout en restant maîtresse des novices. Elle entretenait avec sa tante une abondante correspondance dont une grande partie nous a été conservée. Il s'agit le plus souvent de lettres écrites sur deux colonnes ; dans l'une, la Mère Angélique de Saint-Jean posait ses questions, et dans l'autre la tante inscrivait ses réponses. Ces lettres témoignent de la grande estime de la Mère Angélique pour sa nièce. Pourtant, on y discerne parfois comme une nuance de réticence : Angélique de Saint-Jean n'aura jamais avec la grande abbesse l'affectueuse intimité qu'elle eut avec son autre tante, Mère Agnès ; à cette dernière, elle était tellement attachée qu'elle la considérait comme sa vraie mère, et les angoisses à son sujet qu'elle exprime dans sa relation de captivité ne sont certes point feintes. Au reste, il y avait en elle dès cette époque une intense ardeur sentimentale. Quelques allusions çà et là nous laissent deviner qu'on s'inquiétait dans son entourage de l'affection un peu exclusive qu'elle avait vouée à son cousin Antoine Le Maître, le premier des Solitaires, et la mort de ce dernier en 1658 fut pour elle une cruelle douleur.

Peu d'événements marquèrent ce second séjour aux Champs. En mai 1657, elle tomba gravement malade et fut guérie d'une manière que l'on tint autour d'elle pour miraculeuse. Peu après, elle fit un bref séjour à Paris à l'occasion d'un nouveau miracle de la Saint-Épine, opéré par une novice. Il est fort possible qu'elle ait en outre accompagné la prieure, Marie-Dorothée de l'Incarnation Le Conte, en plusieurs de ses voyages en la maison du faubourg Saint-Jacques. De toutes manières, elle revint d'une manière définitive à Paris en janvier 1659 et y fut également sous-prieure et maîtresse des novices.

Ce fut donc à elle que fut confiée, pendant de longues années, la formation des jeunes religieuses. Les novices qui furent sous sa direction en gardèrent, pour la plupart, très grand souvenir. Elle eut été sans doute d'un grand charme naturel, mais tous les mémorialistes de Port-Royal sont unanimes à reconnaître qu'elle s'efforçait à la froideur et que son abord glaçait : « Son humilité, écrit Fontaine, se remarquait principalement en ce qu'elle s'étudiait beaucoup à cacher tout ce qui la pouvait rendre aimable en sorte qu'elle affectait même un certain air de froideur et de dureté, pour éloigner d'elle les personnes qui ne la connaissaient pas, quoiqu'il n'y eût rien de plus charmant pour ceux qui la connaissaient. C'est ce que je puis dire en particulier, l'ayant moi-même éprouvé et y ayant d'abord été trompé plus que tous les autres. » De nombreuses lettres aux novices nous ont été conservées, où la Mère nous apparaît avec ce double visage : un attachement

passionné se devine sous des formules dont la dureté parfois fait frissonner. Rien n'est plus significatif à cet égard que sa correspondance avec Mlle de Bagnols, sur laquelle elle fondait de grands espoirs : « Encore que j'aie déjà appris de vos nouvelles, lui écrit-elle en 1660, c'est-à-dire de celles de votre santé et de votre abord, qui a paru aussi bon que je le désirais, il me tarde, ma chère enfant, que je n'en apprenne de vous-même, qui me pouvez seule découvrir ce qui se passe dans votre cœur ; car je puis dire que j'aime la beauté de la maison de Dieu et de la demeure qu'il a lui-même choisie pour y être glorifié, de sorte que j'aurais peine d'y voir quelque chose que la tristesse eût rendu plus sombre et plus obscur que de coutume, et que tout n'y fût pas clair et éclatant par la lumière qu'y répand la présence de l'Agneau. » Mais les espoirs de la Mère Angélique de Saint-Jean furent déçus. Mlle de Bagnols dut quitter Port-Royal en 1661 lorsqu'on en expulsa les postulantes ; rentrée dans le monde, elle fut sur le point d'accepter un projet de mariage. La Mère en fut indignée et écrivit à Mme de Sablé : « Ce n'est point assez qu'on ne la plaigne pas du mal qu'elle s'est fait à elle-même en oubliant si fort les bons sentiments que Dieu lui avait donnés ; tout le monde est conjuré contre elle pour la contraindre à souffrir qu'on l'enchaîne dans sa prison, de peur qu'elle puisse revenir à Dieu et quitter le monde qui l'a enlevée du pied des autels. Bien loin de lui donner un bon conseil dans la peine et la tristesse qu'elle fait paraître au sujet de l'engagement où on la pousse, que l'on éloigne toutes les occasions qui pourraient donner lieu qu'elle en reçut de la part de ceux qui craignent plus le souverain juge qu'elles n'estiment la faveur du prince. Je sais qu'elle a témoigné avec larmes le désir qu'elle aurait de nous venir voir. Mais je n'ai que trop bien deviné dès le commencement de cette affaire qu'on l'en empêcherait bien, de sorte qu'il faut donc se taire et la plaindre, puisqu'il n'y a point d'autre moyen de la servir. » En fait, les craintes de la Mère furent vaines : ce mariage n'eut point lieu et Gabrielle de Bagnols demeura toujours très attachée à Port-Royal.

Mais la Mère Angélique de Saint-Jean allait bientôt se trouver enveloppée dans la tourmente qui devait secouer Port-Royal, et son prestige était trop grand pour qu'elle ne jouât pas un rôle important en cette affaire. Après la condamnation définitive de l'*Augustinus* en 1656 par le pape Alexandre VII, l'Assemblée du Clergé de 1657 avait imposé la signature d'un formulaire condamnant les cinq propositions extraites de l'*Augustinus* et reconnaissant que ces propositions étaient réellement contenues dans le livre de Jansénius. A cette condamnation, les gens de Port-Royal avaient opposé une habile distinction. En ce qui regardait le droit, c'est-à-dire l'hérésie contenue dans les cinq propositions, ils acceptaient pleinement la condamnation pontificale. Mais, en ce qui regarde le fait, c'est-à-dire la question de savoir si ces propositions sont bien réellement contenues dans l'*Augustinus*, ils se refusaient à toute adhésion véritable. Après une relative accalmie, l'affaire rebondit au printemps de 1661, sous la pression de Louis XIV lui-même, et la signature du formulaire devint rigoureusement

obligatoire. Mais les grands-vicaires qui gouvernaient le diocèse de Paris en l'absence du Cardinal de Retz étaient relativement favorables aux jansénistes. Ils publièrent un mandement, rédigé peut-être par Pascal, qui ordonnait la signature, tout en distinguant le droit et le fait. Arnauld et Nicole étaient d'avis de signer ce mandement sans autre explication, mais les religieuses y avaient de grandes répugnances : n'étant pas théologiennes, elles s'estimaient incapables de prendre parti en cette affaire, et, en fait, elles demeuraient intérieurement convaincues de l'orthodoxie du livre de Jansénius ; aucune d'entre elles ne l'avait lu, mais elles savaient qu'il avait été approuvé par Saint-Cyran, dont la mémoire leur demeurait en vénération. Malgré les avis d'Arnauld, elles inclinaient à refuser toute signature. L'opposition était nettement menée par Angélique de Saint-Jean, dont l'avis était d'un grand poids.

Dans sa résistance, la Mère avait pour appui la propre sœur de Pascal, Jacqueline de Sainte-Euphémie, qui lui avait succédé aux Champs aussi bien auprès des novices qu'auprès des pensionnaires. Une frappante ressemblance du tempérament rapprochait les deux religieuses, et une profonde amitié les unissait. Au reste, la Mère était fort liée avec Mme Périer, l'autre sœur de Pascal, et elle estimait fort Pascal lui-même : sur ce point, de très nombreuses lettres témoignent de ses sentiments.

Cependant, après beaucoup d'hésitations, les religieuses finirent par signer le mandement des grands-vicaires, en faisant d'ailleurs précéder leurs signatures d'une clause explicative. Angélique de Saint-Jean s'associa au geste de la communauté, mais avec une grande résistance intérieure. Jacqueline Pascal, elle, en éprouva une telle contrariété qu'elle finit par en mourir. Cette mort fut un coup très pénible pour la Mère qui, l'année suivante, ressentit non moins douloureusement la mort de Pascal : une lettre d'elle écrite peu après nous la montre cherchant quelque consolation dans la lecture de la *Prière pour le bon usage des maladies*.

Au reste, les signatures des religieuses ne les avaient point mises à couvert des persécutions. Le mandement des grands-vicaires avait été condamné peu après, et on avait exigé d'elles une signature pure et simple, qu'elles avaient refusée. Une visite canonique de Port-Royal avait eu lieu et la Mère Angélique de Saint-Jean avait été interrogée le 11 juillet 1661 par M. Bail, sous-pénitencier de Notre-Dame, nouveau supérieur de la maison, et par M. de Contes, doyen de Notre-Dame et grand-vicaire. Son interrogatoire, dont elle a écrit elle-même le récit, n'offre rien de bien particulier. Port-Royal connut ensuite trois années de relative tranquillité.

La persécution reprit en 1664, au moment où l'ancien précepteur de Louis XIV, Péréfixe, devint archevêque de Paris. Il tenta d'obtenir la signature des religieuses par quelques scènes au parloir ou au chapitre, d'une extrême violence ; il les priva des sacrements, et, devant l'inutilité de ses efforts, il se décida à déporter en d'autres maisons les douze religieuses qu'il considérait comme les meneuses de l'opposition. L'exécution eut lieu le mardi

26 août 1664, et les détails en sont bien connus de tous les lecteurs de Sainte-Beuve. Naturellement, la Mère Angélique de Saint-Jean, qui déjà avait tenu tête au prélat en quelques conversations particulièrement dramatiques, fut parmi les déportées. Elle fut conduite chez les Annonciades de la rue Couture-Sainte-Catherine, dont le monastère était mitoyen de l'*Hôtel Carnavalet*. Elle devait y rester dix mois dans une véritable prison. Sa relation de captivité nous a enseignés jour par jour, ou presque, sur l'évolution de ses sentiments pendant cette longue réclusion. Pour cette âme d'une sensibilité frémissante, passionnément attachée à tout son entourage, il fut atroce de voir ainsi rayée du monde des vivants. Plus que jamais, elle se raidit, affectant la froideur et l'indifférence, mais les Annonciades n'eurent pas de peine à deviner sous cette cuirasse combien profonde était sa souffrance. Auprès de la plupart des autres déportées, on fit des efforts désespérés pour obtenir une signature, — et en plusieurs cas on réussit. Auprès de la Mère Angélique de Saint-Jean, rien de sérieux ne fut tenté. L'archevêque était-il persuadé d'avance que toute tentative de ce genre était vaine? Ou bien accorda-t-il trop de crédit à cette Mme de Rantzau, veuve du maréchal, qui était entrée chez les Annonciades et se spécialisait dans la controverse contre les luthériens? Il est dommage pourtant que nous n'ayons pu voir Angélique de Saint-Jean aux prises avec Bossuet, comme l'avait été sa sœur Angélique de Sainte-Thérèse. Les premières semaines de sa captivité furent marquées par une terrible crise de conscience qui commença brusquement vers le 5 septembre et ne commença à se dénouer que le 3 octobre. Dans sa relation, la Mère se montre assez discrète là-dessus, mais, dans une lettre à Arnauld, elle précise qu'elle subit durant ce temps non seulement la tentation du désespoir mais celle du doute, et qu'elle sentit vaciller sa foi. Il y a là un drame intérieur assez analogue à ce qu'avait éprouvé jadis Saint-Cyran interné au donjon de Vincennes ; si Pascal a vraiment jamais connu le doute, voilà qui le rapprocherait encore d'Angélique de Saint-Jean.

Au mois de février 1665, une nouvelle bulle d'Alexandre VII ordonna la signature d'une formulaire plus précis encore que celui de l'Assemblée du Clergé. Naturellement, la Mère Angélique de Saint-Jean s'y refusa toujours avec la même énergie. Elle quitta enfin sa prison le 2 juillet 1665 et fut ramenée à Port-Royal des Champs, où l'on réunit toutes les religieuses qui avaient refusé la signature. Elles y furent tenues dans une étroite captivité et surveillées par la police, mais au moins avaient-elles la consolation d'être ensemble : « Nous aurions tort de nous ennuyer, écrivait la Mère, y étant tous ensemble, et nous pouvant animer les uns les autres ou de parole ou d'exemple. » Et, dans la même lettre, elle exprimait son admiration pour M. Hamon, le médecin, qui était alors leur grand soutien : « Il est austère comme un pénitent, solitaire comme un anachorète, resséré comme un prisonnier. Il souffre pour la charité ce que nous souffrons pour la justice. Il assiste les corps, il console les âmes, il s'occupe tout le jour de Dieu et ne laisse pas de servir le prochain. »

Les amis de Port-Royal demandèrent aux déportées de rédiger une relation de leur captivité. La Mère Angélique termina la sienne le 28 novembre 1665. Dès l'abord, on entrevit la valeur de ce document, qui dominait de beaucoup, à tous égards, les relations des autres religieuses. Il eut très vite, malgré la clandestinité des rapports, une certaine publicité dans le milieu qui gravitait autour du monastère, au point que la Mère s'en émut et que Le Maître de Sacy un peu plus tard protesta contre la diffusion un peu indiscrète de ce texte. Il fut même envoyé à l'évêque d'Alet, Nicolas Pavillon, que tout Port-Royal vénérait comme un saint : « Je vous supplie très humblement, écrit la Mère à Arnauld, si vous prenez la résolution d'envoyer cet écrit à M. d'Alet, que ce soit, s'il vous plaît, avec toutes les conditions que vous avez la bonté de me promettre, l'une du secret et l'autre d'y faire les retranchements et les corrections que vous jugerez nécessaires, non pas pour empêcher qu'on en voie les défauts, et que ce ne soit une confession, en y laissant voir les fautes que j'y ai commises, mais pour faire au contraire qu'elle paraisse en ces endroits-là une véritable confession. »

Le 13 mai 1666, une pénible nouvelle vint atteindre la Mère : son cousin Saci venait d'être arrêté et enfermé à la Bastille. Elle y perdait provisoirement celui qui, depuis octobre 1665, était son véritable directeur et avait toute sa confiance : tout en vénérant Singlin, Angélique de Saint-Jean semble avoir été bien moins intime avec lui que ses tantes, et, après sa mort, elle l'accusera assez durement de faiblesse dans l'affaire du formulaire. En Saci, au contraire, elle rencontrait un directeur qui correspondait à son idéal : « Dieu s'est accommodé à votre faiblesse, lui écrivait la Mère Agnès, en vous adressant à une personne proportionnée à votre inclination et en qui sa grâce et son autorité divine vous est sensible, afin de la rendre victorieuse de votre esprit, qui ne se rend pas aisément à tout esprit. » Aussi comprend-on la douleur discrète et profonde qui s'exprima dans ses lettres, quand elle se vit privée de ce soutien. Elle réussit pourtant à correspondre avec le prisonnier, et ce fut elle alors qui lui prodigua les encouragements.

La suite de l'histoire de la Mère Angélique de Saint Jean déborde le cadre de ces pages, qui ne sont qu'une introduction à sa relation, mais sans doute un jour sera-t-il possible de lui consacrer la monographie qu'elle mérite. En 1669, la Paix de l'Église rendit la liberté aux religieuses, et ouvrit cette période brillante et en même temps mélancolique à cause de sa brièveté même, que Sainte-Beuve a si bien décrit comme l'automne de Port-Royal. Ces années verront la Mère Angélique de Saint-Jean atteindre l'apogée de son prestige : elle est, pour Port-Royal à son déclin, à peu près ce qu'était jadis sa tante, la grande réformatrice. La famille s'en parait comme de son représentant le plus illustre ; le vieil Arnauld d'Andilly, qui ne brillait point par l'humilité, disait à Mme de Sévigné : « Comptez que tous mes frères, et tous mes enfants et moi, nous sommes des sots en comparaison d'Angélique. » Et la bonne marquise d'ajouter : « Toutes les langues et toutes les sciences lui sont

infuses, enfin c'est un prodige. » Le ministre Pomponne, frère d'Angélique, demandait à Nicole : « Tout de bon, croyez-vous que ma sœur ait autant d'esprit que Mme Du Plessis-Guénegaud? » Le naïf Fontaine professe, pour le style de la Mère, une admiration que nous trouvons quelque peu excessive : « Si elle écrivait une lettre, quel qu'en pût être le sujet, elle le faisait avec une activité et une facilité étonnante, et en même temps avec tant d'esprit qu'on ne pouvait se lasser d'en admirer l'agrément. » Il y a pourtant quelques voix discordantes dans ce concert d'éloges, celle de Nicole en particulier. La froideur hautaine et affectée d'Angélique le choquait, et il lui pardonnait difficilement son obstination dans l'affaire du formulaire. Aussi les confidences qu'il fit à Racine contiennent-elles quelques propos assez durs sur Angélique de Saint-Jean ; il convenait « qu'elle avait plus d'esprit même que M. Arnauld », et la considérait cependant comme « très exacte à ses devoirs, très sainte, mais naturellement un peu scientifique et qui n'aimait pas à être contredite. »

Devenue prieure en 1669, la Mère Angélique de Saint-Jean fut élue abbesse le 3 août 1678 et occupa cette charge jusqu'à sa mort. En 1679, après la mort de la duchesse de Longueville, la persécution contre Port-Royal reprit, et la Mère dut faire front à de difficiles circonstances ; on n'employa point la violence, mais on tarit définitivement le recrutement du monastère en lui interdisant de recevoir des novices. La Mère n'avait plus affaire au bouillant Péréfixe, mais à son successeur, le cauteleux Harlay de Chanvallon, un bien triste personnage. Elle eut le pressentiment que Port-Royal était définitivement condamné et que rien ne le sauverait. Les lettres des dernières années de sa vie expriment souvent cette mélancolie des choses qui finissent ; plus que jamais, elle s'y révèle à nous, suivant la formule de Sainte-Beuve, comme « une âme forte triste, tendre, capable de toutes les belles agonies, une âme grande aussi dans son ordre, et admirable. »

Le 4 janvier 1684, un dernier deuil vint l'atteindre douloureusement : la mort de Saci. Elle eut encore la force de dominer sa peine et ce fut sans larmes qu'elle vit « cacher en terre », comme dit Fontaine, celui qui depuis trente années était son confident et son soutien. Mais, si elle avait pu maîtriser un moment sa douleur, elle ne retrouva plus la force de vivre. Peu de jours après, une brève maladie l'emporta, et elle mourut le 29 janvier, égrenant dans son agonie les versets du *Cantique des Cantiques*. On n'eut point imaginé d'autre fin pour cette âme pathétique, pour ce cœur sans cesse déchiré.

LOUIS COGNET.

Relation de captivité

(Extraits)

Nous donnons ici quelques pages de la Relation *rédigée par la Mère Angélique de Saint-Jean en novembre 1665, et où elle raconte sa captivité chez les Annonciades. Le premier morceau, qui nous restitue une des conversations polémiques de la Mère avec Mme de Rantzau, est une véritable scène de comédie moliéresque, où s'affrontent les deux religieuses théologiennes : tout en témoignant d'une modestie parfois un peu suspecte, la nièce du Grand Arnauld y tient tête sans faiblir à la controversiste de profession. L'autre extrait nous montre l'aspect pathétique de ce document. La Mère y relate la douloureuse crise de conscience qui la secoua aux premiers jours de sa déportation; à travers les phrases un peu lourdes et les formules trop conventionnelles on y retrouve l'angoisse de ces doutes qui atteignirent en elle jusqu'aux fondements même de la foi. Il y faut joindre un curieux passage d'une lettre à Antoine Arnauld, qui complète ce récit en précisant ce que la Mère n'avait point osé dire dans une relation destinée à trop de lecteurs.*

Discussion avec Mme de Rantzau.

Au sortir du parloir, Mme de Rantzau (1) voulut prendre la peine de me conduire à ma chambre. On en avait emporté la clef, de sorte qu'il fallut l'attendre quelque temps auprès de la porte, et, pendant ce temps-là, comme elle était déjà en beau train de me pousser et qu'elle l'avait fait tant qu'elle avait pu devant M. l'Archevêque, elle continua encore plus

(1) Il s'agit de la veuve du maréchal Josias de Rantzau (1609-1650). Elle avait abjuré le luthéranisme en même temps que son mari, en 1635. Après son veuvage, elle était entrée chez les Annonciades de la rue Couture-Sainte-Catherine et y était devenue religieuse sous le nom de Mère Marie-Élisabeth. Elle s'était spécialisée dans la controverse contre les luthériens, et l'archevêque de Paris avait fait déporter la Mère Angélique de Saint Jean aux annonciades pour que Mme de Rantzau pût essayer de la réduire par la discussion. Plus tard, en 1666, Mme de Rantzau alla au Danemark fonder un monastère de son ordre, cf. P. Helvot, *Histoire des ordres monastiques*, Paris, 1792, 8 volumes, t. IV, p. 322.

fortement. Elle me dit que j'étais trompée, qu'il y allait de mon salut, que j'étais dans l'erreur, et choses semblables. A quoi je répondis en général que je ne pouvais être dans l'erreur en croyant tout ce que l'Église croit quant à la doctrine, et ne faisant difficulté que d'attester que des hérésies sont dans un livre où tout le monde ne les croit pas. Elle me dit que ceux qui niaient que les propositions y fussent les y avaient reconnues et les avaient défendues devant le pape Innocent X (1). Je répliquai qu'ils avaient fait voir eux-mêmes au pape un écrit qui subsiste (2), dans lequel ils marquaient clairement que ces propositions étaient équivoques et susceptible de deux sens, un catholique et l'autre hérétique, et qu'ils n'avaient défendu devant lui que le sens de la grâce efficace par elle-même, que le pape a dit n'avoir condamné. Elle dit qu'ils avaient soutenu tant qu'ils avaient voulu devant le pape le sens de Jansénius, et que c'était après les avoir entendus plusieurs fois et ensuite d'un grand examen dans toutes les formes que le pape l'avait condamné. Je dis qu'il n'avaient eu qu'une seule audience du pape sur le sujet des propositions (3), lorsque la bulle était déjà dressée par l'aveu du P. Annat, où ils n'avaient point parlé de Jansénius.

Mme de Rantzau s'éleva contre moi, comme si j'eusse dit la chose du monde la plus téméraire et la plus fausse, de nier qu'ils eussent été entendus tant qu'ils avaient voulu, et me dit qu'elle me donnerait le *Journal de Saint-Amour*, qui me devait être croyable, où elle me montrerait qu'ils avaient été écoutés plusieurs fois avant qu'on eût songé à rien prononcer. Je répliquai qu'elle m'obligerait extrêmement de me faire voir ce livre, et qu'il me servirait à lui prouver que je ne lui disais rien que de très véritable, en assurant que ces messieurs n'avaient pu obtenir qu'une seule audience pour la forme, où l'on n'avait pas seulement nommé Jansénius, et que les dominicains avaient demandé dix-huit fois audience sur le même sujet sans pouvoir l'obtenir. Elle supposa toujours qu'on me faisait accroire toutes ces choses, et que par-là nous nous séparions de la croyance de l'Église, qui a toujours reconnu pour hérétiques ceux qui refusaient de condamner les hérésies et les auteurs. Sur quoi elle allégua les origénistes,

(1) Mme de Rantzau fait ici allusion aux négociations qui eurent lieu à Rome en 1651-1655, qui aboutirent à la condamnation définitive de Jansénius, et où les augustiniens français envoyèrent quelques députés. Le récit s'en trouve dans le *Journal de M. de Saint-Amour*, Paris, 1662. Saint-Amour était l'un de ces députés, mais son journal a été en grande partie rédigé pour la publication par Arnauld.

(2) C'est ce qu'on nomme l'*Écrit à trois colonnes*. Il est reproduit dans le *Journal de Saint-Amour*, pp. 469-478.

(3) Le 19 mai 1653 ; cf. *Journal de Saint-Amour*, p. 460.

qu'on avait obligés de dire anathème à Origène ; j'y répondis par saint Jérôme à Jean de Jérusalem, à qui il donnait le choix ou de condamner Origène, s'il condamnait ses erreurs, ou de nier que ces erreurs fussent d'Origène, s'il ne voulait pas condamner Origène. Elle se voulut fortifier du quatrième concile de Chalcédoine, qui avait obligé Théodoret de dire anathème à Nestorius. Cela me contraignit d'alléguer les cinquième et sixième conciles de Constantinople, touchant les trois chapitres et Honorius. Dès qu'elle entendit parler d'Honorius, elle en prit la défense, disant qu'il n'avait pas été condamné, mais que c'étaient les actes du sixième concile de Constantinople qui avaient été falsifiés.

J'avais le plus beau champ du monde de répliquer ; mais, parce que je ne voyais ni utilité ni plaisir de m'engager dans cette dispute avec une personne qui ne cherchait pas la vérité, mais qui se tenait si assurée de savoir que toute contradiction lui passait pour hérésie, je voulus rompre en lui disant que, pour cette prétendue falsification, j'avais ouï dire que c'était un songe dont tous les savants se moquaient, et qui même ne prouvait rien au regard des erreurs de fait dont on soutient que les papes et les conciles même sont capables, mais que je laissais toutes ces contestations aux savants, et ne me voulais mêler que de prier Dieu. Elle me répliqua promptement, comme pour me repousser plus avant, parce qu'elle voyait que je me voulais retirer de la dispute : « Je sais toute l'histoire ecclésiastique ! Je sais ! Je répondrai à tout ! » Je lui répliquai avec un peu de chaleur, car son empressement m'émut : « Et moi, ma Mère, je ne sais rien ! C'est pourquoi cela va le mieux du monde pour ne point disputer, car il n'y aurait pas de proportion. Je vous supplie : laissez-moi prier Dieu et épargnez une personne affligée. » Elle s'échauffa davantage et me dit qu'elle ne me laisserait pas, parce qu'il y allait de mon salut. L'impatience me prit aussi, et, sans aucune réponse, je lui fis une profonde inclination et me tournai devant une fenêtre où je me mis à genoux pour prier Dieu, en attendant qu'on apportât la clef qu'on était allé quérir, car tout cela se passait sur le degré, à la porte de ma chambre.

Un moment après, néanmoins, faisant réflexion qu'elle venait peut-être de recevoir ordre de M. l'Archevêque de m'instruire et de travailler à ma conversion, comme elle fait à celle des luthériens, je me levai et lui dis que, quoique je vinsse de lui dire que je ne voulais entrer dans aucune dispute, si néanmoins elle avait ordre de me parler de la sorte, je serais toujours prête de l'écouter avec tout le respect et toute la patience que je pourrais. Elle me dit qu'elle ne le

faisait que pour mon bien et par compassion de mon état, et, comme on vint ouvrir la porte, notre entretien finit là.

Crise de conscience.

(...) J'avais passé les huit ou dix premiers jours dans l'affliction sensible de la séparation, mais cette affliction n'était que dans les sens et dans le fond de l'âme. Je voyais tous les avantages de cette épreuve, et, comme je l'ai dit, je sentais deux personnes en moi, dont l'une avait assez de force pour porter l'autre dans sa faiblesse, et me réjouissais dans l'esprit de ce qui m'affligeait dans les sens. Je vis clairement, à cette heure, que si je n'eusse pas été poussée plus avant, j'aurais été au hasard de ne me pas soutenir longtemps en cet état, parce que, la tempête devant être grande et longue, il fallait être bien fondée dans l'humilité pour résister à l'orage, et mon esprit, en cette disposition, n'était pas assez humilié, car je n'étais occupée que de la gloire qu'il y avait à souffrir pour la vérité, et je n'envisageais pas assez que c'était la vérité même qui punissait en moi ce qu'elle y avait condamné par sa lumière, et que je n'y voyais pas parce que j'étais dans les ténèbres.

M'étant donc couchée une fois, je ne pensai pas sitôt m'endormir, que Dieu me réveilla par un rayon de sa lumière qui frappa mon cœur, pour me découvrir à moi-même des choses qui ne m'avaient paru rien et qui, dans ce moment, me parurent si grandes et si importantes qu'elles renversèrent tout à fait ma disposition et me mirent si bas devant Dieu, qu'au lieu que je pensais auparavant qu'il nous avait trop élevées de nous donner part à la persécution de la vérité et de la justice, je me trouvais dans un si profond rabaissement et si saisie de crainte que je n'osais presque lever mes yeux vers lui ; et je voyais toutes mes souffrances fort au-dessous de celles qu'il aurait eu droit de m'infliger, s'il eût voulu me traiter avec justice. J'avais dans l'esprit que j'éprouvais ce qui est dit dans le psaume : Ils montent jusques au ciel et ils descendent jusques aux abîmes, — et ce qui est ensuite : *Anima eorum in malis tabescebat* (1). Car véritablement je desséchais dans l'accablement de tant de peines, celles que je souffrais de mon état extérieur n'étant nullement diminuées, quoique celles de la partie intérieure les surpassassent, mais en les augmentant ; car il n'y a rien de pareil à se trouver dans cet accablement d'esprit, sans pouvoir espérer le moindre secours et la moindre consolation de qui que ce soit, quand cela durerait jusques à la mort, car je ne savais point si j'y

(1) Psaume CVI, 26. « Leur âme se desséchait dans les malheurs. »

verrais d'autre fin, et on ne saurait s'imaginer ce que c'est que cette angoisse et cet abandonnement si on n'y a passé. Il me semblait que, si j'eusse eu seulement la moindre personne de connaissance, quand je n'aurais fait que me recommander à ses prières, ce m'aurait été un soulagement de savoir qu'elle aurait compâti à ma misère et qu'elle m'eût aidé à obtenir la miséricorde de Dieu. Mais de ne voir que des personnes insensibles, qui ne cherchaient que l'occasion d'augmenter votre trouble, si elles en pouvaient avoir la connaissance, à cause de quoi il faut avoir un soin continuel de ne le pas faire paraître, c'est une gêne inexplicable, quand on est en cet état. Tout ce qui m'accommodait un peu était que, les sujets de mon affliction extérieure étant assez visibles, je n'étais point obligée à me contraindre pour retenir mes larmes, parce que je savais bien qu'on ne m'oserait dire *Quid ploras?* (2) encore que dans la vérité personne n'en pût pénétrer le sujet (3).

Ma peine fut si grande, cette première nuit, que j'en eus la fièvre assez forte. J'étais aussi lasse et affaiblie le lendemain que si j'eusse eu une véritable maladie. Les bonnes Mères le virent bien, mais elles ne voyaient pas mon cœur : il n'y avait que ce secret qu'il me fût important de leur cacher. Je demeurai dans cette affliction d'esprit six semaines, et elle consistait toute en ce qu'il me semblait que Dieu me châtiait dans sa colère, ce qui ne m'ôtait pas la confiance qu'il ne se souvint aussi de sa miséricorde, dont il me semblait que je voyais des marques dans la proportion qui me paraissait entre mes peines et mes péchés. Mais je me sentais dans une si grande confusion que je n'osais même m'arrêter à regarder les sujets que j'avais d'espérer en sa bonté : aussitôt que je pensais ouvrir les yeux pour cela, je les rabaissais de honte et ne cherchais qu'à me cacher devant lui. Rien ne réduit dans une si grande pauvreté que cet état. Les hommes, en croyant nous ôter tout, ne touchent point à notre trésor quand Dieu laisse dans notre cœur le sentiment de sa grâce ; mais, pour lui, il n'a qu'a détourner son visage, et nous ne trouvons rien entre nos mains de toutes les richesses que nous étions persuadés qu'on ne nous pouvait ravir.

J'avais envisagé cent fois depuis bien des années l'exil et la séparation où je me trouvais alors, et je m'étais promis

(2) « Pourquoi pleures-tu ? » Paroles du Christ à Madeleine en lui apparaissant après la Résurrection, Jean, XX, 15.

(3) Pour comprendre le sens exact de cette crise, il faut recourir à la lettre de la Mère à A. Arnauld, que nous citons plus bas. Saint-Cyran avait connu une épreuve semblable au début de sa captivité.

qu'en quelque état qu'on me mît je pourrais trouver dans la prière et dans la parole de Dieu les consolations et la patience qui pourraient soutenir mon espérance, mais alors je cherchais inutilement la force et la lumière que j'avais trouvées tant de fois déjà dans les paroles de l'Écriture, qui m'avaient paru capables d'adoucir les peines de la plus dure captivité. Je relisais les endroits des prophètes et des histoires saintes que j'avais mis comme en réserve dans mon esprit pour m'en nourrir dans ce temps-là. Mais Dieu avait ôté la force du pain, et il me semblait que je n'y trouvais plus que des sujets d'augmenter ma confusion intérieure, à cause que Dieu fait voir que ses châtiments sont les peines de nos péchés. Je m'apercevais bien qu'encore que cet état me fût bon, parce qu'il m'humiliait et ne me troublait pas, car je n'en avais au fond du cœur nulle inquiétude, et je consentais parfaitement à la conduite de Dieu et à la lumière de sa vérité, quoi qu'elle me condamnât, néanmoins il me paraissait facile que cela ouvrît le chemin à une tentation dangereuse, si par-là j'entrais dans une crainte excessive qui me pourrait porter dans l'abattement ; de sorte que j'avais presque réduit toutes mes prières à celle d'Esther, que j'écrivis dans ma douleur derrière notre diurnal, et que je répétais sans cesse : *Deus fortis super omnes, exaudi vocem eorum qui nullam aliam spem habent et erue me a timore meo* (1). Je trouvais quelque consolation dans ces paroles, parce qu'elles exprimaient tout à fait bien l'état où j'étais au dedans et au dehors, et j'y ajoutais la prière de Sarah, rien ne me donnant tant de confiance que ces paroles : *In tempore tribulationis, peccata dimittis his qui invocant* (2). Car cette espérance que Dieu agréerait ce que je souffrais pour la rémission de mes péchés était ma plus douce pensée. (...)

Un jour, je me trouvai dans un redoublement d'angoisse terrible, dans la crainte que j'eus d'avoir manqué à la charité dans quelque occasion éloignée qui me revint dans l'esprit, et qu'en même temps je pensai comment je pourrais faire pour supporter ces peines, si elles me revenaient souvent, puisque je ne savais pas si, de ma vie, je pourrais avoir occasion de me confesser ou de parler à quelque personne de confiance. Je m'aperçus bien que cette vue me pouvait mener bien loin et m'affaiblir. Je demeurai longtemps prosternée devant Dieu, mon seul refuge, et, m'ayant fait la grâce de me réveiller ma foi, qui commençait à jetter les yeux sur des

(1) Esther, XIV, 29. « Dieu plus fort que tout, exauce la voix de ceux qui n'ont d'autre espoir que toi, et délivre-moi de mon angoisse. »

(2) Prière de Sarah, épouse de Tobie, Tobie, III, 13. « Au temps de la tribulation, tu remets les péchés à ceux qui t'invoquent. »

appuis humains, il me donna le mouvement de m'abandonner à la conduite de sa grâce, sans me vouloir plus mettre en peine de moi-même, et de lui offrir tout ce que j'avais souffert et tout ce qui me restait à souffrir dans la suite de cette persécution, afin qu'il lui plût de le prendre pour acquitter tout ce que je devais aux personnes que je n'avais pas servies ou supportées autant que la charité m'y obligeait, ou que j'avais pu offenser en quelque chose, ne me réservant rien pour moi que l'espérance de sa miséricorde, que je voyais seule capable de satisfaire aux autres dettes infinies dont j'étais redevable à sa justice et à sa bonté ; et, après avoir fait cela, je me trouvai plus dépouillée que jamais, mais pourtant plus tranquille, et cette inquiétude touchant la confession ne me vint plus depuis. Cela m'est arrivé sur ce sujet, aussi bien que des idées si épouvantables de l'état où nous étions réduites, sans y voir de ressources, que j'ai appris ce que c'était que le désespoir, parce que j'entrevoyais assez clairement par où on y va, encore que, par la grâce de Dieu, ces pensées me parussent fort éloignées de mon cœur, et que ce ne fût qu'une tentation étrangère, qui demeurait au dehors sans me troubler au-dedans. Mais elle me faisait imaginer que c'était ces portes ténébreuses dont Dieu parla à Job, et qu'il me faisait grâce de me les faire voir, afin que j'en eusse horreur plutôt que d'y entrer sans les discerner faute de lumière, comme on fait quand on se laisse vaincre à ses troubles et à ses découragements, en recherchant son soulagement parce qu'on ne peut plus souffrir. Je trouvais, dans cet état, que la prière et l'aveu de mes misères devant Dieu dont j'adorais la justice étaient toutes mes armes ; mais je reconnus néanmoins depuis que, si cela eût duré plus longtemps, j'étais au hasard de laisser éteindre ma lampe, parce que je n'avais pas assez de confiance pour entretenir le feu de ma charité et la lumière de ma foi.

Ce fut le jour des saints Anges, 3e octobre, que Dieu me découvrit cette tentation. En méditant ces paroles : *Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum* (1), je pensai que Jésus-Christ était lui-même cette pierre, aussi bien que le chemin par où nous marchons ; qu'il y en a qui se scandalisent de la sévérité de sa loi et qui se lassent de souffrir pour la vérité, dans les occasions où il les engage, et que ce sont ceux-là qui tombent et se brisent contre la pierre, mais qu'il y en a d'autres qui, voulant bien souffrir, prennent néanmoins de leurs souffrances une occasion de craindre que cette conduite si rude de Dieu sur eux ne soit une marque de sa

(1) Psaume XC, 12. « De peur que ton pied ne heurte contre la pierre. »

colère qu'ils ont bien méritée, et qui, ensuite de cette disposition qui paraît humble, ont moins de confiance de s'approcher de Jésus-Christ, comme si ils se sentaient repoussés de lui à cause de leur indignité. Ce sont ceux-là qui blessent leur pied à la pierre, leur affection et leur charité devenant d'autant plus languissantes qu'elles ne s'enflamment plus par la considération de celle que Dieu a pour eux, et cette tentation allant attaquer la foi aussi bien que la charité et l'espérance, parce qu'elle établit en un principe contraire aux maximes de l'Évangile, en prenant les afflictions et les maux temporels pour une marque de la colère de Dieu, au lieu que, selon toute l'Écriture, elles sont les gages les plus assurés de son amour.

Cette pensée que Dieu me donna fut pour moi le commencement d'un jour nouveau qui, dès cette heure-là, peu à peu dissipa mes obscurités et mes peines ; et, comme il y avait si longtemps que j'étais dans la stérilité et que Dieu ne me donnait rien de sensible, j'écrivis cela plus au long que je ne le mets ici pour y avoir recours dans mon besoin, parce qu'il me sembla que cela s'effacerait encore, et en effet, il me servit de le relire depuis en quelques occasions, quand ma peine revenait. J'avais caché ce papier derrière la housse de notre bréviaire, et les gardes du Roi l'y ont pris en visitant mes hardes.

J'ai fait cette longue digression parce qu'il m'a paru utile de faire voir de quelles armes le démon se sert pour nous abattre subtilement sous de bons prétextes, car j'ai vu par la relation de la plupart de nos sœurs qui ont signé, que ç'a été la vue de leurs fautes qui a commencé leur trouble, et qui les a jettées dans l'opinion qu'elles se trompaient en ne voulant pas obéir ou en s'exposant à souffrir, pour un sujet qui ne le méritait pas assez, des choses qui surpassaient leurs forces et les exposaient à des extrémités trop grandes ; et j'ai ressenti par expérience que le démon m'environnait tellement l'esprit des mêmes vues, car je ne les puis appeler pensées parce qu'il me semble qu'elles ne se formaient pas dans mon esprit et que je ne faisais que les regarder malgré moi, que, quand je faisais réflexion à la peine que souffraient toutes nos sœurs qui étaient dans le même état que moi, surtout celles qui n'étaient pas les plus fortes, il me paraissait que c'était le plus grand des miracles de ce qu'elles s'y soutenaient, et je remerciais Dieu continuellement, quoi qu'avec crainte, pour cette grâce qu'il nous faisait à toutes.

Lettre à Antoine Arnauld (1). (Extrait.)

Je me souviens que j'ai omis avec dessein dans cette relation une peine qui me tourmenta l'esprit dans le commencement et qui me revient quelquefois, que j'y ai appelée « avoir vu les portes ténébreuses et la porte d'enfer », sans m'expliquer ; car proprement ce n'est qu'une vue de l'esprit qui ne trouble rien au dedans, mais dont la seule présence est horriblement pénible, et je vous la consulte, parce qu'elle me laisse pourtant un scrupule quand ces pensées me reviennent. C'est comme une espèce de doute de toutes les choses de la foi et de la Providence, à quoi je m'arrête si peu que, de peur de raisonner et de donner plus d'entrée à la tentation, il me semble que mon esprit la rejette avec une certaine vue qui serait elle-même contraire à la foi, parce qu'elle enferme une espèce de doute, qui est comme si je disais que, quand il y aurait quelque chose d'incertain dans ce qui me paraît la vérité et que tout ce que je crois de l'immortalité de l'âme, etc., pourrait être douteux, je n'aurais point de meilleur parti à choisir que celui de suivre toujours la vertu. Je me fais peur en écrivant cela, car jamais cela ne fut si expliqué dans mon esprit ; c'est quelque chose qui s'y passe sans quasi qu'on l'y discerne. Cependant, ne manque-t-il point quelque chose à la certitude de la foi quand on est capable de ces pensées? Je n'en ai osé parler à personne parce qu'elles me paraissent si dangereuses que je craindrais d'en donner la moindre vue à celles à qui je dirais ma peine. Car, pour toutes les autres tentations, la foi fournit des armes invincibles pour les combattre, mais, quand elle-même est attaquée, on se trouve sans aucune défense, et j'aimerais mieux être livrée à tous les démons qu'à une pensée d'infidélité. Je vous supplie très humblement, mon cher Père, de prier Dieu qu'il me délivre de ce péril et surtout de vous en souvenir si je suis éloignée et que vous n'ayez plus de mes nouvelles. Car on ne peut s'imaginer où va la peine de l'abandonnement où j'ai été, quand Dieu permet qu'on soit dans ces afflictions d'esprit, sans trouver sous le ciel qui que ce soit avec qui on puisse se consoler. Il me semble que je n'aurai jamais une entière assurance que je sois ferme et immobile, comme dit saint Paul, dans la foi de l'Évangile, à moins que Dieu ne me fasse naître l'occasion de sacrifier ma vie pour la vérité.

ANGÉLIQUE DE SAINT JEAN ARNAULD.

(1) Mlle Rachel Gillet, l'éditrice des *Lettres* de la Mère Agnès, avait également préparé pour l'impression les lettres de la Mère Angélique de Saint Jean, qu'elle n'eut pas le temps de publier. Elle date cette lettre d'avril 1667 — mais la date d'avril 1666 n'est pas non plus invraisemblable.

La Doctrine janséniste

Le jansénisme a pris naissance à la faculté de théologie de Louvain sous l'influence d'un exégète nommé Michel de Bay, ou *Baïus*.

Voici le résumé de sa doctrine telle qu'on peut la dégager de ses divers opuscules et de quelques propositions, extraites de ses œuvres, et condamnées en bloc par le saint-siège.

En sortant des mains de son Créateur l'homme possédait une rectitude parfaite que la théologie a appelée grâce habituelle, ou état surnaturel, mais qui devrait plutôt être appelée un état naturel, parce que cette rectitude était *due* à la nature humaine. Or le péché originel, c'est-à-dire, selon Baïus, la concupiscence, en brisant à peu près le ressort de notre liberté, a ruiné toute l'économie primitive. Sans doute, la volonté pure et simple, même *déterminée* par une force intérieure, est un fondement suffisant de la liberté morale, pourvu qu'elle soit exempte de toute contrainte étrangère. Cependant elle n'a plus de force que pour se porter au mal, ou pour vouloir les seuls biens d'ordre temporel. Or un tel état n'est pas en rapport avec notre fin. En conséquence « toutes les œuvres des infidèles sont des péchés, toutes les vertus des philosophes sont des vices ».

On peut constater à la lecture de ce court exposé que Baïus est d'accord, au moins sur un point, avec Pelage, qui soutenait que la grâce, loin d'être un don gratuit, était due à l'homme ; en accord aussi avec Luther pour qui l'homme déchu ne peut plus rien faire de bon, même dans l'ordre naturel.

Dix ans après la mort de Baïus (1589) ses doctrines allaient être reprises, défendues, portées à l'extrême, par un autre docteur de l'université de Louvain, Corneille Jansen ou *Jansénius*.

On nous décrit Jansénius comme un homme à l'allure un peu lourde, au regard vif, au front proéminent, au teint d'une grande pâleur. Une ombre mystérieuse plane sur l'histoire de son enfance et de sa première jeunesse. Nous savons seule-

ment que, né d'une famille de pauvres ouvriers, il étudia d'abord dans son pays natal, puis à Louvain. Dans cette ville, son ardeur au travail ne fut égalée que par son enthousiasme pour les idées nouvelles propagées par Baïus. Plus tard on le trouve à Paris, lié d'une étroite amitié avec un étudiant plus âgé que lui de quatre ans, *Duvergier de Hauranne*, dont Philippe de Champaigne a peint la physionomie si particulière : figure toute rentrée, ramassée, ravagée par mille rides, un de ces fronts inégaux et fouillés « qui ne trouvent leur beauté qu'en tournant au vieillard ». Le moral répondait au physique. Exalté, fin, souple, étroit, obstiné, dominateur, esprit aussi compliqué que l'était le visage.

Le docteur du jansénisme, et celui qui devait devenir son organisateur, rêvaient de reprendre et de conduire à son terme le grand mouvement de restauration que Baïus avait commencé. Au pied des Pyrénées, dans un domaine de sa famille appelé : Champré, Duvergier offrit à Jansen une solitude laborieuse ou, de concert, en se nourrissant des anciens Pères, et surtout de saint Augustin, on arriverait sans doute à retrouver et à rétablir, dans leur pureté primitive, le dogme et la discipline de l'Église.

Le but immédiat des deux amis fut la composition d'un ouvrage où l'on établirait, par de nombreux textes, que la doctrine de Baïus était bien celle des Pères et en particulier de l'évêque d'Hippone. L'œuvre ainsi entreprise devait d'abord s'intituler : *Baü Apologiæ.* On se décida ensuite à lui donner un titre plus général : *Augustina seu doctrina Sancti Augustini de humanæ naturæ sanitate, ægritudine, medicina, adversus Pelagianos et Massilienses.* Le livre est entré dans l'histoire sous le nom de *l'Augustinus.*

La nomination de Duvergier de Hauranne à l'abbaye de Saint-Cyran (1620) d'où le nom de *Saint-Cyran* donné par la suite au personnage, et l'élévation de Jansénius à l'évêché d'Ypres, en 1636, devaient conférer un grand éclat à l'œuvre des deux novateurs.



L'Augustinus renferme toute la substance du jansénisme.

Dans la première partie qui constitue un exposé *historique* on s'efforçait d'établir une continuité logique entre les doctrines des pélagiens, celles des semi-pélagiens qu'on appelait les Marseillais, et celles des jésuites. Dans la deuxième, qui voulait être une étude de *psychologie surnaturelle*, on insistait sur les deux états extrêmes de l'homme : presque un Dieu avant la chute, presque un démon après la chute. La troisième partie dégageait les conclusions *dogmatiques* et *morales* ;

l'homme étant foncièrement mauvais par lui-même et ne pouvant rien faire de bon qu'avec la grâce de Dieu, se trouve, disait-on, placé entre deux attraits, le mauvais et le bon, qui l'entraînent « nécessairement » vers le mal ou le bien, suivant leur prédominance éternellement décrétée par le bon plaisir divin.

Retenons surtout, dans tout cet ensemble, les notions jansénistes de la concupiscence, du libre arbitre, de la délectation victorieuse, de la prédestination.

La *concupiscence* est l'une des peines du péché originel. C'est la corruption produite dans l'âme par le péché qui infecte toutes ses puissances et souille toutes ses actions ; c'est une infirmité qui rend l'âme charnelle ; c'est une habitude à jouir des créatures qui aggrave la tendance au mal et diminue la pente au bien. Elle nous porte vers tout ce qui n'est pas Dieu, le seul Vrai, le seul Bien pour l'âme raisonnable.

Cette concupiscence vient du péché et elle y incline. Elle ne peut donc être sa propre fin. Ainsi l'acte conjugal accompli pour le seul plaisir est un péché, et cet acte n'est permis que pour la procréation. Ainsi en est-il encore de l'amour des créatures. On ne peut aimer celles-ci pour elles-mêmes, car cet amour est toujours un renversement de l'ordre établi par Dieu. Dès lors l'affection que nous portons à nos proches et à nos amis sera toujours coupable si nous n'aimions pas nos proches et nos amis pour Dieu et en Dieu. Donc tout plaisir est condamnable, tout amour est mauvais qui n'a pas Dieu pour fin.

Quant au *libre arbitre*, Jansénius, tout en affirmant que la liberté demeure entière chez l'homme déchu, tend pratiquement à la supprimer puisqu'il soutient, en prétendant s'appuyer sur saint Augustin, que le péché originel a détruit chez l'homme « l'indifférence entre le bien et le mal ». Il va même plus loin en affirmant que, par le péché, non seulement l'homme a perdu la liberté de faire le bien, mais encore « le pouvoir de s'abstenir du mal ». Depuis Adam nous avons contracté la *nécessité* du péché, dont seule la grâce du Christ peut nous délivrer. Sans la grâce nous ne pouvons plus accomplir aucune action moralement bonne, car il n'est pas en notre pouvoir d'observer toute la loi morale, ni même de poser une seule action honnête, puisque notre volonté est si corrompue qu'entre le bien et le mal c'est vers ce dernier qu'elle sera conduite infailliblement en suivant sa pente naturelle.

On entrevoit les conséquences de cette déchéance du libre arbitre. Elles sont accablantes : les œuvres des infidèles sont

mauvaises, et même lorsque les infidèles paraissent faire quelques actes de vertu, en réalité ils commettent le péché. Les vertus des philosophes sont de véritables vices, ou plutôt ce sont des vices revêtus d'apparences vertueuses. Et Jansénius prétend apporter un *confirmatur* à cette affirmation lorsqu'il analyse la nature et la fin de la vertu. La vertu, dit-il, est une habitude de l'âme ; sa nature dépend de la volonté de qui elle vient. Elle naît d'un amour de la volonté. Or, tout acte de cette faculté s'accomplit pour une fin, dans un dessein déterminé. Dès lors, la vertu ne doit pas seulement regarder l'acte matériel et objectif, considéré en lui-même et pour lui-même, mais encore la fin que prescrivent l'ordre et la sagesse dans laquelle la volonté se repose. Mais la seule fin de l'homme est Dieu. Voilà ce que dit la raison. Le philosophe, au contraire, désire jouir de ce dont la vérité nous ordonne seulement d'user. Cette conception erronée trouble l'ordre en transformant l'amour transitoire des créatures en un amour permanent. C'est pourquoi les vertus des épicuriens et des stoïciens doivent être blâmées à cause de la fin que ces philosophes ont poursuivie dans leurs actes. Ils rapportaient ceux-ci ou au corps ou à l'âme. Les uns plaçaient la fin de l'homme dans les voluptés du corps, les autres dans les jouissances de l'âme. Ce sont là choses créées, recherchées pour elles-mêmes. De là naissent tous les vices : luxure, colère, avarice, orgueil, ambition. Tout est péché.

Cette doctrine janséniste étale, en une lumière crue, un contraste fondamental : la splendeur de l'humanité avant la chute n'a d'égale que l'horreur de sa condition après le péché d'Adam. « Avant la chute l'homme se tournait de soi vers Dieu ; aucune sollicitation grossière n'atténuait la vigueur de sa liberté. Il était parfaitement indifférent. Et des grâces divines, fortifiant à son appel cette liberté intacte, le dressaient vers le Seigneur dans la lumière et l'amour... Mais quelle déchéance aujourd'hui ! Les désirs charnels et la souillure qu'ils entraînent, d'un mot : la concupiscence, détourne, asservit, et donc détruit le libre arbitre par la délectation mauvaise dont elle l'enlace en l'avilissant. L'homme a perdu son équilibre. Ce n'est plus qu'un malade infecté de passions. Et tout cela est péché parce que le fils d'Adam doit être dit libre aussi bien que serf : la liberté, affirme Jansénius, ne doit être tenue pour inexistante que si elle se heurte à une *coaction extérieure;* la seule nécessité intérieure ne la détruit pas, cette nécessité étant la punition du péché ». Ce qui, en réalité, revient à supprimer toute liberté dans l'homme puisque celui-ci est intérieurement *nécessité* à poser tel ou tel acte. (Cf. DUFOURCQ, *Histoire de l'Église*, t. IX, p. 84.)

Jansénius va faire ici intervenir la grâce. C'est elle qui doit sauver l'homme déchu. Mais il affirme que cette grâce du Christ diffère de la grâce offerte à l'homme d'avant la chute autant que de la déchéance diffère l'innocence. Avant le péché l'homme opérait lui-même son salut avec l'aide de Dieu. Après le péché, c'est Dieu qui fait *tout* par l'efficacité de la grâce qu'il *impose* à ses créatures sans que celles-ci soient pour rien dans l'octroi du divin bienfait. La grâce du Christ est la *délectation céleste* qui opère, souveraine, absorbant la *délectation charnelle,* punition du péché d'Adam. La délectation céleste libère l'âme en brisant les chaînes de désir qui l'enlaçaient, la liaient aux créatures en l'asservissant. Elle ne dépend nullement du libre arbitre, elle le soumet au contraire. Elle possède une efficacité spéciale pour faire au prédestiné, avec une infinie douceur, ce que Dieu veut qu'il fasse. C'est une suavité qui amollit la dureté du pécheur, qui fait que celui qui ne voulait pas croire veut croire et croit. « Il est fou de penser, écrit Jansénius, que Dieu offre à tous une grâce imparfaite, dite suffisante, que rendrait efficace un libre vouloir. » Et plus loin : « Ce serait confondre l'état de déchéance avec l'état d'innocence. » *La prédestination des élus* ne procède donc pas de la prévision de leurs mérites. C'est une sentence antérieure et définitive du vouloir divin. *La prédestination des damnés* est un *acte positif* de la justice divine qui condamne la plupart des hommes comme coupables du péché originel. Ils sont compris dans « la masse de perdition ».

On voit combien cette effroyable doctrine diffère du dogme chrétien selon lequel Dieu veut sauver tous les hommes, donne à tous les grâces suffisantes pour assurer leur salut, ainsi que le libre arbitre pour choisir entre le bien et le mal.

Jansénius prétendait s'appuyer sur saint Augustin. En réalité il n'avait retenu de celui-ci que ce qu'on pourrait appeler « les discours de combat », c'est-à-dire les thèses destinées à réfuter les Pélagiens qui affirmaient que l'homme pouvait, par ses seules forces, sans le secours de la grâce, assurer son salut. Il avait négligé de replacer ces aperçus, ces écrits de circonstance, dans la doctrine générale de l'évêque d'Hippone d'où jaillit un véritable optimisme surnaturel.

De nombreuses nuances doctrinales séparent également les jansénistes des thomistes. Ces derniers affirment que la volonté de l'homme déchu n'est pas déterminée au mal, mais seulement hésitante, et que la grâce efficace fortifie la liberté sans la supprimer. Nul doute, cependant, que du point de vue spéculatif, thomistes et jansénistes ne soient apparentés en

ceci que, très dociles, tous, aux enseignements de saint Augustin, ils s'accordent tous à refuser à l'homme le pouvoir d'accueillir ou de rejeter la grâce de Dieu, alors que les jésuites, nombre de franciscains et de salésiens soutiennent l'opinion contraire. Cela explique l'âpreté de la lutte qui s'engagea entre Port-Royal et la Compagnie de Jésus. Les exagérations de quelques casuistes n'en furent que le prétexte alors que le fond du débat demeurait doctrinal.



Les enseignements de Jansénius trouvèrent un ardent défenseur en la personne de *Robert Arnauld d'Andilly*, auditeur au conseil royal des finances.

La famille Arnauld était alliée aux plus grands noms de France, aux Créqui, aux Montmorency, et ses membres en conservaient quelque chose d'altier dans leur allure. C'était une famille de robe, comptant surtout des parlementaires et des avocats, chez qui l'esprit de formalisme et de chicane, avec on ne sait quoi de raide et de solennel, devait se perpétuer. Arnauld d'Andilly, qui entra en relation avec Saint-Cyran, n'était pas peu fier des réformes qu'une de ses jeunes sœurs, Jacqueline, connue sous le nom de *Mère Angélique*, venait de réaliser dans les deux célèbres abbayes de Port-Royal et de Maubuisson.

La Mère Angélique était une âme d'élite dont saint François de Sales admira « les dons extraordinaires ». Malheureusement son esprit d'indépendance, qu'elle tenait des Arnauld, devait la porter à trop compter sur ses propres forces pour parfaire les réformes nécessaires. Elle dépassa les bornes de la discrétion dans le gouvernement de ses deux monastères. Elle ne savait pas allier, à la fermeté du chef, la douceur d'une mère. Néanmoins les merveilles qu'elle accomplit attirèrent de grandes dames à Port-Royal. Elles n'en sortirent pas toutes converties.

Antoine Arnauld, le chef de famille, mit son expérience des affaires au service de la communauté. Cinq de ses filles, six de ses nièces, sa femme elle-même, vinrent peu à peu se placer sous la conduite de la Mère Angélique. Le nom d'*Agnès Arnauld* est surtout à retenir. Ame ardente dont les élans mystiques auraient eu besoin de contrôle, elle composa d'étranges méditations qui formèrent bientôt le Chapelet du Saint-Sacrement.

Le Chapelet secret du Saint-Sacrement est une méditation en seize points, en l'honneur des seize siècles écoulés depuis la mort du Christ. On y adorait seize attributs de la divinité

du Sauveur : l'illimitation, l'inaccessibilité, l'incommutabilité, etc., en somme tous les attributs capables de montrer la puissance accablante et infinie de Dieu à l'exclusion de la bonté et de la miséricorde.

Saint-Cyran, à qui fut soumis le livret, le trouva admirable, car il répondait à l'austérité de ses vues, et il le défendit avec acharnement lorsque la Sorbonne le condamna, en 1630. Cela lui valut sans doute de devenir le directeur des religieuses réformées par la Mère Angélique.



Le centre d'action que désirait Jansénius était enfin trouvé. Mais Saint-Cyran ne se contenta pas de pourvoir aux besoins spirituels des moniales. Il voulut grouper, autour de l'abbaye, les gens du monde qui désiraient se sanctifier et se nourrir de sa doctrine. Ces personnages formèrent ce qu'on a appelé *les Solitaires de Port-Royal.*

Citons, parmi les premiers solitaires, Antoine Le Maître, brillant avocat, neveu de la Mère Angélique ; Simon Le Maître de Séricourt, frère cadet d'Antoine, qui avait voulu se faire chartreux et à qui M. de Barcos, neveu de Saint-Cyran, persuada que la règle carthusienne était moins sanctifiante que le séjour à Port-Royal ; Claude Lancelot, le futur auteur des « Racines grecques » ; Antoine Singlin, bon orateur, ancien disciple de Vincent de Paul ; M. de la Pétitière qui avait été officier et qui s'improvisa le cordonnier des religieuses ; M. Hamon, docteur en médecine, qui prit le soin de la communauté.

Saint-Cyran se chargea de diriger les solitaires et de leur inoculer sa doctrine désespérante de la prédestination, du self arbitre et du petit nombre des élus. Il rabaissa à leurs yeux ce qui contribue au charme de la vie : la poésie, les affections familiales, les cérémonies liturgiques, les délassements permis à la nature. Il les persuada de la nécessité de restaurer les rigueurs de la pénitence publique, il discuta les décisions pontificales, assura qu'un seul péché grave privait les évêques de leurs pouvoirs, etc.

On se trouvait en présence d'une sorte de secte. Richelieu ordonna une enquête et fit arrêter Saint-Cyran (1638). Celui-ci fut élargi, en 1642, après le décès du ministre, mais il devait mourir peu après sa mise en liberté, le 11 octobre 1643. Il laissait, pour continuer son œuvre, un disciple d'envergure, le plus jeune des Arnauld, Antoine, appelé « le grand Arnauld », qui venait de se révéler comme un chef par la publication de son grand ouvrage : *la Fréquente Communion.*

Ce livre, qui fit beaucoup de bruit, fut composé à l'occasion d'un cas de conscience débattu entre deux amies de Port-Royal, la marquise de Sablé, dirigée par le P. de Sesmaisons, jésuite, et la princesse de Rohan, dirigée par Saint-Cyran. L'ouvrage comprenait trois parties. La première, sorte de traité de théologie positive, énonçait à la lumière de l'Évangile et des Pères, les dispositions qu'il fallait apporter à la communion. La seconde partie, consacrée à la morale, soutenait qu'une sévère pénitence doit toujours précéder la communion. La dernière partie, précédée d'un exposé de Martin de Barcos, examinait les moyens à prendre pour communier avec fruit. On y lisait ces mots qui devaient soulever tant de discussions : « Saint Pierre et saint Paul, ces deux chefs de l'Église qui n'en font qu'un. » La doctrine du livre, à cause de ses exigences, était propre à écarter de la communion toute âme de bonne volonté.

Les jésuites, les sulpiciens et les lazaristes la combattirent et attaquèrent le sophisme du « retour aux premiers siècles » qui troublait certaines âmes pieuses. Le livre fut déféré à Rome. Mais, afin d'éviter de nouvelles controverses, le pape Innocent X ne le condamna pas en bloc ; il se contenta de déclarer hérétique la phrase d'Arnauld sur saint Pierre et saint Paul, et de blâmer plusieurs propositions.



Il fallait cependant en finir avec ces doctrines de Jansénius rendues chaque jour plus nocives par les multiples interprétations imaginées par Port-Royal. Le syndic de la faculté de théologie de Paris, *Nicolas Cornet*, entreprit, avec l'aide de plusieurs confrères, la tâche de condenser en quelques propositions toute la doctrine de l'évêque d'Ypres et de ses disciples. Sept propositions furent extraites de l'*Augustinus*, mais on n'en conserva que cinq. Les voici.

I. — *Quelques commandements de Dieu sont impossibles aux justes avec les forces dont ils disposent dans le moment, malgré leur volonté et leurs efforts; et la grâce, qui les rendrait possibles, leur fait défaut.*

II. — *On ne résiste jamais à la grâce intérieure dans l'état de nature déchue.*

III. — *Le mérite ou le démérite moral, dans l'état de nature déchue, ne requiert pas dans l'homme une liberté affranchie de la nécessité intérieure d'agir; il suffit d'une liberté soustraite à la coaction ou contrainte extérieure.*

IV. — *Les semi-pélagiens admettaient la nécessité d'une grâce intérieure prévenante pour toutes les bonnes œuvres, même*

pour le commencement de la foi; mais ils étaient hérétiques en ce qu'ils voulaient que la volonté pût résister ou adhérer à la grâce.

V. — *Il y a erreur semi-pélagienne à dire que le Christ est mort et a versé son sang pour tous les hommes.*

Innocent X fit étudier la question par une commission de cardinaux d'où furent exclus les jésuites à l'exception du seul Sforza Pallavicini. Pendant près de deux années les mémoires présentés par les partisans de Jansénius et par ses opposants furent étudiés avec soin, en une cinquantaine d'assemblées, et, le 31 mai 1653, le pape condamna comme hérétiques, par sa Bulle *Cum occasione,* les cinq propositions.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de rapporter les controverses qui suivirent la condamnation et les moyens qu'employèrent les jansénistes pour y échapper. Rappelons seulement l'offensive de Pascal et la question du « fait et du droit » évoquée par les partisans de Jansénius.

Dans ses *Provinciales,* Pascal s'en prit aux jésuites qu'il accusait de suivre une morale relâchée et de favoriser la casuistique.

Le tort de Pascal, ou plutôt de ceux qui lui fournissaient des documents, fut d'attribuer aux seuls jésuites, et à tous les jésuites, le fait de quelques casuistes isolés. Au reste, la casuistique, dont le but est de délimiter les obligations de la loi morale et de fixer si tel acte déterminé tombe ou non sous le précepte de la loi, ne doit pas se confondre avec la morale relâchée. Elle est un art et une méthode indispensables à ceux qui ont la charge de diriger les âmes. C'est ce que Pascal n'a pas vu, ou, dans le feu de la discussion, n'a pas voulu voir. Malheureusement les auteurs qui entreprirent de réfuter Pascal n'eurent pas son génie. L'œuvre s'imposa par la beauté du style et par la perfection d'une langue dont, après trois cents ans, aucun mot n'a vieilli. Mais elle contribua à entretenir une équivoque et elle prépara le mouvement qui devait, un siècle et demi plus tard, amener l'expulsion des membres de la Compagnie.

Les jansénistes se réfugièrent encore dans ce qu'on a appelé la question du « droit et du fait ». Ils soutenaient que l'Eglise a le droit de condamner une doctrine, mais non de déclarer que cette doctrine est contenue dans les écrits de tel auteur ; en d'autres termes, que l'Église infaillible sur le *droit,* ne l'est pas sur le *fait.*

Quelle que soit la valeur de cette opinion, *en fait* les cinq propositions incriminées sont bien contenue dans l'*Augustinus.*

La première proposition et la cinquième se trouvent, en propres termes, dans le volume. *(De gratia Christi, l. III, chap. XIII et chap. XXI.)* La seconde proposition ne se rencontre pas en propres termes dans l'*Augustinus*, mais dans tous les endroits où Jansénius parle de la grâce efficace, cette proposition est implicitement affirmée, en particulier, tome III, *De gratia Christi, l. II, chap. XXV; l. III, chap. IV*, où on lit : *Docet Augustinus nullam Christi gratiam effectu operis ad quem efficiendum voluntati datur, ulla voluntatis pervicacia frustrari.* La troisième proposition est la conséquence directe des thèses de Jansénius sur la double délectation dont j'ai exposé plus haut le mécanisme. La quatrième proposition comprend deux parties, dont la première énonce un fait et se rapporte à l'histoire et dont la seconde énonce un dogme de foi. Jansénius a soutenu la première partie en divers endroits, notamment au l. VIII de l'Hérésie pélagienne, la seconde au *De gratia Christi, l. II, chap. XV*.

A ces erreurs dogmatiques condamnées par l'Église on pourrait encore ajouter un certain nombre d'opinions hétérodoxes sur la transmission du péché originel, l'ignorance invincible et la notion d'attrition. On trouvera tous ces détails dans les remarquables travaux de notre confrère, M. Carreyre, et dans les savants ouvrages de MM. Laporte, Bouyer, Louis Cognet et Orcibal.

Les controverses jansénistes connurent une accalmie après l'acte d'apaisement consenti par Clément IX, en 1669. Elles devaient reprendre avec acuité trente ans plus tard, avec *Quesnel*, qui fit passer une partie des doctrines de l'*Augustinus* dans les quatre tomes de ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament.* Si le jansénisme doctrinal disparut assez vite, l'esprit janséniste persista longtemps dans l'Église de France. Il contribua sans doute à montrer aux croyants « l'effroyable sérieux » de la vie chrétienne et des dogmes qui l'alimentent, mais il durcit la doctrine évangélique en transformant en religion de crainte une religion d'amour. C'est contre cette tendance que l'Église s'est appliqué à réagir, avec force et succès, surtout depuis un siècle. Sans rien abandonner des enseignements des livres sacrés et de la dogmatique traditionnelle, elle s'est efforcée de les interpréter avec la bénignité et la mansuétude qui conviennent aux disciples du Christi mort par amour pour sauver *tous* les hommes.

JEAN GAUTIER. PSS.

Autour de PORT-ROYAL :

Opinions et poésie

C'est à Sainte-Beuve qu'on fait ordinairement remonter la sympathie que les « libertins » ressentirent pour Port-Royal. En fait, dès le XVIIe siècle, l'abbaye, proche de Versailles, avec sa « sainteté répandue dans le vallon de Chevreuse », intriguait la cour. Mme de Sévigné lui fit une visite et fut « ravie d'avoir vu cette divine solitude ». Les textes de Mlle de Scudéry et de Saint-Évremond, recueillis ici par Albert-Marie Schmidt, prouvent que Port-Royal reçut plus d'un de ces visiteurs pressés et que les esprits lettrés au XVIIe siècle avaient leur idée sur le jansénisme. En outre, quelques poèmes écrits par les Solitaires, et que nous citons également, montrent que les écrivains de Port-Royal ne furent pas seulement des pamphlétaires.

VERS 1657, deux textes sont mis en lumière. Ils permettent d'imaginer l'espèce de gêne, dont souffraient les moralistes mondains, dès qu'ils s'avisent de songer à Port-Royal. Ou ils tentent de se prouver à eux-mêmes que les plus accrédités des jansénistes n'ignorent rien des beaux usages, qu'ils les accordent avec leur doctrine, qu'ils observent des règles de conduite analogues à celles qu'énoncent les écrivains les mieux reçus dans les ruelles. Ou ils désapprouvent avec ironie l'extrême sévérité de Saint-Cyran et de sa cabale. Ils la considèrent comme une malhonnête démesure. Ils vantent les charmes d'une juste médiocrité.

Magdeleine de Scudéry, pour rassurer les raffinés et les importants, qui fréquentent chez elle, charge l'un des personnages de *Clélie*, Méléagène, de réciter une galante apologie pour Port-Royal. Respectueux des conventions mentales du roman baroque, il transforme donc le site banal, où les solitaires s'occupent de leur âme, en un paysage fabuleux. Il en fait un Paradis retrouvé, une Serre chaude, une Ile d'Utopie, où l'homme, se livrant à d'heureuses influences naturelles, recouvre sans peine son innocence, amène à maturité les fruits les plus savoureux de tous les climats, organise la meilleure des républiques. A ce parfait petit monde, ou

plutôt : à ce collège de philosophes, entêtés d'agriculture divine, il donne un chef : Timante, c'est-à-dire : Robert Arnauld d'Andilly. Il le peint sous l'aspect d'un aimable sage, qui se plaît aux exquises délicatesses d'une politesse enjouée. Ainsi lave-t-il, à la satisfaction générale, les jansénistes du grave reproche de rudesse et de sauvagerie.

Charles de Saint-Évremond n'a pas cette naïve clémence. Usant des artifices littéraires, par lesquels il avait discrédité naguère les jésuites, il rapporte une conversation qu'il aurait eue avec Stuart d'Aubigny, chanoine de Notre-Dame. Celui-ci, saint prêtre affable, élevé aux Écoles de Port-Royal, emploie son crédit considérable à servir les maîtres qui ont embelli et soigné son enfance. Mais son machiavélisme l'incite à démonter les rouages de leur machine politique et son indulgence sceptique l'engage à déclarer que l'éthique des honnêtes gens est plus conforme à l'esprit du véritable christianisme que l'excessive rigueur de quelques ambitieux.

Nous rééditons le *Récit de Méléagène*, d'après : *Clélie Histoire Romaine, suite de la troisième partie. Paris. Courbé. 1657, in-8°. Livre II.* Nous l'avons divisé en paragraphes, pour l'agrément de nos lecteurs.

Nous avons reproduit le texte de la *Conversation de M. d'Aubigny avec M. de Saint-Évremond* tel qu'il se trouve dans les *Œuvres Meslées de M. de Saint-Évremond. Londres. Tonson. 1705. in-4°. Tome Premier.*

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

I
RÉCIT DE MÉLÉAGÈNE

Ce n'est pas sans sujet que vous avez la curiosité de sçavoir quelle est la forme de vie de ces illustres solitaires dont Amilcar vient de vous parler. Je veux pourtant la contenter en peu de paroles, car il ne me seroit pas possible de vous apprendre tout ce qui me reste à vous faire sçavoir, si je voulois vous entretenir à fond de la vertu de ces hommes admirables dont vous voulez que je vous parle; il faut toutefois que je vous descrive en deux mots le lieu qu'ils ont choisi pour leur retraite, afin que vous compreniez mieux la douceur de la vie qu'ils menent. Sçachèz donc qu'assez pres de la Mer, entre Erice & Panorme, s'esleve une montagne tres-fertile, qui est escarpée de tous les costez, & qui par son assiette extraordinaire passe pour un des plus beaux endroits de nostre Isle, qui est une des plus belles du monde. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que lors qu'on arrive à l'endroit le plus eslevé, on descouvre une agreable plaine de douze mille pas de tour, qui en occupe tout le haut; & pour rendre ce lieu-là encore plus extraordinaire, il y a une eminence au milieu

de cette plaine, qui sert de citadelle à tout le reste; car on descouvre de là les trois avenuës par où l'on peut aller à cette montagne, qui est tellement environnée de rochers, & de precipices, du costé de la terre, & de celuy de la mer, qu'il est aisé de garder l'espace qui est entre les deux. Aussi ne peut-on aller que par trois endroits à cette belle solitude; encore y en a-t-il deux tres-difficiles. Cependant il y a de belles fontaines en ce lieu-là, & un tres-bon port au pied de cette fameuse montagne, qui a mesme le privilege qu'on n'y a jamais veu nulles bestes venimeuses, ni nul animal sauvage, & sa beauté est si grande, que n'ayant jamais pû trouver de nom assez beau pour elle, on ne luy en a point donné de particulier, & le port qu'elle a, sert à la distinguer des autres montagnes. Voila donc quel est le lieu où sont retirez un petit nombre de gens sages, qui apres avoir connu toutes les vanitez du monde, s'en sont voulu desgager...

Ils ont donc pris la resolution de se separer du commerce des autres hommes, & ont choisi cette montagne, qui est comme un petit monde separé du grand, où ils vivent avec une innocence, & avec une tranquilité admirable. Ce n'est pourtant pas avec oysiveté, car dans ce grand repos ils travaillent tous & du corps & de l'esprit. Quant à leur morale, elle est sans doute assez severe, mais elle est pourtant pleine d'humanité, car ils ont choisi tout ce que les Philosophes qui les ont precedez ont eu de meilleur, pour en former les loix qu'ils observent. Tous les vices sont bannis de cette belle solitude, ils n'ont entre eux ni maistres ni esclaves, la justice toute seule est leur regle, l'envie leur est inconnuë, la paix est tousjours parmy eux; et leurs occupations continuelles font qu'il leur est aisé de n'avoir pas loisir de se relascher. Les uns s'adonnent à la connoissance des choses purement celestes, les autres à la morale, quelques autres encore à la poësie, & tous ensemble à des choses vertueuses et utiles. Cependant cette estude particuliere devient une estude generale; car comme ils s'assemblent tous les jours à certaines heures pour conferer ensemble, ils se rendent conte de tout ce qu'ils ont appris & mesmes des reflections qu'ils ont faites sur les choses qu'ils ont leuës. Si bien que ce que chacun a estudié devient l'estude de toute la société; & par cét innocent commerce de science, ils se rendent les plus sçavans hommes de leur siecle, & mesme les plus vertueux; car une de leurs grandes maximes est qu'il faut que les hommes ne s'amusent jamais à sçavoir ce qui les peut rendre agreables, qu'apres qu'ils ont sceu tout ce qui les peut rendre meilleurs. De plus ils veulent qu'il y ait de l'esgalité entre eux, comme la vie & la mort en met entre tous les hommes. De sorte qu'ils sçavent tous quelque Art nécessaire à la société.

Timante en particulier entend si admirablement tous les secrets de l'agriculture, & principalement tout ce qui est necessaire à la beauté & à la bonté des Vergers, qu'il a trouvé l'invention de ramasser en un seul Jardin, tous les excellens fruits qu'on peut trouver en toutes les parties du monde. En effet l'Asie, & l'Afrique n'en ont point qu'il ne fasse croistre & meurir dans cette belle partie de l'Europe. Il sçait ceux à qui il faut le soleil levant, ou ceux à qui le soleil du midy est necessaire : il connoist ceux qui veulent une terre fertile, ou une terre seiche, il sçait les planter, & les arroser à propos, il corrige mesme la nature de quelques fruits, en les transplantant d'une

manière qui les adoucit, & l'on dirait enfin que le soleil luy a enseigné tous les divers degrez de chaleur avec lesquels il produit de si differens fruits en differens climats, afin qu'il ait l'avantage de les faire croistre et meurir en un mesme lieu, & que ces mesmes rayons qui donnent des Orangers en Sicile, & qui font croistre des Palmiers en Asie, fassent divers effets en une mesme terre...

MAGDELEINE DE SCUDERY.

II

CONVERSATION DE MONSIEUR D'AUBIGNY AVEC MONSIEUR DE SAINT-ÉVREMOND

Ayant raconté un jour à M. d'*Aubigny* la Conversation que j'avois euë avec le Pere *Canaye;* « il n'est pas raisonnable, « me dit-il, que vous rencontriez plus de Franchise parmi les « *Jesuites*, que parmi nous. Prenez la peine de m'écouter, « & je m'assûre que vous ne me trouverez pas moins d'hon- « neur qu'au Révérend Père dont vous me parlez.

« Je vous dirai que nous avons de fort beaux Esprits, « qui font valoir le *Jansénisme* par leurs Ouvrages ; de vains « Discoureurs, qui pour se faire honneur d'être *Jansénistes* « entretiennent une Dispute continuelle dans les Maisons ; « des gens sages & habiles, qui gouvernent prudemment les « uns & les autres. Vous trouverez dans les premiers de « grandes Lumieres, assez de Bonne-foi, souvent trop de « Chaleur, quelquefois un peu d'Animosité. Il y a dans les « seconds beaucoup d'Entêtement et de Fantaisie : les moins « utiles fortifient le Parti par le nombre ; les plus considé- « rables lui donnent de l'éclat par leur Qualité. Pour les « Politiques, ils employent chacun, selon son talent ; & gou- « vernent la Machine par des moyens inconnus aux per- « sonnes qu'ils font agir.

« Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la GRACE ; qui « traitent cette Question si célébre, & si souvent agitée ; « ceux qui mettent le Concile au-dessus du Pape, qui s'op- « posent à son Infaillibilité, qui choquent les grandes Pré- « tentions de la Cour de *Rome*, sont persuadés de ce qu'ils « disent : capables toutefois de changer de Sentiment, s'il « arrive un jour que les *Jesuites* trouvent à propos de changer « d'Opinion. Nos Directeurs se mettent peu en peine de la « Doctrine : leur but est d'opposer Société à Société ; de se « faire un Parti dans l'Église, & du Parti dans l'Église une « Cabale à la Cour. Ils font mettre la Réforme dans un « Convent sans se réformer ; ils exaltent la Pénitence sans « la faire ; ils font manger des Herbes à des gens qui cher-

« chent à se distinguer par des Singularités, tandis qu'on « leur voit manger tout ce que mangent les Personnes de « bon goût. Cependant nos Directeurs, tels que je les dépeins, « servent mieux le *Jansénisme* par leur Direction, que ne « font nos meilleurs Écrivains par leurs beaux Livres.

« C'est une Conduite sage & prudente qui nous maintient ; « & si jamais M. de *Beliévre,* M. de *Légue,* & Mr. Du *Gué-Ba-* « *gnols,* viennent à nous manquer, je me trompe, ou l'on verra « un grand changement dans le *Jansénisme.* La raison en est, « que nos Opinions auront de la peine à subsister d'elles- « mêmes. Elles font une violence éternelle à la Nature ; elles « ôtent de la Religion ce qui nous console ; elles y mettent « la Crainte, la Douleur, le Desespoir. Les *Jansénistes* voulant « faire des Saints de tous les Hommes, n'en trouvent pas « dix dans un Royaume, pour faire des Chrêtiens tels qu'ils « les veulent. Le Christianisme est divin ; mais ce sont des « Hommes qui le reçoivent ; & quoi qu'on fasse, il faut « s'accommoder à l'Humanité. Une Philosophie trop austére « fait peu de Sages ; une Politique trop rigoureuse peu de « bons Sujets ; une Religion trop dure peu d'Ames religieuses « qui le soient long-tems. Rien n'est durable, qui ne s'ac- « commode à la Nature. La GRACE, dont nous parlons tant, s'y « accommode elle-même : Dieu se sert de la docilité de nôtre « Esprit, & de la tendresse de nôtre Cœur, pour se faire « recevoir & se faire aimer. Il est certain que les Docteurs « trop rigides donnent plus d'aversion pour eux que pour « les Péchés. La Pénitence qu'ils prêchent, fait préférer la « facilité qu'il y a de demeurer dans le Vice, aux difficultés « qu'il y a d'en sortir.

« L'autre extrêmité me paroît également vicieuse. Si je « hai les Esprits chagrins qui mettent du péché en toutes « choses, je ne hai pas moins les Docteurs faciles & com- « plaisans, qui n'en mettent à rien ; qui favorisent le déré- « glement de la Nature, & se rendent Partisans secrets des « méchantes Mœurs. L'Évangile entre leurs mains a plus « d'indulgence que la Morale : la Religion ménagée par eux « s'oppose plus foiblement au Crime que la Raison. J'aime « les Gens-de-bien éclairés, qui jugent sainement de nos « Actions ; qui nous exhortent sérieusement aux bonnes, & « nous détournent autant qu'il leur est possible des mauvaises. « Je veux qu'un discernement juste & délicat, leur fasse « connoître la véritable différence des choses ; qu'ils dis- « tinguent l'effet d'une Passion, et l'exécution d'un Dessein ; « qu'ils distinguent le Vice du Crime, les Plaisirs du Vice ; « qu'ils excusent nos Foiblesses, & condamnent nos Desordres ; « qu'ils ne confondent pas des Appétits légers, simples &

« naturels, avec de méchantes & perverses Inclinations. Je « veux, en un mot, une Morale Chrêtienne, ni austère, ni « relâchée. »

CHARLES DE SAINT-ÉVREMOND.

Les quelques poèmes, qui suivent, sont distraits d'une Anthologie des Poètes de Port-Royal, *à laquelle nous rêvons vainement depuis de longues années. Leurs auteurs, Robert Arnauld d'Andilly (1588-1674) et Louis-Isaac Lemaistre de Sacy (1613-1684), s'y recommandent par leur impétueuse originalité. Considérant les ornements tumultueux de l'esthétique baroque comme les marques d'un cœur mal mortifié, ils dépouillent leurs vers avec curiosité. Les consacrant à décrire la situation de l'homme dans le monde, ils souhaitent que ce soit cet objet tragique, et non de vains charmes, qui leur donne du lustre. Mais, instinctivement, ils en disposent avec bonheur les mots et savent trouver des cadences rapides. En outre, ils ne renoncent jamais aux artifices passionnés d'une pressante dialectique. A lire ces semonces extrêmes, parions que les personnes les plus indifférentes en matière religieuse, tour à tour séduites et décontenancées, éprouveront un pur, un sombre plaisir.*

La fameuse logique de Port-Royal donne aux pièces, que nous rééditons, une structure si solide que nous avons cru pouvoir renoncer, ou presque, à toute ponctuation, ne voulant pas interrompre, par d'arbitraires sections, la délectation des amateurs.

A.-M. S.

I

ROBERT ARNAULD D'ANDILLY

[*Sang Divin*]

La Grace maintenant nous ouvre ses fontaines
Un Deluge de Sang vient finir nos malheurs
C'est un Dieu qui le verse au fort de ses douleurs
Par autant de ruisseaux que son corps a de veines
Cet adorable sang peut seul briser nos fers
Il penetre la Terre & dompte les Enfers
Il monte jusqu'au Ciel & fléchit sa cholere
Son merite infiny vient nos crimes laver
Sur l'Autel de la Croix le Fils l'offre à son Pere
Un Dieu nous vouloit perdre un Dieu nous veut sauver.

[*Priere du Fils au Pere*]

Mon Pere, luy dit-il, si prenant cette foudre
Tu juras en ton nom d'un serment solennel
De perdre les Humains qu'un mépris criminel
Fit pécher en celuy que tu formas de poudre

Arreste la fureur de ton juste courroux
En voyant sur mon corps les marques de ces cloux
Qui m'ont fait par ma mort expier leur offense
Un Dieu pour leur salut sur la Croix attaché
Ne doit-il pas d'un Dieu détourner la vengeance
Puis qu'il porte au lieu d'eux la peine du peché?

DE L'HUMILITÉ

Si tu veux estre fort reconnois ta foiblesse
Si tu veux estre sain reconnois ta langueur
Si tu veux estre heureux reconnois ton malheur
Si tu veux estre grand reconnois ta bassesse
Un cœur plein des ardeurs de l'Amour Tout-puissant
Par un prodige saint s'éleve en s'abaissant
Et donnant tout à Dieu devient maistre du Monde
Tes vertus sans l'apuy de ton humilité
Sont des portraits brillans sur le cristal de l'onde
Qui n'ont qu'un faux éclat & point de vérité.

LE PECHÉ DE L'AMOUR IMPUDIQUE S'AUGMENTE SOUVENT PAR LA VIEILLESSE

Quand ton corps est glacé par la froide vieillesse
Esclave malheureux des sales voluptez
Le feu qui l'animoit à ces brutalitez
Passe dans ton esprit & le brule sans cesse
Alors ton crime augmente & redouble son cours
Quand ne pouvant jamais ce que tu veux toûjours
Ce feu continuel t'embraze & te consomme
Tu languis sans goûter les infames plaisirs
Et c'est comme un Demon & non plus comme un Homme
Que Dieu te voit pecher par de simples desirs.

CONTRE CEUX QUI SE FONT PRESTRES SANS VOCATION

N'est-ce pas une audace étrange & criminelle
Quand sur tes interests bastissant tes desseins
Tu reçois hardiment les Ordres les plus Saints
Sans sçavoir si c'est Dieu de qui la voix t'apelle?
Avec quelle fureur ses yeux peuvent-ils voir
Que tu viens luy ravir l'adorable pouvoir
De consacrer ainsi son corps par tes paroles?
Quand tu fais dans tes mains descendre l'Eternel
La machine des Cieux tremble dessus ses poles
Et tu ne trembles pas d'estre si criminel.

DE LA SOLITUDE

Veux-tu de ton esprit bannir l'inquietude
Et gouter la douceur d'une solide paix?

Fuy le trouble importun des superbes Palais
Et pour vivre avec Dieu cherche la Solitude
C'est là que renonçant à tous les vains plaisirs
Son amour eternel remplira tes desirs
Et de tes passions viendra calmer l'orage
Ton Corps sera son Temple & ton Cœur son Autel
Ta Vertu son Miroir ton Ame son Image
Et ses yeux te verront comme un Ange Mortel.

II

LOUIS-ISAAC LEMAISTRE DE SACY

[L'Eucharistie Sacrement Terrible]

Pense aux devoirs de ton Baptême
Revere cet oracle saint
Où le grand Ambroise a dépeint
Qui doit seoir au banquet suprême
Ta vie est renfermée en la chair du Seigneur
Change donc pour en vivre & de vie & de cœur
Autrement crains d'un Dieu l'équitable colere
Crains Jesus méprisé crains qu'au lieu de guerir
Tu n'envenimes ton ulcere
Et que le Pain vivant ne te fasse mourir...

Dieu dans le même Sacrifice
Le Dieu doux & le Dieu vengeur
De l'innocent & du pecheur
Fait la couronne ou le supplice
Il conduit à la vie il envoye au cercueil
Il est un port de grace il devient un écueil
Il verse des tresors il lance le tonnerre
Il brise les liens il retient dans les fers
Il donne la paix & la guerre
Il ouvre enfin le Ciel et condamne aux enfers...

Ainsi quand cet astre des ames
Le Pere de l'eternité
Vient nous remplir de sa clarté
Et nous embraser de ses flammes
S'il rencontre des cœurs où jamais il ne luit
Où regne du peché la tenebreuse nuit
Et dont l'ombre s'oppose au feu qui les éclaire
Il rallume ses yeux appesantit son bras
Et des foudres de sa colere
Arme la Majesté du Seigneur des combats.

Sa grace s'éteint par leur vice
Il les aveugle de son jour
Et du trône de son amour
Fait le trône de sa justice
Il s'enfuit de leur ame en entrant dans leur corps
D'une main vengeresse il retient ses tresors
Et signe de son sang l'arrest qui les condamne
Ils meurent par ce pain qui fait vivre les bons
S'empoisonnent par cette manne
Et reçoivent un Dieu qui les livre aux demons...

[Misère de l'Ame]

L'ame au mal librement s'estant precipitée
Incapable du bien au seul mal est portée
En vain sa liberté se debat dans ses fers
Son aveugle raison fait mille efforts divers
Marchant dans cette nuit sans conduite & sans phare
Plus elle se tourmente & plus elle s'égare
Ainsi la volonté dans ses tours et retours
Porte de toutes parts ses differens amours
Et comme en un dedale errante et vagabonde
Va d'objet en objet par les faux biens du monde
Vaine dans ses frayeurs vaine dans ses desirs
Vaine dans son orgueil vaine dans ses plaisirs
Elle tombe & tombant sa superbe foiblesse
S'esleve encor sans cesse & sans cesse se blesse.

[Dangers de la Liberté]

Garde toy de cueillir de ce funeste fruit
Que nostre liberté par soy-mesme produit
Il ne peut te donner une vigueur nouvelle
Et n'a rien de ce suc de la viande éternelle
Qui remplissant l'esprit de joye & de clarté
Doit rendre à l'homme un jour l'Angelique beauté
Mais son venim secret porte à l'independance
Nourrit la vanité l'orgueil & l'insolence
Fait mespriser la Grace & desgouste le cœur
Du saint arbre de vie & des fruits du Sauveur
C'est luy qui guerit l'ame & la rendant plus pure
Luy monstre à bien user de sa propre nature
Afin que l'homme aveugle esclairé par la foy
Retrouve dans JESUS *ce qu'il perdit en soy,*

Sainte-Beuve et Port-Royal

La pièce de Montherlant n'est pas le seul événement de ce mois de décembre 1954, qui rend Port-Royal *à l'actualité. Il faut faire une place au cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Sainte-Beuve, à qui beaucoup d'incroyants — comme l'a fait remarquer Montherlant — sont redevables d'une certaine sympathie pour le christianisme et pour* Port-Royal *en particulier.*

Sainte-Beuve, reçu le 27 février 1845 à l'Académie française, par son ami d'autrefois, Victor Hugo, de qui le séparait à jamais un long drame intime et parfois orageux, eut la satisfaction de s'entendre cependant décerner publiquement deux éloges auxquels il dut être particulièrement sensible : éloge du poète qu'il avait été et qui, « avait donné à certains épanchements de l'âme un accent nouveau »; éloge, plus longuement, de l'ouvrage sur *Port-Royal* « excellent livre, » et qui « bien que non terminé est sans contredit, lui disait Victor Hugo, le plus important de vos ouvrages ».

Il n'en avait encore paru que deux volumes, le premier en avril 1840, le deuxième en février 1842, mais qui faisaient prévoir l'ampleur, l'intérêt et l'importance de ce grand ouvrage quand il serait achevé et la postérité, ne contredit pas Victor Hugo de l'avoir désigné comme l'œuvre capitale de son auteur. On pourrait, d'ailleurs, un peu artificieusement rendre à Victor Hugo l'hommage d'avoir été la cause lointaine de cette grande œuvre en se rappelant que c'est par lui, chez lui, que Sainte-Beuve connut Lamennais et par Lamennais, qu'il connût Port-Royal.

Sainte-Beuve était alors dans une période d'inquiétude religieuse. Il avait été élevé chrétiennement. Il avait, sous l'influence de la philosophie du XVIIIe siècle, senti chanceler sa foi. Son esprit ballotté à tous les vents du doute, était en quête d'une certitude. Qui cherche en tâtonnant a besoin d'un guide. Il avait, un temps, suivi les saint-simoniens. Il s'attache maintenant à Lamennais. Lamennais était prêtre. Il ne pouvait mener son nouveau disciple que vers la voie de la religion catholique. Sainte-Beuve, dans son recueil poétique *les Consolations*, composé sous l'action de chères influences, avait déjà, dans son appétit, dans son besoin d'une foi, révélé son aspiration à recouvrer la foi de son enfance et de son adolescence. Hélas ! il dut, dans un même vers, après avoir proclamé sa volonté d'y parvenir, faire l'aveu qu'il n'y parvenait pas.

Le secours de Lamennais lui en donnera-t-il le pouvoir? Lamennais s'est assuré des renforts dans lesquels il doit avoir grande confiance. Il a appelé à son aide et donné en exemple à son disciple, ces hommes de grande foi, — l'on peut dire de foi héroïque — que furent les savants et si humbles messieurs qui, se détournant du monde, avaient choisi, pour leur retraite, la sévère solitude de Port-Royal des Champs.

Sainte-Beuve publia le 1er février 1832, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article sur l'ouvrage de Lamennais : *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, dont certains passages lui ont peut-être donné l'idée de mettre au seul roman qu'il ait écrit, le titre, plus tard regretté, de *Volupté*. Dans ce roman, un jeune homme, Amaury, qui a les traits de Sainte-Beuve ; qui, sentimentalement et religieusement, est troublé comme Sainte-Beuve le fut ; était l'ami d'un prêtre comme Sainte-Beuve fut l'ami de Lamennais, et d'un prêtre qui, comme Lamennais avait, en héritage d'un parent une riche bibliothèque janséniste. Il est admis à en feuilleter les livres et même à en emporter certains chez lui. Il lit la vie des saints solitaires et se sent pris pour eux de respect, d'admiration et d'affection. Il y apprend, et en détail, dit-il, l'histoire de l'abbaye de Port-Royal des Champs.

Cette abbaye, il ne semble pas qu'il eût les tentations d'en écrire lui-même l'histoire ni de raconter la vie de ces solitaires si captivants. Sainte-Beuve, au contraire, médite un écrit. Mais il n'est plus dans les mêmes dispositions qu'en 1831, quand rappelant le séjour qu'il avait fait à Juilly, dans la retraite de Lamennais, il manifestait le désir de faire un nouveau séjour dans ce « monde si à part, si avant dans les choses spirituelles. » Dans un poème, d'une date ultérieure, il évoquera leurs soirées de causerie, leurs considérations sur les imperfections du monde et des hommes, il envisagera un projet de quelque solitude et, par exemple :

De faire refleurir Port-Royal en Juilly.

Ne semble-t-il pas souhaiter de mener la vie des saints solitaires qu'il ne connaissait pas encore très bien? En 1834, il les connaît mieux. Il les connaît aussi parfaitement que pouvait les connaître son Amaury qui, dans le vingt et unième chapitre de *Volupté* dit combien fut grande sur lui l'impression « d'un si récent exemple des austérités primitives. » Ces hommes exceptionnels par la force de leur foi et de leurs mortifications, il souhaiterait, lui, si faible, lui qui a grande « hâte de s'attacher et de s'appuyer » d'être leur secrétaire, leur serviteur, leur « *acolyte* », ce dernier titre lui semblant, « ainsi que dans l'Église primitive, constituer un caractère sacré. »

Ne pouvant pas plus que son Amaury se faire l'acolyte de ces grands hommes, Sainte-Beuve se fit leur panégyriste. *Volupté* parut en juillet 1834. Quelques mois plus tard, le 14 décembre, Sainte-Beuve, dans une lettre à Lamennais, dit travailler « à une histoire littéraire de Port-Royal ». Il nomme quelques-uns des écrivains qu'il étudie : « d'admirables têtes, Pascal, Arnaud, Nicole, et tant d'autres moins connus... » Le 1er février 1835, écrivant à

son ami boulonnais, l'abbé Eustache Barbe, il se dit « occupé d'une histoire littéraire de Port-Royal et des solitaires qui s'y rattachent », mais cette fois, ne se limitant pas aux écrivains de Port-Royal, il leur adjoint Racine, Despréaux même, « et occasionnellement Bossuet et Fénelon. » Plus tard il eût nommé aussi Corneille, Molière, Rotrou, et jusqu'à Montaigne.

Quand, au cours de son étude il rencontrait l'un de ces grands écrivains, il s'attachait à lui, il le suivait en de longues, intéressantes, précieuses digressions qui sont l'un des attraits de son grand ouvrage.

Dans la même lettre du 1er février 1835, il avoue que ses sentiments « sont toujours avoisinant le rocher de la foi » mais qu'ils « s'y brisent souvent comme des vagues ». Il est toujours comme ballotté par des vents contraires. Il ne parvient à atterrir nulle part. Le 1er octobre 1835 il écrira au même ami que son instabilité est une souffrance et qu' « une foi bien fondée serait une guérison-à-tout. » Amaury enviait, pour la foi qui rayonnait d'eux et qui les soutenait, les solitaires de Port-Royal. Il nomme quelques-uns d'entre eux, mais celui auquel il s'attache plusieurs pages durant, c'est le plus simple, le plus humble, celui qui s'était voué à la pauvreté la plus pauvre, c'est Hamon, le docteur Jean Hamon qui « vêtu comme un paysan, couchant sur un ais au lieu de lit », se nourrissant du pain de son destiné aux animaux, distribuant sa propre nourriture aux malheureux, et, « dans sa brûlante charité », écrit Fontaine en ses *Mémoires*, courant à jeun dans la campagne et faisant à pied six ou sept lieues », pour le service des malades indigents. « Excellent médecin », dit encore Fontaine, « mais encore meilleur chrétien et meilleur pénitent ».

Voilà sur M. Hamon le jugement élogieux d'un juge compétent. Au rapport d'Amaury qui avait, dit-il, lu tous les livres de M. Hamon, ce saint homme regardait la bonne opinion qu'avaient de lui ceux qu'il estimait ses supérieurs « comme un remords, comme une punition de Dieu » pour la vanité qu'il avait pu montrer quand il vivait dans le monde.

Sainte-Beuve, qui devait dire et redire qu'il n'avait pas prétendu écrire l'histoire de Port-Royal, mais seulement en faire le portrait, a tracé une galerie de portraits des saintes femmes que furent les religieuses de l'abbaye et des hommes saints aussi, mais parfois singuliers dans leur sainteté que furent les solitaires, et il a écrit dans une note du t. XVI des *Causeries du Lundi*, que dans Port-Royal son objet avait été « d'étudier et d'exposer la *grandeur* et la *folie chrétienne*, sans la diminuer et sans la partager ». On songe à la phrase que le Costa de Montherlant écrivait à celle de ses « jeunes filles » qu'il appelle Guiguite : « Comme on ne peut guère, dans la dévotion, discerner les limites de la folie et du sublime, j'ai parié sublime. » Amaury avait fait le même pari. Sainte-Beuve finalement ne le confirma pas. Et les scrupules du bon, de l'excellent M. Hamon, dans leur excès, durent lui paraître moins près du sublime que de la folie, disons plus simplement : de la maladie du scrupule.

Ces pénitents, dans leur ardent désir d'atteindre à la perfection

et le sentiment que quelques efforts qu'ils fassent ils n'y atteindront pas, imaginent, se créent d'illusoires péchés. Ils ne se trouvent jamais assez dignes de Dieu, jamais assez humbles, jamais assez pauvres, M. Lemaître comme M. Hamon, M. Singlin comme M. Lemaître. Ils s'astreignent à de durs travaux, trop durs pour eux ; ils s'imposent toutes les privations, ils savourent toutes les souffrances comme des gages, comme des prémices de rédemption. Ainsi travaillaient-ils à la seule œuvre importante pour l'homme qui est l'œuvre de son salut. C'est pour l'accomplir avec plus de sûreté qu'ils se sont retirés du monde, qu'ils se sont dérobés aux incessantes, aux attrayantes tentations que le monde offre à la faiblesse humaine ; auxquelles la faiblesse humaine succombe presque toujours. Toujours peut-être, d'après le si savant, si charitable, mais inflexible en la rigueur de ses principes, M. de Saint-Cyran selon qui la partie la plus fortunée de l'humanité, la plus accessible aux tentations, serait condamnée à la damnation éternelle. François Mauriac, dans la préface qu'il a écrite pour la *Chronique de Port-Royal*, que Mme Hélène Laudenbach a publiée à la librairie de la Table Ronde, cite du fougueux Saint-Cyran cette parole terrible : « Peut-être [nuls des riches] ne se sauveront s'ils demeurent dans le train du monde, que ceux qui meurent en bas âge. »

Sainte-Beuve a dit que tandis qu'il aspirait à recouvrer la foi, sans, malgré ses efforts, y parvenir il s'analysait. Il est regrettable qu'il n'ait pas révélé les éléments de cette analyse. Il désirait la foi religieuse, a-t-il dit encore, comme une guérison et comme le seul vrai repos. Pour un esprit qui cherche, croire c'est avoir trouvé. C'est avoir conquis la quiétude. Sainte-Beuve ne se serait-il pas dit que plutôt qu'une vertu la foi est une chance? La foi permet l'espérance du salut. L'espérance paraît donc aussi une chance plutôt qu'une vertu. Ces religieuses, ces solitaires surtout, que, dans un élan d'admiration, il enviait, ils ont ces deux chances, ces deux bonheurs dont chacun est comme un aliment de l'autre.

Ces deux bonheurs ils les ont conquis en se mettant à l'abri des tentations. Ils se sont garés du danger. Ils ont, contre eux-mêmes pris une efficace précaution, et la charité — la plus divine sans doute, des vertus — à laquelle ils se sont voués en application de leur foi, en garantie de leur espérance, ne peut-elle pas paraître, si l'on ose ici recourir à un tel terme, une sorte de spéculation? Ils ont renoncé à des satisfactions matérielles éphémères pour s'assurer une félicité parfaite et éternelle. N'est-ce pas là un calcul avantageux?

Rien ne permet de penser qu'en ses analyses Sainte-Beuve se soit livré à de telles considérations. Ses solitaires, ses religieuses, n'ont pas dû le faire et hormis les outrances auxquelles ils ont pu se porter, comme ainsi qu'on l'a vu, Saint-Cyran et M. Hamon dans des voies différentes — ils ont, mus par une foi qui était agissante parce qu'elle était sincère, donné et même prodigué franchement, entièrement, leur temps, leur peine, leurs biens, leurs leçons et leur cœur. Mais les chrétiens, les prêtres qui ont

exercé leur apostolat au sein même du monde n'ont pas accompli une mission moins sainte, moins salutaire, ni moins honoré l'héroïsme chrétien.



Sainte-Beuve qui, depuis 1834, avait confié à plusieurs de ses amis qu'il travaillait à un ouvrage sur Port-Royal, — ayant eu une occasion le printemps de 1837 de se rendre à Genève, poussa son voyage jusqu'à Aigles où séjournait alors son ami Juste Olivier. Il parla, naturellement, à son ami du travail sur Port-Royal. L'un d'eux — lequel? — pensa qu'un tel sujet pourrait être l'objet d'un cours qui intéresserait le public d'étudiants et de lettrés de l'Académie de Lausanne, si l'Académie de Lausanne y consentait. L'accord fut aisé et rapide, et le 6 novembre suivant Sainte-Beuve commença sur Port-Royal un cours public qui eut quatre-vingt et une leçons dont la dernière fut faite le 25 mai 1838.

Le *Discours préliminaire* annonce, non plus simplement une histoire littéraire de Port-Royal, comme Sainte-Beuve l'avait d'abord projeté, mais une étude bien plus ample, menée des points de vue de la théologie, de la constitution religieuse, de la politique, de la philosophie, de la morale, de la littérature et, dans la littérature, de la poésie.

L'ouvrage sorti de ce cours a pour titre *Port-Royal* et non pas Histoire de Port-Royal. Il ne pouvait éviter de relater les faits importants de cette histoire, la réforme du monastère par la Mère Angélique, les persécutions que durent subir, et subirent avec le courage le plus digne, religieuses et solitaires, jusqu'à la destruction de Port-Royal des Champs ; mais ce qui l'a intéressé, dans tous les événements, c'est la vie et l'attitude de ces solitaires et de ces religieuses et, de ces éléments, ainsi qu'il dit dans l'édition définitive de l'ouvrage (IV, 202) essayer de ressaisir l'esprit de Port-Royal « en le marquant dans les circonstances ou dans les personnages les plus notables. »

Le deuxième volume avait, comme on l'a déjà rappelé, paru en février 1842 ; le troisième ne parut que plus de six ans après, en septembre 1848 ; le quatrième et le cinquième, les deux derniers de la première édition ne parurent qu'en décembre 1859. On sait quelle existence laborieuse menait Sainte-Beuve et qu'il ne pouvait se donner à son *Port-Royal* que durant les loisirs que lui laissait sa tâche régulière et absorbante de critique.

Depuis le temps de *Volupté* et de l'enthousiasme d'Amaury pour les personnages de Port-Royal vingt-cinq années avaient passé : Sainte-Beuve n'était plus un jeune homme inquiet de la foi catholique. Il avait renoncé à aborder à ce rocher sacré. Des flots nouveaux l'en avaient entraîné fort loin. Il ne portait plus sur Port-Royal le même regard. Il n'y respirait plus le même air.

Un matin d'août 1857, — un peu plus de deux ans donc avant que parussent les deux derniers volumes de son ouvrage, — comme il venait d'en achever la dernière page, il reprit la plume, dit-il,

pour en écrire « une manière de conclusion ». Il y écrit qu'à l'origine il voulait surtout pénétrer le mystère d'âmes pieuses, d'existences intérieures, « y recueillir la poésie intime et profonde qui s'en exhalait ». Mais, qu'à peine avait-il fait quelques pas, cette poésie s'évanouit et qu'il n'eut plus que le spectacle sévère de la religion « dans sa rigueur », du « christianisme dans sa nudité ».

Puis, après des protestations de respect pour ceux à qui il avait d'abord voué de l'admiration, de ce respect que jusqu'à sa fin il manifestera à tous les croyants sincères, il dit aux « hommes de bien et de vérité » dont il avait rêvé d'être l'*acolyte* qu'il n'a jamais songé à être des leurs, que s'ils revenaient sur la terre ; il irait « une ou deux fois peut-être » les saluer « comme par devoir » mais qu'il ne serait pas leur disciple. Ce qu'il voudrait, c'est les avoir montrés dans son livre tels qu'ils étaient avec leurs vertus et leurs mérites, dans leurs grandeurs et leurs misères, avec leurs singularités aussi, de les exposer par leur côté sain et leur côté malade « car — dit-il en s'adressant à eux — vous aussi, vous êtes malades... » Des malades dont il qualifie d'artificielle la doctrine.

Il marque sa position présente à leur égard. Mais il ne rappelle pas exactement sa position première. A lire divers de ses écrits, à lire ses lettres, il ne semble pas que le parfum de poésie qu'il avait respiré à Port-Royal, et dont on aurait pu le croire grisé, se soit évanoui au bout de quelques pas.

Ce n'est pas l'unique fois qu'il ait eu la faiblesse d'être injuste envers lui-même ; que, s'étant engagé dans quelque voie par inquiétude, il prétendra plus tard, — par prudence? par souci d'habileté? — n'y avoir été conduit et n'y avoir quelque temps persisté que par curiosité.

Une deuxième édition de *Port-Royal*, en cinq volumes, comme la première, mais contenant quelques additions parut en 1860. Une troisième édition — celle-ci définitive contenant des additions nouvelles et comportant des modifications — commença de paraître en 1867 deux ans avant la mort de Sainte-Beuve et finit de paraître en 1871, deux ans après qu'il fut mort et enterré civilement.

Il a laissé, avec son *Port-Royal* un ouvrage qui est un des trésors de son héritage littéraire. C'est un beau livre et un bon livre. Il y trace le portrait et y raconte l'histoire de chrétiens et de chrétiennes qui, tout considéré, sont des âmes d'élite ; et sa lecture est, pour les chrétiens, édifiante.

MAURICE ALLEM

Les foyers jansénistes contemporains en Hollande

Après la Bulle Unigenitus (1713), *condamnant 101 propositions de Quesnel qui contenaient quelques-unes des thèses essentielles de la doctrine port-royaliste, le mouvement janséniste connut des vicissitudes variées. En France, il paraîtra à diverses reprises, — avec les* Appelants *et* Ré-appelants, — *s'amalgamer au gallicanisme d'inspiration en réalité très différente. En Italie, il jouera un rôle important dans la renaissance religieuse de la fin du XVIII*e *siècle, avec Tamburini, Scipion de Ricci et le Synode de Pistoie. Aux Pays-Bas, il déterminera le schisme des « Vieux Catholiques » de l'église d'Utrecht. Dans ces divers pays, quelles que soient les diversités de ce qu'on pourrait appeler la politique, la théologie demeure celle d'Arnauld et de Quesnel : on en peut juger à lire ce reportage qu'Eric Kühnelt Leddihn a fait récemment en pays « vieux catholique ».*

Quand j'ai écrit *Liberté ou Égalité*, mon traité sur l'expansion du totalitarisme moderne, j'ai été amené à étudier également la tragédie du jansénisme. C'est ainsi qu'à maintes reprises, l'existence d'une « église janséniste » aux Pays-Bas et plus spécialement dans la région d'Utrecht s'est imposée à mon attention.

Tout comme dans le cas du mouvement de Port-Royal en France, l'occasion a joué un rôle considérable dans la transplantation du jansénisme aux Pays-Bas, mais nous pouvons nous demander si les facteurs « naturels », n'ont pas, eux aussi, exercé une certaine influence. Les paysages austères et dépouillés de cette Hollande dont Cornélius Jansen était originaire, semblaient mieux accordés à la mentalité janséniste — formée dans le « désert » de Port-Royal-des-Champs — que les autres terres de la chrétienté. Les catholiques de la province d'Utrecht et de Gueldre constituaient, avant leur émancipation au XIXe siècle, une minorité semi légale, vivant pauvrement, éparpillée au milieu de calvinistes fanatiques pour qui ces papistes étaient plutôt des païens, incapables et sensuels, que des chrétiens. Dans ce milieu, le jansénisme — qu'il fût conviction profonde ou simple tour d'esprit — permit aux catholiques de lutter contre les classes dirigeantes austères et aristocratiques, en rivalisant avec elles de rigueur et d'austérité.

Quand la Réforme atteignit les Pays-Bas, Utrecht avait un archevêque catholique depuis vingt et un ans seulement. Bientôt

les catholiques persécutés et mis hors-la-loi furent contraints de se faire oublier et Rome nomma un simple vicaire général à Utrecht, avec le titre d'évêque *in partibus infidelium*. Le culte catholique était interdit, tout au moins en public, et les églises, qui avaient dû payer une « amende anticipée », n'étaient tolérées que si elles étaient clandestines. Ces *schnilkerhen* (églises cachées) ne pouvaient avoir ni clocher, ni cloches. Privées de leur culte, les catholiques néerlandais menèrent pendant des siècles la vie difficile et misérable de citoyens de second rang, tiraillés entre leur infériorité sociale et l'orgueil de leur supériorité spirituelle. Cet isolement a sans doute contribué, au point de vue psychologique, à préparer les difficultés avec le Vatican. Le chapitre de l'église Sainte-Gertrude (la *Geertekerk*) réclama le droit d'élire l'évêque, exactement comme il le faisait avant la Réforme. Deux évêques refusèrent de signer le « formulaire » ; les jansénistes français (parmi lesquels Quesnel et van Espen de Louvain), affluèrent dans la République néerlandaise cherchant un refuge à l'ombre de cette clandestinité et de cette autonomie ; puis ce fut le schisme, que Dominique Varlet consomma en lui donnant ses cadres et sa hiérarchie. Évêque titulaire de Babylone, suspendu par Rome en raison de ses tendances jansénistes, c'est lui qui assura la succession apostolique au moyen de plusieurs consécrations. Longtemps, la rupture avec Rome ne fut pas totale : jusqu'au XIXe siècle, on informait le Vatican de toutes les élections, mais comme il refusait la consécration, elle était donnée par un évêque janséniste. Rome jugeait cette procédure illégale, mais non entachée de nullité.

Pourtant, la rupture avec Rome fut consommée en 1873, lorsque mourut le Révérend Karsten, directeur du séminaire d'Amersfoort. La même annéne, l'évêque janséniste de Deventer consacra le premier évêque vieux-catholique, l'Allemand Reonkens. Cette mesure équivalait à une fusion du Clergé épiscopal vieux-catholique romain (*Oud roomsch-katholieke bischoppe like clerezij*) d'Utrecht avec les vieux-catholiques. Ainsi, d'année en année, la réalité de la dénomination vieille-catholique devenait plus vivante et cela signifiait, à la fois que les liens avec les Anglicans se resserraient, tandis que se relâchaient les liens avec l'orthodoxie romaine. Dans le même esprit et peu à peu, à mesure qu'on approche de l'époque contemporaine, le souvenir de Port-Royal va s'effaçant et le véritable esprit janséniste disparait de ce pays où il fut longtemps préservé. Il n'y a donc pas un moment à perdre, si on veut saisir au moins un dernier reflet de l'âme tragique de Port-Royal ; c'est dans l'intention de fixer le souvenir d'une société qui meurt que je me suis rendu récemment à Utrecht.

On était alors au mois de mars. Le ciel était gris, le vent humide et glacial. La ville en elle-même, (la quatrième des Pays-Bas) très pittoresque, découpée par plusieurs canaux dans lesquels les maisons à pignons se reflètent sur un fond de soie noire, garde un air médiéval qui la rend triste et sombre, malgré sa richesse et sa forte culture. Jansénius est né à trente kilomètres de là, vers le sud ; à l'extrémité nord de la ville, on aperçoit d'*Oude Gracht* le canal principal, un énorme moulin à vent et le visiteur qui arrive

pour la première fois dans ces lieux, a l'impression de contempler trois cents ans de peinture hollandaise. Dans toute la ville, aucun monument n'évoque un drame plus poignant que la vieille cathédrale. la *Domkerk*, placée sous le vocable de saint Martin de Tours. Cet énorme édifice gothique a été commencé en 1254 et la flèche en 1517 (l'année où Luther afficha ses 95 propositions sur la porte de la chapelle, au château de Wittenberg). Au moment même où s'élevaient les murs de cette église, la catastrophe du schisme se préparait — écroulement spirituel d'abord, tangible et matériel ensuite, puisqu'en 1674, un ouragan épouvantable atteignit la nef de plein fouet : une partie du chœur s'effondra et la flèche fut sectionnée par une brèche béante qui, depuis, a été comblée par un mur de brique nue. On ne peut rêver spectacle plus symbolique d'un Royaume divisé. Le chœur mutilé sert maintenant au culte de l'église réformée, tandis que la rue menant du clocher isolé, humilié, à l'*Oude Gracht* porte le nom de Michel Servet, l'antitrinitaire brûlé vif à Genève sur les instigations de Calvin. A côté de la *Domkerk*, se trouve l'université où Renery et van Roy enseignèrent la philosophie cartésienne et où, croit-on, Descartes lui-même dut se défendre devant le magistrat, en 1645, contre les accusations d'athéisme que Voet portait contre lui. Il semble que l'on retrouve partout *l'odium theologicum* d'un âge révolu.

Bientôt, dans une petite maison tranquille, non loin de la *Janskerk*, je me trouvai face à l'évêque janséniste de Deventer. Il réside à Utrecht, car il n'a pas d'ouailles à Deventer. Monseigneur Engelbertus Lagerwey est un homme affable qui représente l'ancienne génération et garde un souvenir extrêmement vivace de son enfance janséniste. Il va sans dire que l'église d'Utrecht rejette bien loin l'étiquette janséniste et la considère même injurieuse. Selon elle, si quelqu'un s'est écarté de la vraie doctrine, — telle qu'elle est définie par saint Augustin — c'est « l'église catholique romaine papale ». Notre conversation porte essentiellement sur les vieux catholiques néerlandais, au nombre de 12 000 paraît-il, et qui se recrutent surtout dans les classes inférieures et moyennes ; ils sont nombreux parmi les jardiniers et les pêcheurs. Selon l'évêque, l'esprit de son église incline désormais vers le libéralisme, mais il se rappelle encore les sermons de son enfance, assombris par de terrifiantes méditations sur la *massa damnationis* et la multitude des réprouvés. Il déplore que la jeune génération se détourne des souvenirs de Port-Royal auxquels il semble avoir gardé un attachement sentimental assez vif. Des difficultés de langue contribuent d'ailleurs à affaiblir les vieilles traditions : seules les classes supérieures comprennent le français et peu de textes jansénistes ont été traduits en néerlandais.

Dans l'après-midi, je visitai pour la première fois le petit cimetière, au 19 Mariakoek, derrière un asile de vieillards où quelques-uns des réfugiés français sont enterrés. On y retrouve la vieille prédilection janséniste pour les tombes et le spectre de la mort. Je me rendis ensuite au musée vieux-catholique contigu, installé dans la vieille sainte-Gertrude, la *Geertekerk*, construite au XIIIe siècle,

mais qui est une *schuilkerk* au sens le plus strict du terme et un musée depuis 1914, date à laquelle la nouvelle sainte-Gertrude, *Nieuw sint Gertrudis*, bâtie sur un emplacement voisin, a été consacrée. Le musée était fermé, mais le desservant de sainte-Gertrude eut l'obligeance de me le faire visiter.

Le musée vieux-catholique renferme de très nombreux objets d'art, datant d'avant et d'après le schisme : de fort beaux ornements, des crucifix anciens, un calice de Port-Royal, l'inévitable masque mortuaire de Pascal, une relique de la sépulture violée de la mère Angélique. Dans cette vieille église, au tabernacle vide, le passé devenait étrangement vivant et proche et, avec le passé, toutes les larmes qui ne sècheront pas : les larmes de ces hommes et de ces femmes qui, avec énergie et désespoir, ont essayé de trouver la quadrature du cercle, restant dans l'église sans rien abandonner de leurs convictions, demeurant fidèles à leur conscience et aussi au vicaire de Jésus-Christ. Oui, ils étaient fiers ces Jansénistes de l'ancien temps, mais qui nous dit que ces moniales torturées n'ont pas pleuré dans le secret de la nuit ; que le désespoir et le chagrin n'ont pas broyé le cœur de ceux qui célébraient la messe dans les *schuilkerken* d'Utrecht, il y a deux cents ans? Pourtant, le comble de la tristesse, c'est *Niew sint Gertrudis*, parfaitement banale dans son architecture, mais avec son Eucharistie dans le tabernacle, sa liturgie en langue janséniste et ses rites vaguement démarqués de l'anglicanisme. J'asistai à un office du soir, j'étudiai les fidèles dans leurs dévotions, — sans aucun doute sincères — ; j'observai l'attitude de l'archevêque, grave et sombre sur son trône, et méditai sur la rapidité avec laquelle dérivent tous les groupes séparés du tronc originel. Le spectacle que je voyais là n'avait certainement été ni prévu, ni souhaité par les hommes de Port-Royal, et pourtant, il eût été inconcevable sans la tragique histoire du XVIIe et XIIIe siècle.

Le lendemain, je visitai une autre des *schuilkerken*, « Sancta Maria Minor », non loin de la *Geertekerk*. Aucune de ces *schuilkerken* ne donne directement sur la rue. Pour entrer dans la vieille *Geertekerk* (c'est-à-dire dans le musée), il faut passer par une maison particulière. Il en est de même pour « Sancta Maria Minor ». Quand je sonnai, la femme du desservant vint m'ouvrir et eût la gentillesse de me faire visiter l'église, décorée dans le style baroque et austère qui est la caractéristique de tant d'églises catholiques aux Pays-Bas.

« Sancta Maria Minor » est un des lieux que Sainte-Beuve a visité lors de son voyage en Hollande et mon interlocutrice me conseillait d'aller voir, à Amsterdam et à La Haye, deux autres *schuilkerken*, mais ce qui m'intéressait le plus, c'étaient les contacts humains et non les monuments. Ce qui m'intriguait le plus, c'était la survivance sporadique de l'ancienne tradition janséniste.

La chance me sourit en me mettant en présence d'un poète néerlandais bien connu, journaliste en renom de surcroît, qui, né dans la confession vieille-catholique s'est converti au catholicisme dans sa jeunesse. Tout en buvant de nombreuses tasses de café, il me raconte son enfance et me montre un portrait de son

père : je vois un visage sombre, presque tragique, plus français peut-être que néerlandais. Quand je demande à mon interlocuteur si la conversion a été facile pour lui, il m'assure que non : lorsqu'il annonça sa décision à son père, le vieillard lui demanda de sortir avec lui. Pendant trois grandes heures, ils arpentèrent la plaine balayée par le vent sans dire un mot. Au moment où ils rentraient dans la maison, le père murmura en soupirant : « Si j'avais ton âge, alors, peut-être, moi aussi... mais maintenant... » Il n'acheva pas sa phrase. Sans doute, le vieil homme voyait là une désertion, une preuve de faiblesse et cela d'autant plus qu'il était profondément troublé par le résultat des influences venues de l'étranger : mariage des prêtres, liturgie dans la langue populaire et suppression des prières pour le pape pendant la messe, (prières qui ne devaient être rétablies que peu avant la première guerre mondiale). Certes, le changement de religion avait causé bien des difficultés à mon poète-journaliste. Il avait l'habitude de prier lentement, en articulant chaque mot et il lui fallut s'habituer au bredouillement confus, trop fréquent dans nos églises. La première fois qu'il a entendu réciter des litanies, le cœur lui avait manqué. *La teinture janséniste tient bon*, me dit-il en souriant. Chez lui, la vie était austère. Les œuvres de Saint-Cyran, de Pascal, d'Arnauld, de Bellegarde, de Gazier et de Quesnel — le plus souvent dans le texte français original — formaient la base de la nourriture spirituelle. Son père avait fait le pèlerinage de Port-Royal et rapporté une pierre que l'on vénérait dans la famille comme une relique sacrée. La crainte du péché était constante et les infractions du 6e commandement prenaient l'ampleur d'un cataclysme, encore que sous ce rapport, jansénisme, catholicisme néerlandais et calvinisme eussent rivalisé dans une unanime sévérité.

Le lendemain, je me trouvais à Amersfoort, où van Espen est mort et où le séminaire du *Oud-Bisschoppelijke Clerezij* a été fondé en 1725. Là aussi, Sainte-Beuve est passé en 1848. Du train électrique vrombissant, on aperçoit le sable jaune qui ressort en plaques entre les arbres et les buissons clairsemés. Le Zuiderzee n'est pas loin, mais le paysage rappelait certains coins du sud des États-Unis ; malgré le froid, c'est l'ambiance des romans de Faulkner. La terre est pauvre dans cette contrée, et la vie rude. La misère existe aussi en Hollande, une misère soigneusement cachée.

Après être passé devant une église gothique, intacte mais mal entretenue, j'arrivai dans la *Kerkstraat* et me mis à la recherche du séminaire janséniste. Comme il fait corps avec une *schuilkerk*, je m'attendais bien a errer longtemps et, de fait, l'habitude de se cacher, vieille de plusieurs siècles, a laissé son empreinte et c'est après bien des allées et venues que je découvris, derrière la petite maison d'aspect si modeste, un grand bâtiment avec des dortoirs, une bibliothèque, une *schuilkerke* extrêmement jolie, deux jardins, un foyer pour les élèves des petites classes et l'appartement du desservant. Au moment de ma visite, il n'y avait que quatre séminaristes, mais la moyenne est de six et certaines années, il y en a jusqu'à huit. Après un court office dans l'église, avec

chants et prières, le prêtre me retint à déjeuner parmi sa famille et me fit ensuite visiter les locaux qui ont gardé un certain mystère romantique : escaliers dérobés, corridors sombres et étroits, portes dissimulées dans les panneaux, etc. Tout ce décor n'a rien à voir avec le jansénisme proprement dit, c'est un témoin des époques, révolues où tous les catholiques étaient obligés de vivre retirés. On peut d'ailleurs se demander si le complexe du secret est tout à fait mort et s'il est l'apanage exclusif des catholiques néerlandais, *Pausgezinde* ou autres. A l'heure actuelle, la seule restriction à laquelle l'église catholique (de même que tous les autres cultes) est soumise, concerne les processions. Chose curieuse mais révélatrice, la religion est interdite dans les rues et les places publiques.

A Amersfoort, les traditions de Port-Royal se sont encore mieux conservées qu'à Utrecht. Dans les corridors du séminaire, il y a des portraits de la mère Angélique, de la mère Agnès, des Arnauld, de Pascal et de Quesnel. La bibliothèque est indispensable à tous ceux qui veulent étudier le jansénisme à fond, son catalogue est fort bien fait et présente un intérêt particulier, car les livres sont groupés par lots, tels qu'ils ont été donnés par d'autres cercles jansénistes, particulièrement ces poussièreuses petites « bibliothèques d'information » française du XIXe siècle, si bien décrites par M. Gazier. Je feuilletai au hasard le *Port-Royal* de Sainte-Beuve et lus tout haut le passage dans lequel il décrit sa visite à Amersfoort et signale, en vrai gourmet français, le « frugal dîner de onze heures qu'il y a pris avec M. Karsten » ; mon hôte en rougit, ce qui était dommage : son hospitalité était parfaite et d'ailleurs nous étions en Carême.

De retour au salon pour prendre le café, nous vîmes apparaître un soleil pâle ; la lumière ivoirine et fantomatique, qui se glissa alors dans la pièce, était celle des toiles de Vermeer. Les deux enfants de la maison partirent pour l'école et nous fûmes ramenés aux problèmes, irritants et douloureux : à saint Augustin, à saint Thomas, à Molina et à la bulle *Unigenitus*, aux intrigues, aux passions, à l'histoire du passé qui est toujours un présent. Et pendant tout le temps que nous parlions, les cloches du campanile solitaire chantaient gaiement leur mélodie ; le lent crépuscule du nord tombait sur la ville.

ERIC KÜHNELT LEDDIHN

PASCAL
et ses amis de Port-Royal

Dans ses Pensées philosophiques (1), *Diderot dénonce l'influence de Port-Royal sur le génie de Pascal et il professe que celui-ci* eût dû refuser pour maîtres des hommes qui n'étaient pas dignes d'être ses disciples... il fut assez bête pour croire qu'Arnauld, de Sacy et Nicole valaient mieux que lui.

Pascal fut-il vraiment humilié par Port-Royal, comme le suggère Diderot, et, s'il le fut, sous l'empire de quelles circonstances? A cette double question, répond cet article de J. Dedieu, qui a longuement comparé les textes de Pascal avec la doctrine de ses amis de Port-Royal.

LORSQUE Pascal s'enferma définitivement dans sa cellule de solitaire de Port-Royal, en janvier 1655, il y apportait une âme que l'expérience mystique du 23 novembre 1653 avait exaltée. *Soumission totale à mon directeur,* avait-il écrit, et cette résolution était sans doute la plus héroïque que pouvait accepter ce fier génie. Pendant des années, il demeura l'humble converti ; le néophyte scrupuleux à qui l'on inculque que l'humilité chrétienne consiste d'abord à renoncer à son sens propre, et à se confier totalement aux directions des supérieurs où l'on apprend à reconnaître la volonté même de Dieu.

Ainsi Pascal commença son ascension vers la perfection chrétienne par le renoncement à tout ce qui avait fait la joie de sa vie, et par la soumission à tout ce qui l'attendait dans la conquête laborieuse aspirations nouvelles. Il lisait *l'Augustinus,* se nourrissait de la spiritualité de Saint-Cyran, prenait un contact direct avec quelques œuvres de saint Augustin traduites par le grand Arnauld. La ferveur du couvent échauffait encore ces lectures de piété et de polémique.

En janvier 1656, le grand Arnauld jeta Pascal dans une querelle qui lui était personnelle avec la Sorbonne. Prêt à l'obéissance, Pascal accepta.

(1) Œuvres complètes (édition Garnier 1875, tome I, p. 131.

Les *Provinciales* assurèrent le triomphe moral d'Arnauld, mais furent, pour Pascal, l'éveil de graves inquiétudes dogmatiques. Renseigné d'abord sur la question de la grâce par les théologiens de Port-Royal, Pascal voulut encore s'informer des autres solutions et, sans plus s'effrayer des épouvantails qu'agitait Arnauld contre le pélagianisme ou semi-pélagianisme ou molinisme, il alla droit à la solution thomiste. Sa libération progressive date de ce jour. Il eut un confident et un complice : Nicole. Esprit fin et audacieux, Nicole aida Pascal à comprendre la position des thomistes et des néo-thomistes qui prenaient quelques assurances à ce moment-là. Quels problèmes n'avaient-ils pas déjà examinés ensemble? Questions de logique, questions d'art et de style, questions morales, questions de pédagogie et de politique les avaient déjà rapprochés. Mais celle de la grâce en les rapprochant secrètement, les éloigna de plus en plus d'Arnauld et de ses partisans. Pascal voyait le fossé qui allait tous les jours s'élargissant entre les deux docteurs de Port-Royal. Sans en prévoir peut-être les suites, il le creusait lui-même de ses mains, en persuadant Nicole de la nécessité et de la sagesse d'un compromis entre augustiniens et thomistes au détriment de la doctrine *inhumaine* de Port-Royal. La première écharde enfoncée dans le corps jusqu'alors robuste de Port-Royal, le fut grâce à l'action décisive de Pascal sur son ami Nicole. Lorsqu'en effet Arnauld publia en 1669 son *Traité sur la grâce*, Nicole riposta presque aussitôt par son *Traité de la grâce générale*, qui mit au plein jour les dissensions secrètes sur lesquelles planait l'ombre de Pascal (1).

Pendant que déferlait la bourrasque provoquée par les *Provinciales*, un éclair illumina soudain le sombre monastère ; le miracle de la Sainte-Épine. L'exaltation mystique de Pascal en sortit accrue, et son prestige auprès des Solitaires magnifié et à la lettre consacré par cette visible approbation du Ciel à une heure désespérée. On l'avait entendue, cette voix du Ciel *qui effrayait les méchants, mais consolait et ravissait les saintes âmes de Port-Royal.* Elles apprenaient en outre que le prestigieux écrivain se consacrait sans réserve à la préparation d'une Apologie de la religion chrétienne. Pascal

(1) *Œuvres complètes d'Arnauld*, Paris, 1775, t. III, lettre d'Arnauld du 8 février 1691 ; du 26 septembre 1691 ; de juillet 1693 à Bossuet ; du 7 octobre 1693 à Mme du Fontpertuis, p. 682. On peut y voir combien Arnauld fut affecté par cette déchirure qui menaçait de s'agrandir et de compromettre l'unité du parti. Pour éviter une controverse dangereuse avec Nicole il pria d'abord Bossuet d'intervenir comme arbitre, puis le P. Quesnel d'écrire sévèrement à Nicole, puis Dodard, afin d'obtenir que Nicole *laisse par écrit une rétractation sévère de ses nouvelles pensées, car,* déclare-*t-il, il gémit sur le mal que le système de Nicole peut faire à la vérité et à l'Église.*

était un causeur étincelant. Que de fois dut-il répondre à la curiosité de ses amis, attentifs à connaître le déroulement de ses pensées ! Elles étaient d'ordre philosophique et d'ordre historique. Le philosophe s'acharnait à construire une théorie de la connaissance dont il faisait dépendre la certitude de la valeur de la raison et des intuitions du cœur, et qui devait conduire l'incroyant jusqu'au seuil de la foi chrétienne. L'historien s'acharnait à trouver une méthode d'où jaillirait avec évidence la certitude des documents sacrés sur lesquels s'appuie la foi des chrétiens. Conversations privées et conférences publiques qui remplissaient d'admiration les auditeurs, contribuèrent à répandre dans l'enceinte du monastère quantité d'idées nouvelles, de théories hardies, d'aperçus d'une dialectique géniale qui ralliaient tous les suffrages. Par là, se répandaient à travers toutes les cellules des effluves chargés de pascalisme. Action quotidienne, silencieuse et profonde qui devait modifier bien des propositions acceptées jusque-là sans réserve. De cette action, nous avons des témoignages certains, que l'on voudrait plus nombreux et plus précis, mais qui, dans leur insuffisance même, présentent un intérêt capital pour l'intelligence de la controverse qui divisa en ce moment même les critiques pascaliens, dont les uns réduisent Pascal au rôle d'un simple disciple de Port-Royal, et les autres saluent en lui l'initiateur original et à vrai dire le créateur de toutes les suggestions fécondes qui font des *Pensées* l'un des plus riches stimulants de la pensée moderne. Elle est d'hier, en effet, cette offensive projansénienne, mais anti-pascalienne, qui se propose d'attribuer aux docteurs de Port-Royal tout ce qui fait, à nos yeux, l'originale grandeur de l'Apologie inachevée. C'est bien cependant à Pascal, et à lui seul, que le philosophe Rauh faisait gloire de nous avoir laissé une théorie de la connaissance qui contient en germe les plus fécondes réalisations de la philosophie moderne.

S'il est vrai, et nul ne le conteste, que de nombreux ouvrages d'Arnauld et de Nicole, contiennent des pages qui ont des résonances pascaliennes, la réponse à ce fantôme du problème littéraire n'est pas de nier d'abord l'action de Pascal sur ses amis jansénistes, mais d'établir d'abord la réalité de cette action, dont les effets se firent sentir sur la pensée janséniste, non seulement du vivant et tout de suite après la mort de Pascal, mais s'étalant sur de longues années. Pascal avait jeté des coups de sonde si profonds, si exacts, si précis dans le cœur et la raison de l'homme, qu'à la longue, ses adversaires eux-mêmes furent plusieurs fois contraints de rendre leurs armes.

Les œuvres de Nicole en portent un éloquent témoignage.

Quand Pascal eut quitté ce monde, après un éclatant divorce avec les Solitaires de Port-Royal, Nicole crut plaisant de le définir *un ramasseur de coquilles* — mais ne se fit aucun scrupule d'y rechercher les perles, et de se les approprier sans vergogne. Il prouvait ainsi la victorieuse action de celui qui lui avait confié ses premières inquiétudes dogmatiques.

Témoignage plus inattendu et non moins décisif ; celui d'Arnauld lui-même.

Des trente-huit volumes de ses œuvres, on a déjà extrait de très nombreux passages, où l'on a prétendu retrouver l'origine des plus belles, des plus profondes spéculations de Pascal, en dépit de toute chronologie et de toute psychologie.

Mais que l'action de Pascal ait été réelle jusque sur le fanatique docteur de la grâce efficace et invincible, nous en trouvons l'aveu indiscutable, sous la plume d'Arnauld lui-même.

Et la confidence est si curieuse qu'elle mérite d'être rappelée à l'attention de ses actuels coryphées.

Les années 1691 et 1692 furent pour Port-Royal des années de douloureuses épreuves. L'unité du parti s'effritait. La dissidence se rangeait autour de Nicole qui prenait, sur les questions de la grâce et de la liberté, une position réellement opposée à celle d'Arnauld. Afin d'éviter un déchirement catastrophique, Arnauld fit paraître un traité *De libertate*, dont il a lui-même pris soin de définir le sens exact. *Il faut examiner ce dernier trait*, écrit-il, *indépendamment de ce que j'en ai écrit autrefois dans les* Apologies pour Jansénius, *car j'étais alors obligé de le défendre en suivant ses principes. J'avoue de plus qu'il n'y a que sept à huit ans (donc vers 1684) que j'ai eu occasion d'examiner à fond le vrai sentiment de saint Thomas... Je trouve de très grands avantages dans son explication de la liberté. Elle concilie la logique, la liberté, la nécessité et aussi la doctrine de saint Bernard* (1).

Précieuses paroles, qu'il faudrait mettre en exergue aux éditions des *Provinciales*, afin d'attester au lecteur la légèreté avec laquelle Pascal — *c'est-à-dire Arnauld* — y parle du thomisme, et l'incroyable mépris qu'y affectent les informateurs de Pascal pour des solutions qu'ils n'avaient pas *examinées à fond*, obligeant ainsi Pascal, quand il soupçonna cette défaillance, à entreprendre lui-même cet examen libérateur.

Il eut ainsi sa revanche trente ans après sa mort. Son action restait plus vivante que jamais.

J. Dedieu.

(1) *Œuvres complètes*, t. III, p. 498.

Portrait de Pascal

Sous l'influence de sa sœur cadette qui venait d'entrer à Port-Royal, et aussi à la suite d'une évolution qui le conduisit à une crise de mysticisme, dont l'épisode le plus célèbre est l'extase qu'il éprouva au cours d'une méditation dans la nuit du 23 novembre 1654, Pascal se décida à se retirer à Port-Royal. Une récente décade Pascal à Royaumont a marqué cet anniversaire de cette conversion. Dans ce numéro spécial sur Port-Royal, *nous devions également faire une place à ce « Solitaire » exceptionnel qui dut secouer l'inertie un peu conventionnelle des discussions théologiques et dégager le jansénisme de l'abstraction philosophique où il avait trop souvent glissé. Le premier texte sur Pascal est dû à Jean Laporte, professeur à la Sorbonne, auteur d'importants ouvrages sur* Port-Royal, *où il s'est efforcé de replacer le « mouvement janséniste » dans les destinées générales de la Foi catholique, le second texte est un commentaire du* Mémorial *de Pascal par Jacques Chevalier.*

IL est un fait : Pascal nous « échauffe » plus qu'aucun auteur d'autrefois. Mais notez qu'il en était de même, déjà, au temps lointain que j'étais écolier et que je faisais pour mon professeur de *Louis-le-Grand* des dissertations sur « l'actualité des *Pensées* » ; et de même aux temps plus lointains encore de Barrès et de Sainte-Beuve et de Chateaubriand et de Voltaire. Pascal a ce singulier privilège que chaque génération tour à tour le considère comme un contemporain. De siècle en siècle il captive les uns, irrite les autres. Pourquoi? Parce que, nous répondrait-il lui-même, son œuvre laisse voir « non un auteur, mais un homme » ; ou, si vous aimez mieux, parce qu'elle exprime, avec une profondeur et une clarté inégalées, ces deux « ingrédients » éternels de tout être humain : une nature « imbécile » et une aspiration insatiable au surnaturel.

Et c'est bien ce qui donne à l'apologétique pascalienne toute brûlante de « charité », ce caractère impérieux. Mais accuser Pascal, comme il arrive parfois — lui qui a toujours tout sacrifié à la vérité — de vouloir nous « prendre par tous les moyens » et même « par des vertiges », cela ne me paraît pas juste. Il cherche à toucher notre cœur, oui ; mais c'est que pour lui, précisément, le cœur seul, et non la raison, est capable d'atteindre la vérité des principes, la vérité première et essentielle, qui se confond avec Dieu.

Non que Pascal — ni ses amis de Port-Royal — aient jamais songé à « discréditer » la raison : Pascal a toujours estimé qu'elle vaut dans son ordre, qui est celui des sciences positives, autrement dit : du relatif. Mais il la croit « impuissante » pour ce qui regarde l'absolu, soit en matière spéculative, soit en matière pratique. Il ne s'agit donc pas, pour lui, « d'étouffer la pensée » ni, comme on l'a dit, d'un mot qui ne lui eût pas déplu, de « tordre le cou à l'esprit ». Il s'agit d'amener l'esprit, par la conscience exacte de ses moyens et de ses procédés, à discerner ses propres limites, à reconnaître que là est sa véritable grandeur, et que, s'il prétend les dépasser, — c'est Pascal qui parle, — il est « sot ».

On a prétendu, à la suite de Voltaire et de quelques autres, que la morale pascalienne réprouvait toutes les inclinations humaines. Certainement pas. Mais Pascal pense que toutes ces inclinations doivent s'ordonner à la plus fondamentale d'entre elles, qui est le désir de l'infini : désir qui ne peut se satisfaire que par l'amour explicite de Dieu, don de la grâce divine. Est-ce là, pure « négation »? Pure « convulsion »? Il ne faut pas oublier que si Pascal, dans son corps, a été toute sa vie un grand malade, il n'a cessé, mentalement parlant, d'être l'homme le mieux organisé, le plus équilibré, le plus sensé. Rien de commun avec ces fous ou ces demis-fous que furent un Nietzche, un Kierkegaard, et d'autres célébrités plus récentes.

L'accusation d'intolérance qui parfois lui fut portée, après la lecture des *Provinciales*, n'est, à mon sens, pas mieux fondée. Car enfin ce n'est tout de même pas lui qui se trouvait dans le camp des persécuteurs ! J'accorde que sa religion — celle de Port-Royal et de Saint-Augustin —, parce qu'elle veut être un Catholicisme pur et intégral, lui dicte des jugements sévères à l'égard des relâchements et des compromis alors préconisés par les Jésuites. Mais après tout n'est-ce pas le Christ qui a dit qu'on ne peut pas servir à la fois Dieu et le monde?

Pascal pense en effet que si tout, pour l'homme, doit se terminer à la mort, nos efforts individuels et sociaux n'ont pas de sens. « On ne délibère pas de passer une heure. » La question religieuse prime donc toutes les autres. Mais elle ne comporte pas, humainement, de réponse décisive. Les preuves qu'on peut donner en faveur de la vérité du Christianisme n'aboutissent qu'à une probabilité très haute, non à la certitude complète. Il faut que s'y ajoute la foi. Et la foi ne s'obtient qu'en la demandant, donc en commençant par prendre l'attitude de la prière : « Par les humiliations, s'offrir aux inspirations. » C'est tout l'objet du pari. N'y voyons pas le

mépris de l'intellect, mais plutôt un effort pour suppléer à son insuffisance.

Mais cet intellect même dont Pascal n'a cessé de souligner l'insuffisance, quel est-il?

On se souvient de la célèbre distinction pascalienne de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie. Valéry la trouvait « grosse et mal définie ». Qu'on me permette d'être d'une autre opinion. L'esprit de finesse, tel qu'il se voit à l'œuvre dans le « tact » de l'homme du monde, le « flair » du policier, le « coup d'œil » du tacticien, le « diagnostic » du médecin, n'exclut certes pas l'esprit de géométrie. Au contraire, il doit lui être joint dans une tête bien faite, et Pascal le note expressément. N'empêche qu'il lui est très nettement et irréductiblement opposé par ses caractères et par ses démarches. L'un procède par analyse, l'autre par impression globale ; l'un calcule et déduit méthodiquement, l'autre devine ; l'un ne fait aucun pas qu'en se guidant sur des vues claires et distinctes ; l'autre, mû par un sentiment confus, n'hésite pas à dépasser ce qu'il voit. L'esprit de finesse, c'est en somme une espèce d'*instinct*, qui vient du cœur, et qui ne se justifie point par des raisons. Il est incapable de s'imposer à autrui, incapable de s'expliquer à soi-même. Mais en fait, dans de nombreux cas, il réussit. Et ce mode irrationnel de juger est le ressort de toute notre activité pratique, voire même — à remonter à la source — de notre spéculation scientifique. Voilà quelle est, en gros, sur ce point la méthode de Pascal. Elle me semble originale et profonde. Elle est pourtant demeurée à peu près étrangère à la philosophie moderne, à l'exception de Cournot et de Newman. C'est dommage. Car, méditée et poussée jusqu'au bout, elle eût été de nature à renouveler la théorie de la connaissance.

Des hommes dont l'esprit ait valu celui de Pascal, à vrai dire, je n'en connais pas beaucoup... Mais, pour ne parler que de ceux qui lui sont comparables, où donc en serait l'humanité si, comme lui, ils eussent abandonné les mathémathiques et la physique pour la piété et la pénitence? J'imagine que le progrès scientifique, et par conséquent le progrès industriel, y auraient été plus lents, mais que, peut-être, la vie intérieure y serait plus riche. Nous ne connaîtrions sans doute encore ni l'automobile, ni l'avion, ni la bombe atomique. Ce serait très regrettable. Mais peut-être y aurait-il, chez nous, pour parler le langage pascalien, un peu moins d'orgueil intellectuel, et un peu plus de charité. Je suis de ceux qui pensent que ceci compenserait cela.

JEAN LAPORTE.

Le Mémorial de Pascal et sa conversion

Solo Dios basta
Sainte Thérèse d'Avila.

†

L'an de grâce 1654
Lundi 23 novembre jour de saint Clément pape et martyr et autres au martyrologe.
Veille de saint Chrysogone martyr et autres.
Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi.

C'est ainsi que commençait le papier, écrit de la main de Pascal, qu'après sa mort un domestique de la maison trouva cousu dans la doublure de son pourpoint, sur sa poitrine, avec un parchemin (aujourd'hui perdu) dont nous possédons une copie figurée de la main de son neveu Louis Périer : lorsque les siens en eurent connaissance, nous dit le P. Pierre Guerrier, tous convinrent qu'il s'agissait là d' « une espèce de mémorial qu'il gardait très soigneusement pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait avoir toujours présente à ses yeux et à son esprit, puisque depuis huit ans il prenait soin de le coudre et découdre à mesure qu'il changeait d'habits ».

Quelle était donc cette chose qu'il voulait garder toujours présente? Quel en était pour lui, — et quel en est pour nous, — le prix (1)?

(1) Pour toutes justifications et références qu'il pourrait désirer, le lecteur voudra bien se reporter au texte du Mémorial, tel qu'il le trouvera en mon édition des *Œuvres complètes de Pascal*, qui paraît ces jours chez Gallimard, bibliothèque de la Pléiade ; à mon *Pascal* publié chez Plon (nouv. éd. 1949) ; à mon édition des *Pensées* (Boivin-Hatier), dont l'index lui permettra de retrouver tous les fragments des *Pensées* dont j'illustre mon commentaire ; et, pour les citations des mystiques, au livre du baron Fr. von Hügel, *The mystical element of religion as studied in saint Catherine of Genoa*, 2 vol. London, Dent 1908 (index, s. v. *God*) ; à la *Vie par elle-même* de sainte Thérèse d'Avila, chap. XXX (Œuvres complètes éditées chez Beauchesne) ; à la *Vive flamme d'amour* de saint Jean de la Croix, II, 2, III, 6 et à ses *Maximes* (Œuvres spirituelles, trad. du P. Cyprien, Desclée, 1949). A quoi l'on pourra joindre : Henri Bremond, t. IV, 354-383 ; Paul Valéry, *Variété I ;* J. Chevalier. « Comment Bergson a trouvé Dieu », *Cadences II*, p. 82.

En cette année 1654, alors qu'il était âgé de trente et un ans, Pascal, « cet effrayant génie » ainsi que le qualifie Chateaubriand, ce « génie fulgurant » écrit de lui L. de Broglie, avait, en moins de quinze années, jeté les bases de la géométrie projective par son *Essai pour les coniques*, réduit en machine une science qui n'existe que dans l'entendement, réalisé en physique la première expérience parfaitement raisonnée, d'où est sortie l'hydrostatique, créé d'un coup cette « géométrie du hasard », le calcul des probabilités, qui devait renouveler entièrement la mathématique et la logique humaines, posé le principe du calcul intégral et des divers ordres d'infini. Là-dessus, son père mort, sa sœur Jacqueline entrée à Port-Royal, Pascal se met dans le monde : il y découvre le cœur humain et les raisons du cœur, il y découvre l'amour. Mais, dès la fin de 1653, nous apprend Jacqueline, il éprouve le dégoût du monde, le vide de son cœur, et cette sorte d'étonnement qu'il a si bien décrit dans la *Conversion du pécheur*, qui apporte, dans sa jouissance, un trouble à l'âme partagée entre la présence des objets visibles et l'espérance des invisibles, et lui fait chercher son repos, non point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle, mais, par-delà ces choses fragiles et vaines, périssables, périssantes et déjà péries, au-dessus d'elles, au-dessus de soi, dans le bien véritable et subsistant, seul capable de la satisfaire et de l'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même : élévation si éminente et si transcendante qu'elle traverse toutes les créatures pour ne s'arrêter qu'au trône de Dieu.

C'est à cette heure que Dieu se pencha vers lui.

FEU

écrit Pascal, après avoir noté la date de son ravissement ; et ce mot, sur une ligne, éclaire tout le reste.

Feu : c'est-à-dire lumière et chaleur tout à la fois, émanées d'un foyer surnaturel, qui fait sentir à l'âme que Dieu est là, invisible, mais présent, d'une présence qui fait s'évanouir toutes les autres présences, qui les consume, qui les absorbe, mais pour les vivifier et nous les rendre en les donnant à Dieu. Tous les mystiques vrais, tous ceux et celles qui ont eu, dès ici-bas, cette révélation de la présence de Dieu au-dedans de soi, saint François d'Assise et sainte Catherine de Gênes, sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, nous ont décrit ce grand feu d'amour qui embrase les âmes, et qui, pour s'entretenir, a sans cesse besoin de nouveaux aliments que l'âme par elle-même n'a pas la force de trou-

ver si elle ne les reçoit de Dieu ; ce feu divin, qui ne brûle pas, mais qui illumine : *ignis divinus, non comburens, sed illuminans*, est-il dit en l'office de matines du lundi de la Pentecôte ; feu qui ne fatigue pas l'âme, ni ne l'étreint, mais la délecte et la dilate, la purifie et l'agrandit, et la fait aimer d'un amour nouveau, par qui toutes choses apparaissent nouvelles, en qui l'âme voit qu'elle donne à Dieu plus qu'elle n'est et plus qu'elle ne vaut par soi, ainsi que le dit saint Jean de la Croix en sa *Vive flamme d'amour*. Car, dit-il encore : « Ce que Dieu prétend, c'est de nous faire dieux par participation, l'étant, Lui, par nature, — comme le feu convertit toutes choses en feu... Mer de feu d'amour, dont l'âme, sentant en soi cette vive pointe et ce centre de l'amour, ne saurait découvrir ni le fond ni les rives. »

Et voici, alors, que lui apparaît Celui qui, en ces termes, toucha sensiblement l'âme de Bergson : non pas le Dieu qu'on atteint par les preuves métaphysiques. par les proportions immatérielles des nombres et l'ordre des éléments ; mais le Dieu personnel et vivant, le « Dieu non des morts, mais des vivants » ; un Dieu d'amour et de miséricorde, qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède, qui s'unit au fond de leur âme et les rend incapables d'autre fin que lui-même :

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
non des philosophes et des savants.

Il lui donne la certitude : non pas seulement la certitude de l'esprit ne quête du vrai, qui souhaite la vérité et ne trouve en lui qu'incertitude ; non pas même cette certitude qui s'attache par raisonnement aux conclusions de principes que la raison ignore ; mais cette certitude de l'instinct et du cœur en quête de l'amour, qui connaît d'une vue les premiers principes d'où tout dépend, qui voit en Dieu le principe et la fin de tout : certitude qui engendre le sentiment, la joie, la paix.

Certitude. Certitude. Sentiment, Joie, Paix.

Ce Dieu, qui est-il? Ici, Pascal monte d'un degré : il le reconnaît, il le nomme, ce Dieu inconnu, ce Dieu caché.

Dieu de Jésus-Christ.

Jésus-Christ : le véritable Dieu des hommes, l'objet de tout et le centre où tout tend. En lui toutes les contradictions s'accordent. Qui le connaît connaît la raison de toute chose. En lui, par lui, nous connaissons Dieu, nous nous connaissons

nous-mêmes. Sans ce Médiateur est ôtée toute communication avec Dieu. Un Dieu caché, un Dieu attendu ; prédit, qui est venu enfin ; qui a ôté les figures pour mettre la vérité ; qui a levé le voile et a découvert l'esprit ; par qui toute la terre est devenue ardente de charité. D'où vient cette force? De Lui, dont nous sommes membres, en sorte qu'on le trouve en toutes les personnes et en nous mêmes, pourvu qu'on ait un cœur pur et qu'on ne considère que lui.

Deum meum et Deum vestrum (Jean XX, 17).
Ton Dieu sera mon Dieu.
Oubli du monde et de tout hormis Dieu.
Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Suivons ces voies. Qu'y trouvons-nous? En lui, qui est la voie, l'homme connaît sa misère et la source de sa misère : Misère de l'homme sans Dieu. Ainsi, connaissant sa misère, il connaît le remède à sa misère, puisqu'elle vient de l'absence de Dieu. Car il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait ou la superbe des philosophes, qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans rédempteur. Il faut donc enseigner ensemble aux hommes ces deux vérités.

Voilà ce que fait la religion chrétienne. C'est en cela qu'elle consiste. Et, du même coup, voilà l'homme délivré, éclairé, béatifié et guéri : non pas seulement (c'est l'erreur de Bremond) lui, Pascal, non pas une âme élue, mais l'homme, tous les hommes, pour qui le Christ est mort.

Grandeur de l'âme humaine.

Ce trait l'illumine. Car, de la misère sentie, reconnue, haïe, sort la grandeur. La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre, une maison ruinée, ne se connaît pas misérable. L'homme seul. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de *connaître* qu'on est misérable. La pensée de sa misère fait la grandeur de l'homme : non la pensée de sa grandeur, qui ferait l'orgueil. Mais, en Jésus-Christ, il connaît l'un et l'autre, car ce Dieu-là n'est autre chose que le Réparateur de notre misère.

Maintenant, il a dépassé la certitude.

Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu.

Car, poursuit Jésus-Christ (Jean XVII, 26) : « Je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître, afin que

l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi en eux. »

L'amour ; il l'a trouvé maintenant ; il a l'avant-goût de cette béatitude éternelle, où la certitude se mue en vision et en amour. A cette hauteur, la peine et la joie ne font qu'un : chose incompréhensible, écrit sainte Thérèse, qu'une peine spirituelle si excessive se trouve jointe à une jouissance délicieuse ; mais les choses sont telles : si c'est une peine, c'est une peine qui réconforte, car elle procure repos, suavité, lumière à l'âme qui, dans la vue de sa misère, se sent dilatée par le sentiment de l'infinie miséricorde de Dieu.

Joie, Joie, Joie, pleurs de joie.

Est-ce tout? Non pas encore. Un temps fort, un temps faible, et l'accent sur le temps faible. Car voici que la joie d'avoir trouvé Dieu redouble l'angoisse de l'âme, et sa tristesse d'avoir offensé Dieu.

Je m'en suis séparé.

Et alors, comme le Juste sur la croix, le pécheur s'écrie :
Mon Dieu, me quitterez-vous?

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

Ici, Pascal a tracé un grand trait horizontal. Est-ce donc l'interrogation ultime? Est-ce l'ultime prière de l'âme? Mais voici que, du fond de la douleur même et de l'angoisse, surgit une consolation nouvelle, par la promesse que Jésus-Christ nous a faite de rendre sa joie pleine en nous : la joie de la vie éternelle.

Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai Dieu
[et celui que tu as envoyé Jésus-Christ.

Jésus-Christ : toute la pensée de Pascal, tout son amour, se concentre sur lui, le dispensateur de la vie éternelle. Il l'appelle, il l'invoque par deux fois.

Jésus-Christ
Jésus-Christ

Et de nouveau, au sein de la joie, de la certitude et de la paix enfin retrouvées, l'âme, pour tempérer de crainte sa confiance, d'humilité sa plénitude, consciente qu'elle est d'une espérance toujours révocable, qui n'est pas un éternel présent, mais à venir, l'âme, par un retour sur soi, se redit, dans le silence d'un cœur apaisé, consolé, guéri : Pourtant...

Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié.
Que je n'en sois jamais séparé!
Il ne se conserve que par les voies enseignées dans
[l'Évangile.

Don ultime, cette fois, où l'âme offre à Dieu sa misère, et se présente à Lui pauvre et tremblante. Car la simplicité de l'Évangile, qui abaisse sans désespérer, et qui élève sans enfler, apprend aux justes, qu'elle hausse jusqu'à la participation de la divinité, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend, durant toute la vie, sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché.

Pascal le sait. Mais à présent, il voit, il possède Dieu en quelque sorte, par le vide qu'il a fait en lui.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Il sait qu'il faut perdre son âme pour la trouver. Il le sait, il le fait. Dès lors, ce n'est plus lui qui vit, c'est Dieu qui vit en lui. En se perdant en Lui, il se conquiert. Par ce rythme divin qui le porte hors de lui, en lui, dans l'Être qui est hors et dans nous, Dieu, il a vaincu la mort.

Renonciation totale et douce.
Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

En face de ce haut don, fait à une telle âme, il n'y a plus qu'à se taire. Comment, disais-je un jour à Paul Valéry, avez-vous pu taxer de « triste saturnisme » une telle expérience? Comment avez-vous reprocher à Pascal de « se perdre à coudre des papiers dans ses poches quand c'était l'heure de donner à la France la gloire du calcul de l'infini »? N'oubliez pas que, deux ans après sa fameuse nuit, Pascal, pour se guérir d'un grand mal de dents, résolut en se jouant le problème de la roulette, et que c'est dans son traité des sinus de quart de cercle que Leibniz, il nous le dit, « puisa subitement la lumière » d'où sortirent les formules du calcul de l'infini, *dx* et *dy*. Avouez cependant que les *Pensées* valent plus qu'un algorithme...

Les *Pensées* : paroles de feu sorties d'une âme qu'avait visitée Dieu.

JACQUES CHEVALIER

TEXTES



Recherche d'une éternité quelconque

PARTIE d'un ardent désir de Dieu, Maria Le Hardouin va tenter, au cours de cette « Recherche », de concilier l'aspiration de son cœur avec le refus que lui oppose sa raison. Le « Tragique de la condition humaine » lui paraissant d'abord incompatible avec une possible croyance en un Dieu bon, elle s'efforce d'établir que l'humanité n'est pas réellement tragique, mais emplie seulement « d'esprit de sérieux ». Passant en revue les principaux mobiles qui la font agir : intérêt personnel, vanité, amour, jusqu'au ressort généreux de l'héroïsme, l'auteur se persuade que les hommes n'ont pas encore de véritable existence, et, qu'en écho au : « Dieu est mort », par lequel l'homme croit en avoir fini avec la divinité, un Dieu, au contraire, serait fondé à s'écrier un jour : « La chance humaine est finie. Elle n'a pas porté les vrais fruits de l'existence. J'ai vu seulement de siècle en siècle, s'élever Un Homme ».

Cependant, au bout de sa quête, Maria Le Hardouin sera obligée d'avouer qu'elle n'a pas encore trouvé Dieu. Elle est toujours dans cet état d'attente et de déchirement que connaissent tous ceux qui désespèrent de ne pas avoir la foi; cette foi qui, seule, pourrait les introduire dans le lieu du Rassasiement et de la Joie.

I

J'offre à n'importe quelle divine image
Des élans vers la perfection.

RIMBAUD.

Je me souviens de cette chanson de mon enfance :

« En passant par un petit bois
Où le coucou chantait
Et dans son joli chant disait :
Coucou! Coucou!
Et moi je croyais qu'il disait :
Casse-lui le cou! Casse-lui le cou!
Et moi de m'en courre, courre,
Et moi de m'en courir! »

Le coureur figurait dans une vignette, sur la page du livre où se trouvait la chanson, les mains aux oreilles, tout rassemblé sur lui-même pour offrir le moins de prise possible à un poursuivant éventuel, et si rapide que les sabots lui tenaient à peine aux pieds.

La chanson s'appelait *le Poltron*. Ainsi, ai-je poltronné moi-même à travers ma vie. L'imminence d'un danger, je l'ai toujours senti planer, derrière moi, et je courais aussi vite que je pouvais, pour tenter de ne pas me laisser rejoindre. Je courais sans espoir, puisque je savais qu'à la fin ce danger se trouverait m'avoir rattrapée.

C'était ma mort que je fuyais, germant au plus profond de moi, déroulant à travers mon corps son lacis de racines ; elle, qui dans l'horreur de la nuit me faisait connaitre qu'il n'existait nul lieu au monde où, échappant enfin à moi-même, je pouvais lui échapper.

C'était ma propre mort que je fuyais.

Mais c'était aussi celle des êtres que j'aimais. Mon plus grand péril était d'avoir permis que « d'autres » se fussent tissés à moi, jusqu'à devenir partie constituante de mon être propre, et qu'il ne leur fût plus permis de mourir sans me mutiler.

Fuyant à travers mes années, cela ne signifie pas que j'aurais voulu que le temps passât vite, mais seulement que je n'osais pas m'attarder dans la conscience de ma tendresse et que, tout en haïssant ma mort, j'espérais pourtant mourir avant d'être frappée dans l'amour que je portais à des êtres mortels.

Je sais aujourd'hui que, sous des apparences ou joyeuses ou tranquilles, ou encore absorbée par quelque thème de songerie que je pouvais croire fructueux, j'ai toujours été occupée secrètement à fuir, comme hors d'un lieu en flammes, cherchant le point intérieur d'où TOUTE CHOSE serait enfin supportable.

C'est vers ce point que je suis en marche depuis mon enfance, c'est lui seul que j'ai tenté d'atteindre à travers toutes mes actions. Je n'ai pas d'autre alternative dans l'avenir : lui ou la folie. Terrible choix en vérité, et qui se trouvera avoir choisi pour moi plus que moi-même ne pourrait choisir.

On a pu affirmer que la mort pour chacun de nous « c'est ce qui arrive aux autres ». Cette illusion capitale, qui permet seule de fonder une croyance quelconque en sa propre vie, ne m'est, hélas ! pas permise. La mort, pour moi, c'est bien ce qui, surgissant de quelque tournant inattendu du jour, me porte incessamment ce coup de lance par quoi s'écoule tout le sang de mon cœur.

Ainsi, au sein de ma vie épouvantée, toute entreprise ne m'est qu'une fausse porte, par laquelle je feins de me précipiter tâchant d'oublier dans l'acte de courir, qu'elle ne peut servir de véritable ouverture. Je continue de fuir sur place, puisque Dieu me serait la seule issue, donnant vraiment sur l'Extérieur, et par laquelle je fuserais enfin hors de cet état intolérable que je me suis à moi-même. Dieu, la Succion formidable qui, telle la bouche de Gargantua, aspirant hommes et palefrois, m'engloutirait enfin merveilleusement en Lui !

Dieu, en qui je devais pouvoir m'engouffrer à perdre haleine, y coulant à pic, une fois pour toutes, et pour n'en plus revenir !

II

Dieu qui me fut toujours refusé en proportion même du besoin que j'avais de Lui !

On aurait dit que plus il m'était nécessaire, moins je pouvais me l'accorder, ne fût-ce précisément que par bonne foi et respect d'une pensée lucide en moi.

Cette parole de Dostoïevski : « S'il était véritablement établi que la vérité est hors du Christ, je préférerais rester avec le Christ plutôt qu'avec la Vérité », ne peut être la mienne. Il me faut un Christ coïncidant avec la Vérité.

Qu'est-ce donc que j'appelle Vérité?

Ce qui pourrait satisfaire le peu de raison tout inflexible que j'ai, celle-ci demeurant étrangère aux sollicitations de ma sensibilité qui veut, elle, trouver le moyen, d'une manière ou d'une autre, d'aboutir en Dieu. Contradiction intolérable que celle dans laquelle je me débats depuis toujours, m'efforçant de haler ma barque vers un Dieu que la passion espérante de mon cœur somme de paraître, et que récuse dans le même temps le « monstre froid » de mon esprit.

J'envie cette faculté des êtres à baptiser « Vérité Absolue » ce qui n'est qu'un système élaboré par l'exigence la plus secrète de leur nature. Ils feignent d'élire avec une impartialité rigoureuse, une théorie qui, précisément, correspond à ce qu'ils voulaient croire, inversant en cela l'ordre des choses, comme cet archevêque qui s'écriait du haut de la chaire : « Admirez, fidèles, la bonté de Dieu qui a placé des cours d'eau auprès de vos plus grandes villes ! »

Dans mon élection d'une prétendue Vérité, je n'espère point agir différemment ; mais moins habile qu'eux à me faire illusion. je n'ai pas encore réussi à me constituer une foi qui puisse naviguer dans le maigre courant de ma raison, sans faire eau de toutes parts.

III

Il est certain que pendant des années je n'ai eu ni assez de mots, ni assez d'indignation, pour jeter à la tête d'un Créateur éventuel la monstruosité de sa création. Dans mon esprit, c'était la créature qui gravissait le Calvaire, elle qui tombait sur la route. Qu'on osât lui imputer un péché quelconque, provoquait ma révolte. Qu'on se permît d'adresser le moindre blâme à l'Homme, usé par la fatigue d'une marche immémoriale, me paraissait le seul odieux blasphème.

J'allais même, renversant les paroles du *Pater*, qui restent encore pour moi lettre morte, jusqu'à composer ce que j'appelais « La mauvaise prière » : Père de Personne qui n'êtes nulle part... La seule prière qui me parût digne d'être formulée par des lèvres humaines, à l'intention du Vide éberluant, de la fantastique Absence.

Mais j'ai commencé de changer... Ne me scandalisent plus, à

tout bout de champ, comme autrefois, tant d'enfants morts depuis que le monde s'est mis à tournoyer lugubrement dans le noir, ni ces fragiles corps que nous sommes, que les battements inconscients d'un cœur, tout à son têtu travail, de pomper et refouler toujours, garde seul pour un instant, de l'indiscrète attaque des vers.

Je n'ai pu faire autrement que changer, parce que, de quelque façon que je m'y sois prise, je ne suis pas venue à bout de cette passion d'éternité qui est en moi, et qu'aujourd'hui, j'ai définitivement perdu l'espoir d'y parvenir.

JE SUIS, DONC JE ME VEUX IMMORTELLE

C'est mon « cogito ». Ni plus fragile, ni moins irréductible qu'un autre.

Je ne veux pas mourir ; je refuse décidément de n'avoir partie liée qu'avec cette forme de chair qui me trahit un peu plus chaque jour.

C'est pourquoi, à cette heure, je voudrais repasser, un à un, tous les éléments de ma révolte, dans l'espoir que quelques-uns d'entre eux accepteront peut-être de se laisser réduire.

D'autres que moi connaissent cette faim de Dieu, combattue par la raison qui se scandalise, d'autres que moi ne veulent pas mourir. C'est à eux que je m'adresse, reprenant, à ma très simple manière, l'unique, le sempiternel problème.

Je les préviens dès l'abord que ceci n'est pas un savant ouvrage, où la déduction progresse entre les majestueux remblais d'une culture universelle. C'est seulement la chair et le sang d'une expérience vécue de façon quotidienne ; c'est seulement, préservée pourrait-on dire par une ignorance à peu près totale de ce qui fut dit et pensé sur ce sujet jusqu'à ce jour, l'expression d'un état d'urgence, tel qu'il m'est imposé de le subir.

C'est en cela même que tient la plus grande chance de communication de ces pages. A l'exclusion de toute espèce de philosophes, elles s'adressent au premier inquiet en puissance, au premier anxieux venu.

C'est à lui que je demande de peser une nouvelle fois les preuves de ce qui était sa vérité, si, par chance ou par malchance, il en a déjà trouvé une. C'est pour lui et ses semblables, mes compagnons invisibles, que j'écris. Peut-être reconnaîtront-ils dans ces pages les affres de leur propre état contradictoire.

IV

Et d'abord, écartons ce qui, pas plus qu'à eux, ne saurait me convenir.

A la différence des savants, qui affirment « ne pas désespérer » de trouver un jour une explication simplement physico-chimique de l'apparition de la vie sur notre globe, je serais désespérée que la vie n'ait été qu'un phénomène fatal, à partir d'un certain stade de l'évolution de la planète, et non la conséquence du désir créateur

d'un esprit souverainement conscient, désespérée d'avoir à m'octroyer pour seule cause première la complexité croissante des molécules dans les masses colloïdales qui flageolaient, jadis, sur les océans encore tièdes.

Je récuse aussi pour ancêtres successifs, l'amibe, l'algue bleue et le grand singe tertiaire. Je ne veux pas que ma conscience soit un simple accident aberrant de la matière, une hernie malencontreuse, poussée peu à peu sur le grand corps initial de l'Inconscience. Mais je veux que l'homme, sous sa forme d'homme, tout au moins approximative, ait été tiré de la substance la plus précieuse de Dieu.

Je ne veux pas de la Dérision ni de l'Absurde.

V

Oui, mais sur qui s'appuyer et vers quoi se diriger?

Je me suis approchée de ceux qui ont réussi à se protéger de l'angoisse en assemblant autour d'eux les pièces d'un système bien monté.

La faiblesse des arguments, en faveur, pourrait-on dire de la non-existence de Dieu, m'a paru à peu près comparable à la faiblesse des arguments théologiques en faveur de son existence. Mais les philosophes athées sont des hommes nus qui ont travaillé eux-mêmes à forger l'armure sous laquelle ils se présentent. De là vient leur dignité. Tandis que, dans le camp des esprits religieux, à part les saints, ou les êtres réellement dévorés d'amour de Dieu et qui, par là, se révèlent de grands téméraires, on ne trouve que des hommes qui se sont hâtés de cacher leur nudité sous la coquille, plusieurs fois séculaire, des dogmes sécrétés par toutes les Églises. Ce sont des bernard-l'hermite.

Je n'ai rien trouvé chez les uns et chez les autres qui puisse me convenir. Aussi, bien que privée des secours qu'apporte une croyance fortement établie, suis-je, du moins, encore préservée du malheur que m'apporterait une incroyance définitive. Cependant, dans ma recherche d'une Foi qui coïncide avec une tentative de justification de Dieu, j'ai été paradoxalement aidée par les écrits de cet Existentialisme athée, qui demeure objet de scandale pour tant de bien-pensants.

J'avais craint d'abord que le caractère d'évidence qui s'attache à certaines de leurs démonstrations s'étendît à tous les domaines, et dût persuader ma raison sans retour, de la non-existence de Dieu. Mais si j'ai commencé par trouver assez convaincante l'affirmation de la grandeur de l'homme dont ne se porte plus garante aucune divinité, l'acte de foi « existentialiste » qui prétend faire de l'action, de l' « engagement », un palliatif suffisant contre le désespoir, m'a paru, en revanche, bien peu concluant. Et, par la faille de ce raisonnement, sur le simple plan psychologique, s'est glissé l'espoir que la révocation métaphysique de Dieu n'était peut-être pas mieux fondée.

Sans doute, est-elle exaltante, dans l'instant du moins qu'elle

s'exerce, la généreuse fraternité de chacun pour chacun. Mais, si ma présence en ce lieu, et sous cette apparence dérisoirement brève, n'a pas de signification qui dépasse la simple durée de mon corps, elle n'en a, à mon sens, aucune et celle de deux milliards d'individus n'en a pas davantage ; si cette aventure terrestre n'a pas d'autre avenir que d'aller s'éteindre un jour dans les glaces reparues, s'il n'y a pas, au-delà du sensible, un principe créateur qui fonde et qui justifie cette histoire ; si l'homme, dans son besoin de dépassement, n'est qu'une « passion inutile », je dénie que la seule fraternité puisse émousser la pointe de la dérision finale et du désespoir.

Certes, je ne me trompe pas en aidant mon prochain, mais, si le vif, entre mes bras, est déjà pour moi ce futur mort total, comment me persuadera-t-on que je ne doive pas en être désespérée?

Que me chaut le seul royaume de cette terre, dont on m'assure qu'elle m'est toujours fidèle, puisque je sais trop bien que, sous sa nappe fraîchement tendue de gazon vert, elle cache aux yeux des vivants d'un instant, le peuplement immense de ses morts? Que me chaut cette noblesse de l'homme, tant vantée depuis qu'elle a renoncé à sa possible part divine, si pour moi précisément, l'homme ne pouvait s'accomplir qu'en ne s'acceptant pas et en tentant de se dépasser en Dieu? Que me chaut cet arc, symbole héroïque de l'activité humaine, dont on m'affirme qu'au point extrême de sa tension jaillira le trait le plus fier et le plus dur? Si la hauteur de cette tension ne me suffit précisément pas, que me répondra-t-on? Et puisque, partie de l'homme, cette flèche ne doit revenir qu'à l'homme, pourquoi, dans la stérilité de cet effort, ne choisirais-je pas, tout simplement, de m'en percer le cœur?

Ce n'est pas l'absurde que je considère comme absurde dans cette philosophie, mais bien le saut qu'elle fait — semblable à celui de Pascal en Dieu, — lorsque, par un tour de passe-passe, elle substitue au désespoir, le pari de la solidarité humaine. Je dénie que l'on puisse vivre au cœur du désespoir, si l'on est un être pensant. Je dénie l'affirmation que l'on puisse substituer l'héroïsme fraternel à la vie éternelle. Si elle voulait être vraiment conséquente avec elle-même, cette philosophie devrait admettre que, plus souvent peut-être que la fraternité, ce qui garde ses adeptes du suicide, c'est cette secrète horreur du néant qui peut encore habiter tout âme, renégate pourtant envers elle-même par son acceptation de ne pas survivre. Son acte de foi en la perfectibilité indéfinie d'une « nature humaine » n'est que le retour subreptice d'une croyance, aussi insensée que toute autre.

Dans ce système à simple référence humaine, l'homme est devenu effectivement mesure de tout, mais « Tout », en revanche, ce « tout qui impliquait jadis ce qui dépassait l'homme, n'est plus la mesure de rien. A quoi désormais accrocher la valeur?

Il est flagrant, du reste, que si cette philosophie conduit les uns à la surestimation de la grandeur de l'homme, elle aboutit chez les autres à ce mépris, cet effilochement de l'être, qui se font jour, à travers certains écrits où nous voyons l'individu, ayant perdu toute référence à quoi que ce soit qui le dépasse, ayant banni de

son univers Dieu, l'art, l'amour, tout élément passionnel autre que la sexualité, finit de se bannir lui-même d'un monde, auquel on nous démontre surabondamment qu'il est devenu étranger.

Puisqu'il s'agit de ne plus quitter le plan de l'humain, les philosophes humanistes devraient du moins ne pas escamoter cette réalité fondamentale qu'il est odieux à l'homme d'avoir à finir. Qui de nous, supporterait qu'on lui fixât la date de sa mort? Dussé-je mourir demain, le seul fait de l'ignorer m'est l'équivalent de l'infini, tandis que me prouver, par exemple, que je parviendrais à l'âge, pourtant rarement atteint, de cent ans, m'enfermerait dans une limite intolérable. Ainsi donc, passer outre à ce besoin d'un avenir illimité qui est celui de tout homme, en le convainquant qu'une misérable poignée de jours doive tromper sa faim d'éternité, c'est l'amener à se renier lui-même.

L'action seule ne suffit pas à justifier la vie. Elle n'est qu'« une façon de gâcher quelque force (1) » et ne peut apaiser cette revendication essentielle de ma pensée, de persister dans sa singularité même. Accepter de n'être qu'une simple valeur de transition, de n'avoir de sens que sous l'angle d'une certaine « historicité », ne m'est qu'une lugubre duperie ; aussi la protestation d'Ivan Karamazoff reste la mienne : « Je ne veux pas que mon corps, avec ses souffrances et ses fautes, serve uniquement à fumer l'harmonie future. »

Oui, que m'importent cette harmonie future, et cette humanité que je ne connaîtrai pas plus qu'elle ne me connaîtra elle-même? Le fait que des millions d'individus soient transportés par cette vision, jusqu'à faire le sacrifice de leur vie pour cette hypothétique cause commune, n'est pas pour me convaincre. Car, n'est-il pas bien pauvre en conscience qui le différencie de tout autre, et, ne me donne-t-il pas le droit de me désintéresser de lui, l'Homme que quelque entreprise à sa seule mesure, masquant le destin hasardeux d'une planète transitoire, peut détourner essentiellement de la quête de lui-même et d'un Dieu?

MARIA LE HARDOUIN

(1) Arthur RIMBAUD.

Lettre à Jacques STERNBERG (1)

Cher monsieur,

VOUS avez bien fait de m'envoyer votre livre, parce que je m'y suis revu comme dans un miroir. Un miroir un peu fou, mais à peine déformant, fou plutôt par certain arrière-fond inanalysable, qui rend l'image reflétée imprécise, comme flottante.

Cela demande explication, direz-vous. A vingt-trois ans, c'est-à-dire il y a bientôt un demi-siècle — pesez bien ces cinquante printemps — je publiai mon premier livre. Il s'intitulait : En Ville morte. *Vous n'étiez pas encore né. J'étais déjà un auteur, et de quelque façon votre précurseur, sans que votre ville morte, vidée de ses habitants, ressemblât à la mienne qui était Gand; la vôtre serait Anvers, plus ce que l'imagination peut créer de constructions ou de ruines. Dans ma ville réelle et imaginaire, c'étaient surtout des ruines; je le voulais ainsi.*

Dans votre ville de cauchemar, désertée des hommes, où ne vivent que les choses, un homme, le seul homme subsistant parcourt des rues, pénètre dans des maisons, retrouvant partout la trace humaine, les signes d'une ancienne activité; mais les choses sont là gisantes, figées dans l'attitude de l'usage interrompu. Ainsi l'un de mes personnages, dans un conte qui porte ce titre: « Dimanche après-midi torride », (1923) retrouve une maison soudain privée de ses habitants, mais où les objets d'un usage journalier se montrent, si j'ose dire, encore chauds de la main de l'homme disparu. Mais on sent que l'énorme vide de ce dimanche après-midi et l'état barométrique le plus élevé qui se puisse concevoir ne doivent plus connaître de fin. Un frisson de désespoir court le long des murs et fripe les choses privées pour toujours de leurs maîtres : les hommes et le temps.

Enfin, et de ceci peut-être devez-vous vous souvenir, Mélusine *connut un cauchemar réel du genre que vous évoquez dans* le Délit. *Rappelez-vous le chapitre : « Je vais chercher Mélusine au bal de l'Opéra », et quelques autres. Si je me permets de*

(1) *Le délit* de Jacques Sternberg a été publié aux édit. Plon, coll. Roman

nommer ma propre œuvre, et particulièrement cette Mélusine, *assez récemment rééditée, ce n'est pas pour me vanter d'avoir fait pression sur vous (il se peut fort bien que vous n'ayez pas lu ce livre). Mais afin que vous compreniez ce que j'écrivais au début de cette lettre : « Je me suis revu dans votre miroir. »*

Me voici à présent plus libre de répondre à l'aimable envoi de votre livre. J'en suis arrivé à vous écrire comme si je me parlais à moi-même. J'ai lu le Délit *comme on retrouve des souvenirs, des paysages, des choses, des rêves, toute la propre création d'un homme dont la vie intérieure s'est écoulée, et parfois ruée, dans un monde irréel, absurde, mais où l'objet garde malgré tout l'aspect du réel présent, atrocement actuel. Je vous ai lu comme je me relirais moi-même, c'est-à-dire avec l'âme et les sens d'un lecteur pas tout à fait ordinaire, détaché, bien que sortant d'un long rêve éveillé non sans analogie avec la nouvelle aventure dans les régions de l'illogisme que l'auteur lui propose, je devrais dire : lui* impose. *Car il faut en passer par ses conditions (et souffrir l'accumulation du détail, souvent inutile, qui donne l'impression de la longueur, comme c'est peut-être le cas dans votre roman) ou renoncer au livre.*

Je pense que les œuvres importantes, je n'ose dire les grandes puisqu'il s'agit ici un peu de nous, doivent se prendre ou s'accepter de cette façon qui n'exclut pas la violence. Ni votre livre, ni les miens sans doute, ne prétendent recevoir sans délai la récompense qu'ils attendent plutôt du temps et des circonstances : une adhésion absolue du lecteur. Il faut du reste distinguer plusieurs sortes de lecteurs, aussi bien parmi les critiques attirés des journaux et des revues, que parmi le public en général ; notamment les lecteurs rébarbatifs, d'esprit trop éveillé ou cultivé, et les lecteurs réceptifs, dont l'âme émotive ne demande qu'à se laisser violenter ou attendrir. Nommons-en une troisième, celle de lecteurs de choix dont le besoin est de lutter avec l'auteur, comme le personnage biblique avec l'ange, et pour qui ce combat est non seulement nécessaire afin de triompher de soi et de l'apathie ou de la veulerie générale, mais représente une mesure, un équilibre qui ne s'acquiert qu'au fil de cette espèce de haute joute qu'est la lecture phrase par phrase d'un livre difficile, autrement dit, nouveau. Je me figure que nombre de lecteurs en sont encore à lutter de la sorte avec Kafka.

Ce n'est pas sans motif que j'écris ce nom de Kafka au bas de ma lettre. Il doit être de vos amis comme il est devenu assez récemment, l'un des miens.

Franz Hellens.

Pages inédites du
JOURNAL DE GUERRE (1)
(1917)

SAMEDI 10 mars (1917). — Je vais de Sierre à Bâle, pour entendre *la Passion selon saint Matthieu*, de J.-S. Bach. La veille et la nuit, il a beaucoup neigé à Sierre ; et le sol est tout blanc, le matin. Aussi, je renonce à la route du Loetschberg, où les chemins de fer risquent souvent d'être arrêtés, l'hiver ; et je fais le tour par Lausanne— (7 heures du matin, à 5 heures du soir) Neuchâtel. A partir de Saint-Maurice, je trouve le printemps. Le lac de Neuchâtel est d'une beauté de mirage, comme je ne l'ai jamais vu. Son eau est d'un bleu-vert pâle et limpide, comme la mer vénitienne ; et les Alpes déroulent au fond de l'horizon leur dessin tourmenté qu'enveloppe et semble porter au-dessus de la terre la sereine harmonie de l'air ensoleillé. Les petites villes bourguignonnes : Yverdon, Grandson, — Morat au loin. Puis, dans le lac de Bienne encore à demi glacé, l'île boisée de Jean-Jacques. Puis, Soleure, mon Soleure, celui aussi de Spitteler. « Soleure tout en or », où les mouettes se jouent sur la rivière. Olten et, là-haut Frohburg, où j'écrivis, je crois, le premier livre de *Jean-Christophe*. Liestal, qui m'intéresse parce qu'y naquit Spitteler, gracieuse petite ville, qui a su faire son nid au creux d'une aimable vallée : çà et là quelques monticules arrondis, gazonnés, qui me rappellent le récit d'enfance où le petit voyait de son lit, sur la pente de la colline en face, le grand-père et la grand-mère monter, puis, arrivés au haut, à sa grande terreur, s'enfoncer dans la terre, pour redescendre de l'autre côté.

Bâle : hôtel Euler. (Près de la gare, un excellent hôtel, pas grand, et soigné. — Un kommando d'étapes y est installé). Voici dix ans que je n'étais revenu dans cette ville. — Hans Huber vient m'y prendre, vers 7 heures, pour me mener à la

(1) Au moment où les amis de R. Rolland se préparent à célébrer, par une cérémonie à la Sorbonne, le Xe anniversaire de sa mort, nous citons quelques pages extraites du *Journal de guerre*, qui n'ont pas été reproduites dans l'édition publiée, il y a deux ans, par la librairie Albin-Michel.

cathédrale. Je ne me représentais pas ainsi ce doyen de la musique suisse, directeur du Conservatoire de Bâle, qui connut intimement Brahms, Liszt et Wagner. Au lieu du vieillard un peu solennel que j'attendais, je vois un petit homme aux cheveux gris et bouclés, au teint brun, petite moustache, — une tête à la Charles Garnier, — plein de vivacité dans les traits, les mouvements, la voix un peu hachée. Il est gai, affectueux, malin. Point Bâlois d'origine, mais de Soleure, il a environ soixante-quatre ans. C'est lui qui a réorganisé la musique à Bâle, dont il est devenu citoyen d'honneur. Il s'est attaché à la ville, qu'il aime et qu'il a plaisir à me montrer.

Il est 7 heures et demie lorsque commence à la cathédrale la *Passion selon saint Matthieu.* Cette exécution musicale est devenue une tradition à Bâle ; mais d'habitude, elle a lieu deux mois plus tard, en mai ou en juin. Le cadre est fort beau, et l'acoustique excellente. En prolongement de l'orgue qui remplit naturellement le mur d'entrée de la nef, une vaste estrade descend jusqu'à hauteur des chapiteaux des piliers. L'orchestre (de l'Allgemeinen Gesellschaft) et les chœurs (constitués par le Basler Gesangverein) sont dirigés par le Kapellmeister. Dr Hermann Suter (qui est un élève de Huber). Le petit chœur est composé d'enfants du Gymnasium, dirigés par le Dr R. Löw. Les chanteurs soli sont Suisses, Hollandais, Allemands. Le plus remarquable est l'Évangéliste (le ténor), Karl Erb, de Münich, qui a un sens des nuances, une délicatesse et un art souple et varié. Maria Philippi chante l'alto. Thomas Denijs de la Haye tient le rôle du Christ. — L'audition est très bonne. Les chœurs de Bâle ont à la fois douceur et force. En cela, ils sont supérieurs à la plupart des chœurs allemands, qui sacrifient la finesse et la pureté à l'effet énergique. La direction est juste, nuancée, pleine de goût. — Cependant, l'ensemble de ce chef-d'œuvre me cause peu d'émotion. Est-ce le manque d'accent un peu rude et passionné (précisément à l'allemande) qu'il faudrait pour soulever ces grandes masses grises? (Je l'ai regretté surtout pour le premier grand chœur que je voudrais plus rapide et porté et poussé, martelé par le rythme de la puissante basse). Mais n'est-ce pas aussi une impression morale qui pesait sur mon esprit, pendant toute l'audition?

Dehors, au loin, dans la nuit, grondait le canon des Vosges. Et je faisais malgré moi toutes sortes de réflexions, en entendant le vieux J.-S. Bach, — sur le culte du passé et le mépris du présent, — sur l'ironie de ces cœurs sincères qui célèbrent (avec Bach) l'office de la Passion du Christ, s'attendrissent ou s'indignent sur le supplice du Fils de l'Homme, et ne

feraient rien pour diminuer d'une heure celui des fils de l'homme, qui sont là-bas, martyrisés, dans les tranchées (dans les deux lignes de tranchées opposées) des Vosges. — Mais l'ironie s'affiche candidement, déjà, à son insu, dans l'exécution même de *la Passion* de J.-S. Bach, où les mêmes choristes chantent tour à tour : *Herzliebsten Jesu*... ou *Mein Hirte, nimm mich an*, ou encore injurient les persécuteurs du Christ : *Lasst ihr! haltet! bindet nicht!* — et puis, l'instant d'après vocifèrent : *Lasst ihn kreuzigen!* et injurient le Christ. — La même basse fait saint Pierre et Judas Iscariot. Et la même alto, qui chante l'âme douloureuse, amoureuse du Sauveur, fera le premier faux témoin. Mais le bon Picander, ni J.-S. Bach lui-même, ne se doutaient de la profondeur sarcastique de leur invention.

Comme j'aimerais à reprendre plusieurs de ces textes, en les appliquant aux malheurs présents ! Il suffirait d'y changer un ou deux mots, par places) (...).

...Je suis las, à la fin, de ces stériles éjaculations des âmes vertueuses qui adorent la victime dans le passé et la baignent de leurs larmes dévotes, mais qui, dans le présent, la laissent égorger, ou s'en détournent avec indifférence (quand ce n'est pas avec une mauvaise jouissance). Et je suis las aussi de ceux qui admirent les hardiesses d'un grand artiste, dans les siècles ensevelis, mais qui, dans celui qui vit, empêchent qu'il ne s'en manifeste d'autres...

Ce qui me touche le plus, cette fois, dans l'œuvre de J.-S. Bach, — c'est : comme artiste, les airs concertants avec deux flûtes, et avec deux hautbois, — et comme homme, (comme homme et comme artiste) les deux sublimes récitatifs de l'alto : *Ach Golgota!*... et de la basse : *Am Abend, da es kühle war*... — Hans Huber est surtout frappé par le quatuor qui précède le chœur final. — Je remarque, en causant avec lui, que la *Passion selon saint Matthieu* n'est pas l'œuvre de J.-S. Bach qu'il préfère. Il aime mieux la *Messe en si mineur* et même quelques cantates. Il lui reproche un certain manque d'unité de style ; il ne supporte pas volontiers les chœurs dramatiques ou dialogués qui la coupent (je ne suis pas de son avis). — Mais l'œuvre qu'il met au dessus de tout, c'est la *Messe en ré* de Beethoven.

Après l'audition, nous allons tous deux à une petite réunion souper où se réunissent, au Casino, les artistes. Un président du Gesangsverein fait un discours où il remercie un et chacun et fait mon éloge. A quoi je ne réponds rien, suivant mon habitude.

Et rentré à mon hôtel, passé minuit, couché, dans le silence de la nuit, j'entends le grondement ininterrompu du canon.

C'est comme un orage lointain, de l'autre côté d'une montagne. Les coups succèdent aux coups, — toutes les vingt ou trente secondes, — et roulent sans repos. On dirait le ronflement d'un dormeur monstrueux, de l'autre côté du mur. Jusqu'à ce que je m'endorme, le ronflement continue. Et lorsque je me réveille, dans la nuit, je l'entends encore. Et je ne sais plus alors ce qui l'emporte en moi, de l'impression de tragique, ou de celle de la stupidité sans bornes de ces malheureux insectes, de ces millions de pauvres bêtes qui s'acharnent à se défoncer mutuellement.

Dimanche matin 11 mars. — De bonne heure, je refais connaissance avec Bâle, que je retrouve mieux conservé que je ne l'avais craint. C'est une ville que je ne dirai point aimer, mais qui a son prix pour moi, une des rares villes de Suisse, — peut-être la seule — qui ait la haute saveur d'une vieille ville intelligente, d'une grande bourgeoisie qui sait le prix de la pensée.

Visite rapide au cloître de la cathédrale, — au musée, — puis à la Kunsthalle, où je retrouve Huber, devant une exposition d'œuvres nouvelles de Hodler. — Voici quelques réflexions, jetées à la course :

Boechklin est un exemple (auquel je ne songeais plus) du pouvoir barométrique de l'art d'annoncer à l'avance l'âme des peuples, qui va venir. L'Allemagne nouvelle que nous connaissons trop s'exprime en lui, à son insu. Voyez dans le *Vita Somnium breve,* la femme qui est une Hedda Gabler, le jeune cavalier qui a l'air d'un Mongol de l'armée de Genghis-Khan, la mort qui assomme férocement le vieillard. La sensualité avinée des tritons, des naïades. La fureur meurtrière des centaures.

On ne peut écrire sur l'histoire de la Réforme, sans avoir vu, au musée de Bâle, la galerie de portraits du XVIe siècle. Il y a là une collection de maniaques religieux effrayants ou grotesques, des âmes taillées au couteau dans du bois qui a des nœuds. Il m'est rafraîchissant de trouver au milieu la figure fine et fatiguée du vieux Erasme.

Le clou de l'exposition Hodler est une toile gigantesque, où cinq ou six laides femmes, poussées en graine, se tortillant, dans des pagnes d'un bleu tourné qui leur collent à la peau (mais il n'y a point à craindre que cela puisse éveiller des pensées impudiques). Cela s'intitule : *Blick im Unendlichen.* — Il m'est impossible de suivre Hodler dans ses grandes compositions abstraites, où il se pétrifie de plus en plus. Il est englouti par l'abstrait ; il y perd tout suc de vie. — Petite discussion avec le secrétaire de la Kunsthalle, Dr Barth, qui va faire acheter pour 20 000 francs l'œuvre en question. Il y

voit, notamment, « l'âme du bleu ». En revanche, j'admire beaucoup les portraits d'hommes et certains paysages simplifiés de Hodler (des lacs).

Déjeûner chez Hans Huber, avec sa femme, sa fille, et quelques amis. Il habite Angensteinerstrasse, au-delà de St-Jakob et de la porte St-Alban. Un modeste appartement, encombré de peintures (assez médiocres), de gravures, de photos, de bronzes d'art, de rubans de couronnes de concerts. Il est assez instruit des choses d'art, connaît assez bien la peinture, même très moderne (à Bâle, la bourgeoisie intellectuelle ne se désintéresse jamais des arts, c'est une tradition). Il a la passion de l'Italie, où il allait chaque année, avant la guerre, et qui lui manque cruellement. (Il tâche de la remplacer par Locarno). Il a chanté dans la *IXe symphonie* à Bayreuth, sous la direction de Wagner. Il dit que, pas plus que Liszt, Wagner n'était un bon chef d'orchestre ; ils sentaient admirablement l'âme de l'œuvre, mais leur façon de diriger était vague et manquait de précision. Il était à la première de *Parsifal*, et a vu Wagner en proie à une crise de colère hystérique, — comme une femme nerveuse — à la porte du théâtre. (...)

— Huber a connu Nietzsche, Jakob Burckardt et Boecklin. Celui-ci, paraît-il, n'aimait guère en musique que Grieg ! Quant à Nietzsche, il montrait ses œuvres musicales à Huber, et lui avait demandé d'en orchestrer une ; ce que Huber ne fut pas empressé de faire. De Jakob Burckardt, il dit que c'était un vrai Bâlois, qui n'eût jamais pu résister au plaisir de faire un bon mot malicieux, — ce qui lui valait bien des rancunes — mais que certains de ces bons mots dépeignaient merveilleusement. Toutefois, il ne faut jamais juger de l'opinion vraie et objective de Burckardt par ces saillies. — Il a été ami de Brahms, qu'il aime beaucoup.(C'est encore un grief qu'il a contre Spitteler, qui n'aime point Brahms). Il a peu de sympathie artistique pour Strauss, pas plus que pour Saint-Saëns. Il parle avec respect et sympathie de César Franck, sans cacher certains défauts de sa technique.

Après déjeuner, un de ses élèves exécute, au piano, une longue suite musico-philosophique de Liszt, qui me cause un cruel ennui.(Invocation, etc. Funérailles de Chopin). — Puis, nous faisons une promenade en auto, à la frontière d'Alsace. Pendant 2 ou 300 mètres, la route sert de frontière. Les promeneurs suisses y circulent en foule : sur la lisière du champ, un soldat allemand, baïonnette au canon, cause avec les gens. Presque aucune surveillance sur un assez long parcours. Un soldat allemand, interné en Suisse, se promène sur cette route, qu'il n'aurait qu'à enjamber pour se trouver ne

Allemagne. (Mais il n'y tient pas, sans doute). Nous allons jusqu'à ce que la route soit coupée. Une sentinelle suisse et une sentinelle allemande se dévisagent, d'un air ennuyé, mais le fusil armé et toujours prêt. A cet endroit de terrain, la route descend en pente vers un petit vallon, où se trouve, à une vingtaine de pas, une vénerie : (le Kronprinz y vint, il y a une quinzaine). Puis la pente remonte doucement jusqu'à une nouvelle petite crête. On ne peut voir de division plus factice entre deux nations. Aucun signe naturel. C'est le même champ, la même route banale, d'un côté comme de l'autre, sans aucun signe distinctif. — De là, l'auto nous porte au sommet de la colline de Ste-Margarete, d'où l'on domine les environs de Bâle, de toutes parts. On voit les forts d'Istein, Lörrach, la plaine du côté d'Altkirch. Dans la direction du Ballon de Guebwiller, deux ballons captifs allemands planent, en observation. — Nous revenons à Bâle, gare badoise, qui semble une nécropole, et est occupée par une compagnie de soldats suisses.

Voir, à deux pouces de sa poitrine, la baïonnette d'un soldat allemand ; se dire que si l'on avançait d'un pas, cet homme aurait non seulement le droit mais le devoir de vous tirer comme un lapin, c'est grotesque !

Et à toute heure du jour, j'entends le canon, là-bas qui s'ébroue.

(Les journaux de Bâle disent que la nuit au 10 au 11 mars (samedi à dimanche) a été une des plus agitées depuis le commencement de la guerre ; les habitants des quartiers ouest de Bâle ont passé sans dormir une partie de la nuit, à cause de la canonnade ininterrompue. — Le communiqué français du 11 mars parle d'une attaque allemande sur les postes français du Largitz. — D'une façon générale, la belle nuit claire de pleine lune a donné lieu à de violentes actions, ici et là.)

...La *Revue Mensuelle* (Genève) d'avril 1917 publie un petit article de moi : *La Passion selon saint Matthieu de J.-S. Bach à Bâle.* Dans le même numéro, un premier article, très violent et apocalyptique, de G. D. Herron, dirigé contre les pacifistes : *Immoralité pacifiste.* Ce vertueux hypocrite se lamente de voir la paix approcher, malgré tout. « Les ténèbres montent rapidement dans le ciel de tous les peuples. C'est comme si l'âme de la race humaine était saisie par la torpeur d'une nuit préhistorique. Oui, c'est bien Thor et Wotan... qui sont en voie d'établir le règne de la mort spirituelle... etc. » Le même gigantesque imbécile vient de publier un volume : *la Menace de paix,* où il me prend à partie, me dit-on.

ROMAIN ROLLAND.

« L'Atlantide retrouvée? »

PARMI les premières entreprises dont la curiosité et le génie de l'homme subissent la tentation, il est naturel que se place au premier rang l'exploration du monde, de ce monde de terre et d'eau où nous vivons. N'est-il pas naturel aussi que l'imagination, inspirée par nos désirs et nos vœux se hâte de combler les lacunes de notre ignorance, n'attende point le fruit d'une démarche méthodique? « La pensée de l'homme va plus vite que sa science » c'est M. Raymond Thévenin qui nous le rappelle pertinemment au seuil d'un excellent petit livre où, selon le principe de la collection qui accueille son volume, il s'efforce de « faire le point » sur les pays légendaires. Car ainsi naissent les continents fabuleux et les îles fortunées. Ajoutons seulement qu'un mouvement complémentaire n'est pas moins fréquent : il est naturel encore que l'homme s'efforce de projeter et ainsi de concrétiser, croit-il, ses aspirations et ses rêves dans le temps et dans l'espace, dans l'antiquité la plus reculée et au-delà des limites de l'univers connu. L'intrication du songe et de la veille n'apparaît nulle part plus étroite que dans les descriptions étonnamment précises des pays légendaires. L'erreur serait à coup sûr de prendre ces descriptions pour des rapports historiques et géographiques obéissant aux règles de la science moderne, et bien des chercheurs ont heurté cet écueil. Mais l'erreur, empressons-nous de l'ajouter, ne serait pas moindre de nier au rêve sa réalité ou sa valeur active prémonitoire, au nom d'une conception trop étroite de l'homme et de la nature.

Or, parmi les pays légendaires, il en est un dont la célébrité est singulière (2) et dont les vicissitudes illustrent le mieux ces remarques : l'Atlantide, depuis des siècles, hante les esprits et les cœurs; elle n'a pas déserté les soucis de nos contemporains. Plusieurs livres nouveaux posent encore l'immortelle question : l'Atlantide a-t-elle existé? Où et quand faut-il la situer? Que fut l'Atlantide? Peut-être, afin d'écarter toute équivoque et de donner un sens exact aux premières interrogations, conviendrait-il de répondre d'abord à la dernière et de savoir ce qu'est l'Atlantide?

(1) R. THEVENIN, *les Pays légendaires devant la science*, Paris, P. U. F. Collection : *Que sais-je?* N° 226.

(2) *La Bibliographie de l'Atlantide et des questions connexes*, par GATTEFOSSÉ et ROUX (1926 énumère 1 700 ouvrages. Stevens en trouve 2 500 en 1932 et Ceram parle de 20 000 volumes !

L'Atlantide est un mythe platonicien ; l'affirmation est banale, mais ses implications sont trop souvent négligées.

Qu'est-ce donc qu'un « mythe »? Les anciens commentateurs de Platon répondent : c'est « un discours faux qui figure une vérité en images ». Ce n'est point certes un discours incohérent — le mythe doit être « vraisemblable » et Socrate, après avoir écouté Critias se réjouit en souriant, dirait-on, qu'un récit qui fut présenté comme vrai s'accorde si heureusement aux intentions du maître — mais le mythe n'est pas davantage un récit *historique*. C'est « une histoire » ; ce n'est pas « de l'histoire ».

Les glosateurs et les disciples de Platon ne s'y sont pas trompés : Aristote met ses élèves en garde contre la croyance à l'historicité des paroles de Critias et aucun platonicien, jusqu'à Marsile Ficin et l'académie florentine, n'a adopté cette croyance, fort répandue depuis la Renaissance. Lorsque Jurgen Spanuth écrit : « Il semble que Platon ait eu pour seul objet de retracer fidèlement les événements qui lui avaient été rapportés, » toute la tradition et Platon lui-même s'insurgent. Et lorsque le même auteur veut nous enfermer dans un dilemme, car, dit-il, si Platon n'est pas un historicien, c'est « un mystificateur doublé d'un faussaire », Socrate a répondu d'avance à cette accusation : « Le poète n'est pas un mystificateur, c'est un créateur de mythes » et le *Phédon* montre bien la naïveté d'une confusion des deux termes.

Du caractère mythique du récit de Critias, commencé dans le *Timée*, poursuivi, non sans quelques contradictions, dans le dialogue qui porte le nom du narrateur, retenons que la recherche d'une île qui aurait possédé *tous* les traits de l'Atlantide platonicienne est d'avance vouée à l'échec, car cette recherche partirait d'un véritable contresens. La plupart des auteurs qui croient avoir découvert l'Atlantide veulent trop prouver. Ils veulent prouver ce qui n'est pas susceptible de preuves, ce qui n'appelle pas de preuves.

Il faut choisir en effet : Paul Le Cour qui consacra sa vie à la quête d'Atlantis a distingué les atlantidiens des atlantéens (1). Les premiers, dit-il, veulent situer l'Atlantide géographique, les seconds parvenir à l'intelligence de son « âme » et accessoirement, très accessoirement à l'invention de son « corps ».



Le corps de l'Atlantide... Si Platon agit en poète dans le moment qu'il agit en professeur, le poète ne crée point à partir de rien. Dans la construction du mythe de l'Atlantide, des matériaux ont été utilisés. M. Albert Rivaud, en préface à sa traduction magistrale du *Timée* et du *Critias* (2), et M. Léonard Saint-Michel, dans l'indispensable *compendium* que nous avons cité, ont dressé l'inventaire de quelques-uns de ces éléments. Pourquoi la mémoire humaine n'aurait-elle pas conservé le souvenir d'un gigantesque

(1) *L'Atlantide, origine des civilisations*, éditions Dervy.
(2) Éditions des Belles-Lettres, coll. *Guillaume Budé*.

cataclysme, pourquoi ce souvenir, sous une forme légendaire, n'aurait-il pas suggéré à Platon le mythe de l'île engloutie? Pourquoi l'Atlantide n'aurait-elle pas un corps?

Il est peu de lieux du globe qui n'aient été choisis pour tombeaux ou — assez bizarrement — pour sièges encore vivants de l'antique Atlantis. Suivant Abraham Ortélius, géographe de Philippe II, au XVI[e] siècle, l'Atlantide, ce continent situé au-delà des colonnes d'Hercule existe toujours : c'est l'Amérique. Pour Baër, au milieu du XIX[e] siècle, les Atlantes sont les Hébreux et l'Atlantide n'est rien d'autre que la Palestine. Sylvain Bailly, dans ses lettres à Voltaire, explique que l'Atlantide doit être située en Mongolie et que ses habitants étaient originaires du Spitzberg. La presqu'île scandinave, d'ailleurs est élue par Olaus Rudbeck, professeur à l'université d'Upsal, tandis qu'en 1842, Frederic Klee soutient que l'Atlantide se trouvait... en Europe. Delisle de Sales voit la patrie d'Atlantis dans le Caucase, ses colonies submergées dans une grande île dont il ne reste plus que la Corse et la Sardaigne. De Grave penche pour son pays : la Flandre, Berlioux choisit l'Atlas africain et l'on sait la fortune que cette hypothèse acquit auprès du grand public grâce au roman de Pierre Benoit.

Hermann, dans son livre si riche, si érudit, si judicieusement prudent (1), placerait volontiers l'Atlantide en Espagne à Tartessos.

Mais la théorie la plus généralement défendue, la plus vraisemblable aussi, estime que l'Atlantide repose aujourd'hui sur les bas-fonds de l'océan Atlantique nord, et qu'elle fut ce plateau dont les sommets jaillissent encore de la mer, sous l'aspect des îles Açores. Cette localisation semble répondre aux indications, d'ailleurs très vagues, du *Timée*. Elle semble surtout favorisée, sinon tout à fait établie par les découvertes de la science moderne. M. Raymond Thévenin, après l'abbé Moreux, a rassemblé les indices fournis par diverses disciplines : la géologie, la zoologie, la botanique, l'océanographie, l'ethnographie rendraient probable l'existence ancienne d'un « pont », comme disait déjà Buffon, entre l'Europe, l'Afrique, et l'Amérique. Mais leurs arguments sont loin d'être d'égale portée. La théorie de Wegener sur la dérive des continents explique, aussi bien que l'hypothèse atlantidienne, les similitudes de flore et de faune observées de part et d'autre de l'océan et ruine la tradition d'un continent intermédiaire. Quant aux « preuves » tirées des traits communs aux cultures européenne et africaine, elles sont fragiles. D'abord, les communications entre les deux continents furent beaucoup plus fréquentes au moyen âge qu'on a coutume de l'admettre et Hermann encore l'a démontré clairement. Nul ne sait jusqu'à quelle très haute antiquité, elles remontent peut-être. Puis, « l'illusion diffusioniste » (G. Elliott Smith) nous guette : des traits apparemment très caractéristiques d'une culture ont pu éclore au sein de deux pays qui n'eurent jamais de contact entre eux, pour peu que des contextes psychologiques et sociologiques semblables les

(1) *L'Homme à la découverte du monde*, éd. Plon.

aient engendrés. Et Jung introduirait ici la notion d'archétypes, auxquels participe toute *psyché* humaine...

Relisons cependant, la phrase de Pierre Termier : « Libre à tous les amoureux des belles légendes de croire à l'histoire platonicienne de l'Atlantide, non seulement la science, la plus moderne science ne leur en fera pas un crime, mais c'est elle-même qui par ma voix les y invite. » L'existence d'un continent atlantidien est probable, très probable pour certains. Mais qu'a de commun ce continent avec l'Atlantis de Platon? Il disparut sans doute à la fin de l'ère tertiaire, avant l'apparition de l'homme (et voilà qui montre bien aussi l'illusion des preuves tirées de l'ethnographie !) et ce corps se prête mal à la présence d'une « âme » telle celle qui informait l'Atlantide de Platon. L'affaire est-elle close?



Mais, voici qu'une nouvelle fois, un auteur annonce *l'Atlantide retrouvée* (1), retrouvée à Heligoland. Cet auteur, c'est Jurgen Spanuth à qui nous appliquerons volontiers la parole de Fontenelle sur la pierre philosophale : « On trouve en la cherchant de fort beaux secrets qu'on ne cherchait pas. » Disons tout de suite que M. Spanuth a certainement trouvé quelque chose, peut-être quelque chose de fort important, mais il n'est pas sûr qu'il ait trouvé l'Atlantide. Entendons-nous : M. Spanuth identifie les Atlantes et les habitants d'un autre pays légendaire l'Hyperborée. Cette identification ne sera pas admise sans réserves.

Hérodote, Pausanias, Pline, Pomponius Mele, Plutarque, nomment l'Hyperborée qui, pour l'un ou pour l'autre, est l'île de Calypso ou le Jardin des Hespérides, mais qu'aucun ne situe géographiquement d'une manière précise. Paul Le Cour estime que l'Hyperborée et l'Atlantide ne font qu'une seule et même contrée, mais un exégète traditionnel aussi averti que René Guénon distingue les deux pays et croit que la civilisation primitive ou plutôt primordiale, dans la pensée de cet auteur, se déplaça du Nord vers le Sud, du centre hyperboréen vers l'Atlantique nord, au niveau du 49e parallèle. Et d'assez nombreux recoupements cosmographiques (nature du zodiaque, durée du jour, hauteur de l'étoile polaire, etc...) que M. Spanuth rappelle brièvement obligent à situer l'Hyperboréen au-delà des limites généralement assignées à l'Atlantide. Du point de vue historique, on sait que, vers 1 200 avant Jésus-Christ, des conquérants venus du Nord soumirent la Grèce et l'Ibérie (Théopompe voit dans les Ibères les descendants de ces peuples hyperboréens) et menacèrent l'Égypte.

M. Spanuth a rassemblé les textes qui ont enregistré cette invasion, les objets, les peintures qui caractérisent les envahisseurs, ceux qu'ils ont laissés sur les terres conquises et, puisque

(1) Éd. Plon ; louons la prudence de l'éditeur qui a fait suivre d'un point d'interrogation, absent de l'édition allemande, le titre français du volume : *L'Atlantide retrouvée?*

d'autre part, l'existence d'une grande civilisation scandinave, à cette époque, paraît établie, la thèse de l'auteur n'est point invraisemblable. Il n'est point invraisemblable non plus que le récit de Critias ait amalgamé des souvenirs éventuels du continent atlantidien disparu à ceux de l'invasion hyperboréenne. Ainsi, l'interprétation de Spanuth par Jacques Bergier — Spanuth a découvert à Heligoland les restes submergés de Numinor, centre de la tradition celtique — semble plausible. Mais Spanuth qui n'a pas de son propre aveu, trouvé le continent atlantidien, n'a pas davantage vérifié, quoiqu'il pense, l'exactitude de la description platonicienne. Jacques Bergier (1), a encore démontré que l'orichalque, mystérieux métal des Atlantes, selon Platon, ne pouvait raisonnablement être pris pour l'ambre, ainsi que le veut Spanuth. Mais ce qu'a trouvé Spanuth, répétons-le, ce qu'il a trouvé au sens le plus strict du terme, puisque des plongées sous-marines ont confirmé ses déductions, peut être fort important. On songe à Thulé, à Thulé *ultima*, à Thulé *brumosa*, à Thulé *extrema*... et il n'est pas impossible que des traditions concernant l'Hyperborée et ses conquérants aient, plus ou moins volontairement, été incorporées par Platon dans la fabrication poétique de son mythe de l'Atlantide...



C'est toujours au mythe que nous revenons ; la nature véritable des « mythes », M. Denis Saurat ne l'ignore pas. Son livre, il est vrai, *l'Atlantide et le règne des géants* (2), repose sur la théorie cosmogonique du savant autrichien Hoerbiger, d'après lequel plusieurs « lunes » tournèrent successivement autour de la terre. Chaque satellite se rapprocherait sans cesse de la terre ; et, à la fin de chaque période géologique, finirait par s'écraser sur notre globe. Mais avant le désastre, il est un temps où la lune exerce une si forte attraction sur la terre qu'elle diminue considérablement la pesanteur et que les êtres vivants peuvent alors croître jusqu'à des dimensions qui nous paraissent gigantesques. Voilà 300 000 ans, florissait une merveilleuse civilisation mondiale : la lune tertiaire tomba sur la terre : cinq sommets demeurèrent du continent disparu, et c'est pourquoi on trouve dans les Andes des mines inexpliquées, au Mexique une tradition d'allure presque scientifique, près de la Nouvelle-Guinée, le culte des grandes pierres, près de l'Abyssinie des débris d'une race géante, enfin dans l'Inde et au Tibet, de hautes théories... L'astronomie de Hoerbiger a rencontré chez les savants le même scepticisme justifié que, naguère, les hypothèses fantastiques de Velikovsky (3) sur la naissance de Vénus et de Mars, anciennes comètes, dit-il. Et si M. Saurat tenait cette théorie pour nécessaire afin d'expliquer la permanence de certains traits culturels qui, pour nous, représente plutôt la permanence de certaines structures psychiques et

(1) In *Fiction*, nº 11, année 1954, p. 114.
(2) Éd. Denoël.
(3) *Mondes en collision*, Paris, Stock, 1951.

sociales, on pourrait redouter les ravages de l'illusion diffusioniste. Mais M. Saurat est trop habile, trop intelligent, trop plein d'humour aussi pour être plus que « modérément convaincu » par la théorie de Hoerbiger. Je ne pense pas trahir la pensée de l'auteur en écrivant qu'il voit dans ce roman cosmogonique un mythe, un mythe explicatif, sur leur plan, des autres mythes où M. Saurat est expert, d'un principe mythique, si j'ose dire, de coordination. « Même s'il n'y avait jamais eu de géants, même si aucune Atlantide n'avait jamais existé, les bouleversements représentés dans ces images traditionnelles sont aussi sensibles que jamais dans la texture même, dans les sentiments les plus intimes de nos âmes. » Et M. Saurat conclut : « Les impulsions qui sous-tendent toutes les idées sur l'Atlantide depuis Platon jusqu'à Hoerbiger témoignent du désir des hommes de devenir des dieux... »



Nos âmes, des dieux... ces mots sont les mots de la fin. « En dépit de 20 000 ouvrages consacrés à l'Atlantide, son existence n'a jamais pu être démontrée » (Ceram). Mais l'âme de l'Atlantide est notre âme, ou peut-être ce « supplément d'âme » qu'il nous reste sans cesse à gagner.

Des savants éminents ont soutenu l'existence d'un pont atlantique, d'un continent atlantidien. Mais celui-ci ne partage avec l'Atlantide de Platon que sa localisation approximative. C'est, au même titre sans doute que l'Hyperborée de Spanuth, un substrat du récit de Critias, une réalité historique dont Platon aurait entendu l'écho. Mais cela même n'est pas sûr, et somme toute importe peu. Pourquoi veut-on que Platon ait eu besoin de cet écho? Pourquoi faudrait-il que les hommes pour détenir tel emblème, professer telle croyance, accomplir tel rite, voire employer telle technique, eussent reçu ces propriétés d'autres hommes, d'une civilisation où elles régnaient déjà? Pourquoi faudrait-il enfin — et cette exigence n'est que l'application à notre propre usage des préjugés qu'il dénonçait à l'instant — pourquoi en vérité faudrait-il que nos rêves et nos pensées les plus hautes vécussent en un lieu géographique? Étrange primat de la matière sur la forme, dans le domaine des idées... Et si cet écho, si ces communications, si ce centre physique de la civilisation traditionnelle existent, ils ne sont que moyens, que symboles, que véhicules. Hâtons-nous de les utiliser, puis de les dépasser.

A quiconque s'inquiète de l'Atlantide, accordons qu'il n'est point de meilleur guide que le premier héraut de l'île perdue. S'il n'arrête pas sa lecture à quelques fragments du *Timée* et du *Critias*, Platon lui apprendra beaucoup sur la naissance et la vie et la mort et la perpétuelle résurrection d'Atlantis.

ROBERT AMADOU.

LES FEMMES
et le roman d'aujourd'hui

POURQUOI les femmes, ces années-ci, écrivent-elles tant? Plus exactement, pourquoi y a-t-il tant de femmes qui écrivent, et pourquoi leur nombre est-il en progression constante? Car enfin, les faits sont là : les gazettes nous apprennent que, sur les quelque soixante-quinze romans de « jeunes » publiés ou à paraître avant la distribution des prix de décembre, plus de la moitié *(quarante-quatre, suivant* France-Dimanche) *ont pour auteurs des dames et des demoiselles.*

L'explication de ce phénomène est-elle du ressort du sociologue, du psychologue, du psychanalyste? Mme Françoise Giroud nous remontrera, dans Elle *ou dans* l'Express, *qu'il s'agit bien là d'un phénomène social et que, au temps de la « femme pressée » (c'est la formule à la mode, cet automne), il est bien légitime que ses pareilles soient également pressées... de se faire imprimer. Mais ce n'est pas si simple, même s'il convient de ne l'entreprendre qu'avec précaution, cette explication — car, à le faire à la légère, on risque de se voir vivement pris à partie par certaines des intéressées, qui ont l'épiderme sensible, l'amour-propre chatouilleux, l'esprit de corps vigilant et agressif. Le « féminisme de choc » a, dans l'ordre littéraire* aussi, *de redoutables avocates, et il est prudent d'éviter les extrapolations hâtives ou les généralisations sommaires...*



Il ne me semble pourtant pas téméraire d'avancer que la venue récente d'un grand nombre de femmes à la profession littéraire tient pour une bonne part à la faveur et au succès de la littérature dite « de témoignage ».

Il est extrêmement rare, en effet, qu'une femme qui écrit prenne pour sujet autre chose qu'elle-même, pour thème d'inspiration autre chose que sa propre expérience. Sur dix romans féminins, huit ou neuf sont des autobiographies plus ou moins déguisées, des récits d'aventures personnelles plus ou moins transposées : la femme qui écrit, avant tout se raconte. *(Il conviendrait sans doute de mettre à part les romancières anglo-saxonnes; mais nous parlons ici du roman français de ces dernières années.) Et comme, d'une part, le cours des événements et l'évolution des mœurs ont amené les femmes à manifester, ces années-ci, une activité et une liberté plus grandes que devant; comme, d'autre part, la littérature de confidence et de témoignage est devenue fort à la mode — tout cela se concilie fort bien, ainsi qu'il apparaît à la lecture de plusieurs romans féminins*

publiés ces dernières semaines et signés par exemple Jacqueline Savéria, Renée Massip, Marguerite Alleins, Michèle Brunet, Elizabeth Trévol. Prenons l'un d'entre eux : dans sa première partie au moins, le livre de Jacqueline Savéria, Ni sains ni saufs (1) *tient beaucoup plus du reportage (sur les camps de concentration) que du roman proprement dit — à telle enseigne que lorsque l'auteur s'attache ensuite plus spécialement aux pas de l'une de ses héroïnes, le lecteur se demande au nom de quel arbitraire Mme Savéria a choisi cette Florence Mesnil, que rien ne désignait particulièrement à l'attention parmi les personnages qui peuplaient les deux cents premières pages de son livre. Je sais bien que cet arbitraire est le « fait du prince » du romancier. Encore convient-il que le justifie une certaine nécessité interne de l'œuvre elle-même. Ce n'est pas ici le cas. Il faut bien dire que les exemples sont assez nombreux de romans féminins dont une telle nécessité interne ne justifie ni la composition, ni l'éclairage, ni l'importance accordée à leur protagoniste. On y entend surtout la voix, le monologue d'une « journaliste intime » avide de se raconter, et qui s'affuble d'un masque ou se cherche des alibis.*

La littérature féminine entretient ainsi une équivoque entre deux genres qui n'ont entre eux que de lointains rapports (le roman et le journal intime). Ce ne serait encore que demi-mal si la matière traitée ou la manière de la traiter forçaient l'intérêt, emportaient l'adhésion. Mais le roman féminin, principalement chez ses plus jeunes représentantes (dont Mlle Françoise Sagan est la plus « brillante », Mlle Françoise Mallet la plus audacieuse, Mlle Elizabeth Trévol la dernière venue), apparaît trop volontiers comme un prolongement de cette littérature dont les « magazines du cœur » font une consommation immodérée. Des sujets des romans de beaucoup de ces demoiselles, on tirerait sans les trahir énormément un récit pour Confidences *ou* A tout cœur *: il suffirait le plus souvent d'en retrancher quelques atteintes à la morale et aux bonnes mœurs — qui n'ont pas (encore) tout à fait leur place dans les magazines pour midinettes — et quelques incorrections de style.*

Il est significatif, au demeurant, que le roman « subjectif » soit pratiquement le seul mode d'expression que pratiquent les dames et les demoiselles récemment venues au métier d'écrivain. Pourquoi aucune d'entre elles ne songe-t-elle à écrire par exemple pour le théâtre, qui attire tant d'écrivains mâles, jeunes ou chevronnés? Ne serait-ce pas, justement, parce que le théâtre ne se prête à la confidence, au témoignage sur soi-même, qu'au prix d'un effort de transposition et de recréation beaucoup plus difficile, beaucoup plus subtil? On aimerait connaître. sur tout cela. le sentiment de quelque représentante autorisée du « deuxième sexe » lui-même — et par exemple d'une Dominique Aury, qui est aujourd'hui notre meilleur(e), notre plus lucide critique littéraire, cela dit en passant et pour répondre, in extremis, *à toute accusation d'antiféminisme systématique...*

CLAUDE ELSEN.

(1) Éd. Laffont.

Sur un livre de Paul Mus

On parle fort souvent d'une « vocation mondiale » qui, historiquement, serait le lot de la France. Cela, non tant parce que la France offre aux autres peuples une idée de l'homme, qu'elle est seule à pouvoir si continûment et hautement incarner, assumer et vérifier — mais surtout par cette part qu'elle prit au partage du monde et ce territoire immense qui lui échut durant le siècle précédent. Bref ! si l'on sait que la France s'entend mieux aux pouvoirs de l'esprit qu'à la puissance et à la force, on n'en est pas moins intimement convaincu que son empire colonial est, en un certain sens, la projection, l'illustration la plus nette et la preuve la plus éclatante de cette intelligence, de cette justice, de cette humanité qui passent pour être le visage même de la réalité française.

On conçoit qu'il faille se méfier d'une politique du cœur, laquelle en peut arriver à masquer les vues économiques qu'il conviendrait d'avoir des différentes contrées de l'Union. Mais il n'empêche que le cœur doit nous guider, s'unir à cet esprit français, que l'on prend un tel soin à nous vanter, et nous mener à des solutions non point radicales et vives mais progressives, raisonnables et constructives. Le plus bel exemple que l'on puisse donner de ceci, c'est *le Destin de l'Union Française* (1), le récent livre de Paul Mus.

L'on connut Paul Mus, actuellement professeur à l'Université de Yale, par son remarquable *Viet-Nam, sociologie d'une guerre* (2). Il s'agissait là, en somme, de l'écrit le plus lucide que nous possédions sur la réalité première du Viet-Nam. On y voit Descartes aux prises avec Confucius. On dira, certes ! qu'il fut aussi question de Marx en cette querelle. Bien entendu. Mais Tibor Mende nous a montré, avec *l'Asie du Sud-Est entre deux mondes* (3), que quelque 600 millions d'hommes dans ces régions de l'Asie cherchent leur destin. Le plus remarquable et enseignant en ces analyses dues à Mus et à Mende est de nous montrer clairement qu'en choisissant un destin, ces masses humaines nous imposeront une destinée — qui ne sera pas forcément de notre goût.

(1) Éd. du Seuil.
(2) Éd. du Seuil.
(3) Éd. du Seuil.

C'est donc à nous, Européens, de proposer à tous ces peuples une solution telle que l'envie ne leur pourra venir d'aller ailleurs quémander, recueillir et réaliser des projets extrêmes. Cependant, que réclament et les peuples de l'Union et les peuples dits *déshérités?* Deux choses, qui sont évidentes : un certain bien-être (un progrès possible) d'une part, et, d'autre part le respect. Élisant la voie du communisme, des peuples déshérités choisissent dans le même temps l'industrie lourde. Ils acceptent le pari du stalinisme ; sacrifier des générations entières, mais atteindre à la force ; remettre le mieux-vivre à plus tard, mais se hisser au rang des puissances. Échapper à la barbarie par des méthodes barbares. C'est ici que se joue le sort du monde. C'est ainsi que se pose le dilemme de l'histoire d'aujourd'hui : du beurre ou des canons. Ce qui ne veut point dire : donnons-leur du pain et ils renonceront à fabriquer contre nous des canons. Il ne s'agit point de n'importe quel pain, mais d'un pain au goût de liberté. Le récent livre de Paul Mus traite, au fond, de la saveur des aliments que nous accordons (ou accorderons) aux peuples de l'Union.

Quelques constatations fort simples et d'un ordre purement concret — ainsi : *Voilà huit ans que l'Indochine est en feu; les alliés que nous nous y sommes nous-mêmes choisis ont poursuivi contre nous leur indépendance avec autant de ténacité et plus de succès, par la négociation, que l'adversaire par les armes,* ou : *En tous domaines l'Europe occidentale est lente à admettre que l'histoire générale se soit désaxée d'elle* — permettent à Paul Mus de poser le problème du colonialisme, non plus du point de vue strictement humain et sociologique, comme, hier, O. Mannoni (1), mais dans la juste perspective de l'histoire, du droit et de l'économie, parce que, assurément la partie la plus constructive de son ouvrage, parce que, justement, nous manquions singulièrement d'aperçus critiques pleinement lucides et capables d'étayer ou de détruire telle ou telle politique sentimentale. On connaît les principales théories du colonialisme. Hier, la nécessité du peuplement. Puis, le *régime de l'Exclusif* (il s'agissait d'assujettir les colonies à un plan tel que chacune d'entre elles pût développer uniquement une économie complémentaire et tributaire). Ensuite, la thèse de l'assimilation (grand mouvement trop littéraire pour dépasser jamais le niveau des campagnes électorales). Enfin, la théorie illustrée par Jules Harmand, visant à la création d'un *Commonwealth autoritaire* ayant pour but la puissance, réservant *avec une inébranlable fermeté tous les droits de la domination.* Tout ceci revient au seul système : le colonialisme. Il a bonne conscience — mais *quand le colonialisme fait le point, il a pourtant, dans le monde actuel, à affronter un triple mouvement d'opinion, local, national et international, qui le condamne.* Il se heurte à un argument irréductible : *l'argument majeur contre toute colonisation est fourni là où apparaît une volonté de se décoloniser.* Qu'il prenne tel ou tel masque, emprunte telle nuance, épouse telle nécessité (le peuplement ou la domination, la République ou l'Union), *le système se*

(1) O. Mannoni, *Psychologie de la Colonisation.* Éd. du Seuil.

reconnaît des devoirs, mais c'est toujours dans une perspective de haut en bas, soit qu'ils procèdent de la volonté du ciel, soit qu'ils traduisent moralement la supériorité d'un État laïc en avance par sa civilisation : et d'autre part, pour faire face à ces devoirs, la puissance tutrice réclame la durée. Albert Sarraut et le cardinal Mercier s'entendaient sur ceci : coloniser est un devoir. Sarraut ajoutait en substance : *la justification dernière de notre présence est de préparer la libération future de nos protégés.* Une fois de plus l'argument majeur semble se dresser aux quatre coins de l'Empire, : nos protégés entendent bien refuser nos bienfaits. Et c'est en cela que reparaissent Descartes et Confucius, Descartes et Mahomet ; c'est par ceci que tend à se formuler une question insolite : en vertu de quoi nos bienfaits sont-ils justement des bienfaits? et sommes-nous assurés de l'universalité de nos idées, de notre destin, de notre grandeur enfin? Pascal était plus sage. Simplement il nous faut en venir à ceci : notre présent est-il à la mesure de ce que nous prétendons être? Tout ce qu'oppose à une réponse négative le système (avec tous ses visages), c'est une perpétuelle référence au passé, aux prestiges de l'histoire. *Notre faute est de fermer les yeux sur le présent : nous faisons fond sur le passé, qui déterminera notre avenir; on a déjà esquissé ce complexe : il exige que nous nous représentions ce passé à la mesure de l'espoir qu'il a à porter, et non comme le voient nos partenaires directs ou les nations qui nous entourent.* De cette façon, nous sommes au même titre prisonniers de nos historiens (plus que de notre histoire) et captifs de notre propre mythe (qui, sans doute, se reconnaît le mieux dans nos Lettres). Ne voir dans notre présent qu'une parenthèse sans poids, qu'une *convulsion temporaire,* c'est évidemment ne rien comprendre au défi du monde, et, par surcroît, aider l'histoire à se désaxer de l'Europe occidentale. Je suis reconnaissant à Paul Mus d'aussi lucidement permettre que la question (le *défi,* comme dirait Arnold Toynbee) soit posée dans son ampleur totale. Dans le même temps, son étude permet de préjuger de la mesure prochaine d'un pays qui parviendra, souhaitons-le, à surmonter cette épreuve.

Ce retour, cette référence perpétuelle à un passé dont nous ne pouvons qu'avec peine prendre une vue tant soit peu objective, nous enchaîne bien entendu à ce devoir qu'est, en ce cas, la colonisation. Mais Descartes, lorsqu'il dialogue avec Confucius, a-t-il à ce point raison? Mais notre régime de l'Exclusif — en admettant même que nous l'ayons aujourd'hui considérablement élargi — sommes-nous si assurés qu'il soit chargé d'autant de gages, d'autant de promesses de bien-être, de liberté, de bonheur que nous le voudrions? *Ceci revient à soutenir que nos pupilles d'hier auraient avantage à nous revenir pour trouver à nos côtés un destin où ils seraient protégés contre les risques d'une improvisation et où ils tireraient bénéfice de l'expérience politique, sociale, économique, et pour tout dire profondément humaine, que notre pays a acquise en de longs siècles par sa présence sur tous les continents. Voilà ce qu'implique et ce qui soutient notre revendication d'aînesse. Nous nous créditons de toutes les possibilités de ce patrimoine; peut-être ou-*

blions-nous pourtant qu'il porte partout aussi avec lui la morale et la psychologie de notre La Fontaine :

> *Attaché? dit le loup, vous ne courez donc pas*
> *Où vous voulez?...*

Cependant, on voit où le bât blesse : il faut qu'à tout prix ces peuples trouvent à nos côtés un destin qui les puisse sauver, et nous sauver avec eux. A n'importe quel prix? Certes non ! d'autant que nous savons bien maintenant que des limites (morales et matérielles) existent que nous ne pouvons outrepasser sans aussitôt forcer les spoliés à choisir contre nous. Beaucoup de lecteurs, en cet endroit, jureront qu'il faut en venir au *Préambule de la Constitution de 1946* pour dissiper tous les malentendus et montrer que le colonialisme n'est plus, n'est derechef qu'un vain mot. Et justement, c'est à ce *Préambule* et à cette *Constitution* que nous mène Paul Mus. J'ai dit qu'il était juriste. Le *Préambule* porte : *Fidèle à sa mission traditionnelle, la France entend conduire les peuples dont elle a pris la charge à la liberté de s'administrer eux-mêmes et de gérer démocratiquement leurs propres affaires.* Texte qui semble reprendre à son compte toute la morale wilsonienne. Mais il faut le lire plus à fond et remarquer d'emblée que le *Préambule* conduit *à une administration autonome, mais non à un gouvernement librement choisi.* L'on voit par ceci que l'argument majeur n'est pas écarté : le Viet-Nam, ainsi que l'explique Paul Mus, jouissait d'une administration remarquable. *Nous étendions sur l'Indochine — à travers les inadaptations qui partout sont humaines, à côté des réussites — une administration qu'elle mettra du temps à retrouver à son compte.* Ce qui n'empêcha nullement le fabuliste d'avoir raison et de l'emporter sur le *Préambule.* A propos de celui-ci, Paul Mus note : *Ainsi n'est nullement exclu un système de colonisation, pourvu qu'il ne soit pas fondé sur l'arbitraire : celui que nous assurerons à nos colonisés est caractérisé par les libertés dont il leur garantira l'exercice. Mais ces libertés, la France se réserve de les définir : la liberté accordée n'est donc pas de choix ni de décision, mais statutaire. Elle est réglementaire, réglementée.* Le *Préambule* accorde aux peuples de l'Union la *liberté de nous ressembler.* Et ceci parce que la France est prisonnière d'un passé glorieux, parce que la France ne cesse de se voir par les yeux de ses propres historiens (1), prétend à une universalité de droit. *Nous ne faisons jamais dans nos calculs une part suffisante à la puissante imagination et à la sentimentalité constructive des Orientaux, dissimulées par ces visages impassibles, ou que nous réputons tels et indéchiffrables parce qu'ils s'immobilisent plus souvent que les nôtres à partir d'une autre grimace. Mais ces signes à l'arrêt sont aussi un langage.* Avons-nous commis une telle erreur? Simplement, *le monde que nous avions arrangé pour y vivre avec les Vietnamiens et la conception même que nous nous y faisions d'eux étaient centrés sur nous, non sur eux. La réciproque était quelquefois vraie :*

(1) Voir à ce propos l'excellent livre de Philippe Ariès, *le Temps de l'histoire*. Éd. du Rocher.

cette rupture était double. Le symbole de la colonisation devrait être le Janus romain. Nous avons vécu quasiment un siècle adossés l'un à l'autre, le Français et le Vietnamien, chacun avec son paysage à lui devant les yeux. Nous nous touchions, nous ne faisions qu'un, si l'on veut, mais avec des perspectives entièrement séparées à l'horizon. Nous donnions aux Indochinois à choisir : pour nous ou contre nous. Nous le faisons encore. Quand nous semblions ne pas devoir être choisis, nous ne pouvions y voir qu'ingratitude ou l'effet d'une propagande étrangère. C'est alors que nous avons commencé à classer tout ce qui n'était pas en état d'entière acceptation à notre égard soit, à droite, en agents des Japonais, soit, à gauche, en agents de Moscou. Le choix de soi-même, c'est-à-dire droit devant lui, par un Vietnamien qui ne fût que cela, sans voir en nous sa fin, mais simplement un instant historique — cela, qui a fait l'histoire, nous ne trouvions pas alors à le loger dans notre tableau. On se souvient des mots écrits par M. François Mitterrand (1) : *Rien ne serait plus insupportable que le maintien des institutions actuelles* (en Tunisie). *Tous les pays arabes sont libres, toutes les populations musulmanes du monde (400 millions d'êtres) ont un statut politique évolué. La Tunisie et le Maroc, eux, ont une organisation institutionnelle moins libérale que celle du Gabon, de l'Oubanghi, du Kénya, du Soudan. Est-ce raisonnable? L'Union française ne sera une réalité que si elle propose plus de liberté et de progrès civiques. Sinon, des millions d'hommes chercheront ailleurs leur destin.* Voici qui nous entraîne au cœur de ce défi de l'histoire qui nous bouche, il faut bien l'avouer, l'horizon. M. Mitterrand parle de *progrès civique* qu'il faudrait joindre à une liberté plus nationale finalement que française, plus active d'être moins réglementée, plus réelle d'être moins colonisée. Paul Mus, en quelques mots indiscutables, place le débat à son véritable niveau : l'homme. S'il faut nous méfier à priori d'un mouvement du cœur, on voit bien qu'enfin c'est le cœur que l'histoire convoque, invite, ici, à parler. Mais point seul, et livré à ses intermittences. Les événements récents qui nous ont mis aux prises — en Indochine, en Tunisie — avec les réalités de la *décolonisation* nous permettent d'entrevoir une solution, dans le même temps les possibilités d'un destin commun. La réponse qu'il faudra, demain, apporter à ce défi, nous voyons bien que c'est notre cœur qui la devra formuler, plus que notre esprit (mais avec lui, cependant), plus que notre puissance. Éclairé par Paul Mus, le dilemme est très clair : ou bien nous ouvrons de nouveaux fronts, mais sans issue et sans espoir, ou bien nous prenons un nouvel humanisme à charge. Il faut remarquer que la lecture attentive du livre de M. François Mitterrand mène pareillement à accuser notre sécheresse, notre égoïsme, nos courtes-vues ; à requérir en nous une chaleur — qui fit notre renom — qu'il faudrait finalement mettre au service d'un monde presque immédiat : celui de demain.

La solution? Un grand voyageur, Chailley-Bert, écrivait en 1902 :

(1) *Aux frontières de l'Union française* », avec une lettre-préface de Pierre Mendès-France. Éd. Julliard.

C'est une chose singulière que nos colonies qui ont tant de rouages administratifs manquent d'institutions. Voici qui est toujours actuel. Mais pour donner enfin le pas aux institutions nationales sur l'administration française, ne conçoit-on pas qu'il faille absolument en venir à une plus saine conception de l'homme? C'est notre faiblesse. Nous avons sans doute conquis et représenté l'extrême et le meilleur de l'humanisme occidental. Ce que l'histoire nous demande aujourd'hui est d'étendre cet humanisme à toutes les contrées qui sont sous notre tutelle— mias non tel qu'il est (et valable pour nous seuls), au contraire, en l'approfondissant et modifiant jusqu'à le hausser au niveau de ces langages qui ne sont pas les nôtres, mais qui peut-être, aux tablettes de l'histoire, valent le nôtre justement. De remplacer, par ce truchement, par cet effort de l'esprit et surtout du cœur, par cette générosité dont nous sommes capables (si notre passé doit nous venir en aide, c'est bien en cela), de remplacer enfin la domination et l'autorité par l'humanité et l'alliance. C'est ce que Paul Mus a su comprendre et exprimer si justement dans *le Destin de l'Union française*, lorsqu'il écrit : *le premier besoin pratique du monde actuel, par-delà ceux de son équipement matériel, serait sans doute un nouvel humanisme intégrant nos problèmes à l'échelle planétaire. Faudra-t-il que tout Occidental devienne, pour bien faire, à tout le moins un orientaliste et un africaniste? On prend coutume d'accoupler les noms des continents. Occident désormais veut dire Europe plus Amérique, non sans un report australien, et on parle d'Eurasie, d'Eurafrique. Comment survoler le tout? Il faudrait forger un terme monstrueux, panoramique, le long duquel les continents défileraient grammaticalement :* Euramaustrafrasie ! *Quel linguiste ne reculerait devant ce polype? Mais que dire, en s'éclairant d'une constatation aussi évidente, de ce que devrait devenir, pareille à une idole bouddhique, la pensée qui de son côté s'applique à prendre à la fois les visages correspondant à toutes ces cultures, hétérogènes, mais bien réelles, chacune à leur niveau? Trouvera-t-on une solution pratique à cet humanisme infaisable? A quelle profondeur en nous, sous cette diversité? Comment l'entreprise coloniale se situera-t-elle par rapport à cette recherche? A-t-elle fourni des éléments de rapprochement utilisables, ou est-ce radicalement contre elle et ce qu'elle représente, contre ce qu'elle a supposé et tenté, qu'une humanité est en voie de se faire?*

C'est une question majeure — et sans doute l'une des questions-clés qui nous inquiètent tant depuis que nous savons que les civilisations sont mortelles.

HUBERT JUIN.

UNE
« HOTTÉE » DE LIVRES
POUR LES ENFANTS

A travers les jambages d'un abécédaire, Rimbaud découvrit les couleurs du monde :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu...

Il en fut de même pour chacun de nous : nos premières visions, nos premiers horizons, ce sont des livres qui les suscitèrent, des images sur lesquelles, enfants, nous demeurions longuement penchés, demandant à l'Ogre ou à Barbe-Bleue, au capitaine Nemo ou à Pauvre Blaise, les clefs d'un univers que nous voulions pénétrer. De ces lectures faites à l'âge où nos doigts avaient peine à suivre les lignes imprimées, où nous butions contre les syllabes trop rocailleuses, où nous fermions les yeux devant quelques dessins si terrifiants qu'ils hantaient nos rêves, il reste au fond de nous des impressions si vives que nous leur sommes encore soumis et que, plus ou moins inconsciemment, nous demeurons tributaires de celui que nous fûmes au temps où les miracles naissaient d'une hotte.

Cette hotte du Père Noël, quels livres contiendra-t-elle cette année? En faire un inventaire complet serait impossible. Tentons cependant d'y jeter un coup d'œil. Et, en premier lieu, sur leurs couvertures : elles sont gaies, elles sont chatoyantes, c'est leur éclat qui frappe et qui séduit d'abord. J'y lis des titres comme *l'Ile rose, la Boîte à soleil, la Maison qui chante*. Bon début. Mais regardons d'un peu plus près maintenant. D'un côté, les histoires vraies ; de l'autre, les contes, les légendes. Leur nombre est équivalent, ou presque, et leurs mérites se balancent. Le désir d'enseigner perd lui-même tout aspect rébarbatif et c'est de séduction qu'il faut parler d'abord en présence d'un livre tel que cette *Encyclopédie pour les enfants de France* (Hachette) dont un directeur d'école, Marcelin Traverse, a établi le texte, et que huit dessinateurs ont illustrée. La beauté, la diversité, la richesse du monde y sont exaltées à chaque page ; la curiosité s'y trouve sans cesse aiguillonnée ; on s'initie, en se jouant, aux grandes industries comme aux sports, aux chansons comme aux sciences naturelles, à l'histoire et à la géographie comme aux grades de l'armée, aux blasons et au dessin. Il est des planches qui sont les plus ravissants herbiers qu'on puisse souhaiter, d'autres qui nous font voguer sur les mers du globe, d'autres qui figurent d'irrésistibles

farandoles. Voilà un ouvrage admirablement conçu et présenté, et qui éveillera chez les enfants la passion de savoir.

Cette passion se trouvera rassasiée aussi avec *les Merveilles de la nature* (Cocorico). La terre et le ciel, les plantes et les animaux forment ici la matière de la plus passionnante histoire qui puisse être contée, et les chapitres de ce volume, illustré de cinq cents gravures en couleurs, nous en rapportent les phases successives. Il y a là de quoi éveiller plus d'une vocation de naturaliste ; de quoi nourrir en outre bien des songes. Et que dire de *Mon Premier Larousse en couleurs* (Larousse) sinon qu'il fait d'un dictionnaire le livre d'images qu'on ne se lasse pas d'explorer, de feuilleter, de lire et de relire. La grâce de ses illustrations, la clarté de son texte (près de deux mille figurines, plus de quatre mille mots) lui donnent un attrait incomparable.

Héros d'hier et d'aujourd'hui sont également à l'honneur. Robert Garnier conte aux garçons d'une douzaine d'années la vie de *Du Guesclin, maquisard et connétable* (Mame) ; Jacques Chabar propose aux lecteurs du même âge de suivre la division Leclerc *du Tchad à Strasbourg* (Larousse) et Alain Gerbault revit dans *O. Z. Y. U.* (Hachette), dernier Journal du navigateur solitaire. Ce sont là des pages exaltantes, où le courage, le sang-froid, la persévérance s'inscrivent dans la trame d'existences « hors de l'odrre commun ».

Avec *120 Histoires de bêtes d'ici et d'ailleurs* (Gründ), nous possédons une sorte d'anthologie où voisinent des noms de grands écrivains, de Buffon à Kipling — et même au-delà, puisque nous trouvons ceux de Marcel Aymé, de Colette, de Maurice Genevoix, etc. Il y a là de l'humour, des aventures, de la poésie. C'est une ample comédie « aux cent actes divers », et dont les animaux, familiers ou farouches, sont les héros.

Francis Jammes, vous vous en souvenez, avait composé une prière pour aller au paradis avec les ânes ; c'est un âne aussi, ou plus exactement une ânesse, qui va nous introduire dans le monde merveilleux des légendes et des féeries. Nous lirons sa miraculeuse histoire dans la traduction que Juliette-Charles Du Bos nous donne du récit de Paul Gallico : *Peppino* (Desclée De Brouwer), un mince mais ravissant volume illustré de photographies et tout baigné du mysticisme d'Assise. Sur un mode plus humoristique, Frédérique Hébrard conte les aventures et mésaventures (mais qu'on se rassure : tout finit bien !) de *Babouillet* (Desclée De Brouwer), un charmant petit lion qui voulut devenir célèbre. La fraîcheur de ce livre, l'ingénuité du ton, la qualité des illustrations d'Élisabeth Ivanovsky, en font un chef d'œuvre du genre. Et, toujours chez le même éditeur, voici pour ceux qui chantent juste (ou qui veulent s'y exercer) un album de chansons de F. Cockenpot au titre irrésistible : *l'Apprenti rêveur*, pour lequel Étienne Morel a imaginé de gracieuses illustrations.

De son côté, Renée Chataignon nous rapporte les *Contes de la fée Carabelle* (Albin-Michel), la plus vieille et la plus puissante des fées, « toute petite, nous apprend-on, avec beaucoup de rides et des yeux d'un très beau bleu » : un kangourou, une grenouille, un

ogre lui font compagnie. Grâce à elle, nous pouvons constater que même en notre temps le pouvoir des fées n'est pas aboli.

Contes merveilleux encore que ceux qu'a rassemblés Pearl Buck dans *le Dragon magique* (Stock). Voilà un livre que nous ne donnerons pas sans d'infinies précautions à nos neveux ou à nos filleuls : sa présentation, le raffinement des illustrations de G. Vanni en font un vrai livre de bibliothèque — mais ne soyons pas égoïstes : l'histoire du Yu Lan, le petit aviateur chinois, ou de Kino, ou de la petite fille nommée Lan-may ravira les petits tout autant que nous-mêmes. Allons ! Nous réserverons ce bel ouvrage aux enfants les plus sages.

Mais les récompenses, ce sont quelquefois les écrivains eux-mêmes qui les reçoivent : c'est ainsi que Teldy Naim s'est vu décerner, cette année, le prix Jeunesse pour *Sept soleils sur la neige* (Bourrelier) dont l'action — une action très mystérieuse et très bien menée — se situe daus le Grand Nord Le même éditeur nous propose de Johannes Mario Simmel : *Un Autocar grand comme le monde*, qui, avant d'être traduit de l'allemand par S. Collette-Kahn, figura, il y a deux ans, à l'exposition internationale des meilleurs livres pour la jeunesse ; et *l'Ile rose*, que Charles Vildrac écrivit en 1924, vient d'être admis dans la même collection Marjolaine : c'est un « jeune classique » qui y avait bien droit.

Nous parlons de classiques : ils ne sont pas oubliés. C'est ainsi que nous trouvons, chez Flammarion, une nouvelle adaptation des *Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, avec des illustrations de Pierre Noury ; qu'un récit de Stevenson : *Kidnappé*, paraît chez Mame dans la collection « Succès de la jeunesse », et que les éditions Albin-Michel ont réuni vingt *Contes* de Tchékov, traduits du russe par Daria Olivier : excellente initiative. Mais c'est à Andersen qu'est consacré le plus grand nombre d'éditions. Un de ses plus charmants contes : *la Reine des neiges* nous est offert chez Mame, qui vient également de demander à Constantin Terechkovitch d'illustrer une série de *Contes du Minotaure*, à travers lesquels Hawthorne a rendu sensible aux jeunes le merveilleux de la mythologie grecque et latine. D'Andersen encore, voici l'ensorcelante histoire de *Ferme-l'œil, le petit elfe* (Desclée-De Brouwer) dont Jacqueline Ide a su traduire toute la magie dans d'exquises illustrations. Enfin, l'édition intégrale des *Contes* d'Andersen vient de reparaître en quatre volumes au *Mercure de France*. C'est là un trésor inépuisable, et précieux non seulement pour les enfants, mais aussi pour tous ceux qui veulent mesurer l'étonnant génie du conteur danois. Nul plus que lui n'a droit de prendre place dans la hotte des livres d'étrennes, une hotte inépuisable et que je n'ai pas épuisée... Je tiens à signaler encore *Trois petits diables* de Mazo de la Roche, traduit de l'anglais par Hélène Claireau ; ce livre est illustré par Françoise Estachy et publié chez Plon.

ANDRÉ BOURIN.

AGENDA
de la Table Ronde

SAMEDI 9 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Robert Lafont : Mistral. — Michelle Esday : La peur du soleil. — Revue Documents *n°s 8-9 : Regard sur la littérature allemande.*

ROBERT LAFONT : MISTRAL.

Je n'aurais jamais pensé prendre tant d'intérêt, finalement, au *Mistral* de M. Robert Lafont. Et je ne crois pas que ce qui m'en écarta d'abord, et d'ailleurs tout le temps de ma lecture continua de la gêner, soit uniquement mon fait : ignorance de la langue d'oc. Car je ne suis certainement pas le seul dans ce triste cas. Comment l'auteur n'a-t-il pas songé qu'avec un poète aussi peu familier, pour m'exprimer avec beaucoup de modération, à la plupart des Français, c'était un double devoir de faciliter les approches, quitte à faire quelque peu l'école du soir? Nous eussions eu alors, pour notre joie, une présence de Mistral au lieu d'une simple discussion du problème central posé par son œuvre : s'il croyait, ou ne croyait pas, à la cause à laquelle il a voué son génie et sa vie.

Je regrette d'autant plus cet excès d'austérité qu'il s'en faut que le livre paraisse de peu de poids. Je ne dis pas qu'il m'ait persuadé de toutes ses thèses; mais on n'écartera plus les questions qu'il pose.

Je me demande seulement si quelques-unes de ses assertions les moins persuasives ne tiendraient pas aux positions personnelles de l'auteur. A la vérité, c'est pure conjecture, ne sachant rien de celles-ci; mais je sens en lui je ne sais quelle intransigeance de pureté qui me semble bien le rendre exagérément sévère aux accommodements du siècle. Je ne lui fais pas grief de relever chez Mistral, derrière la simplicité de l'épique, bien des prudences et des arrière-pensées. Je crois volontiers que le triomphateur de *Mireille* a joint de bonne heure à l'ambition poétique celle de se construire une inoubliable vie, jusqu'à en faire avec les années sa préoccupation dominante. Mais n'est-ce pas aller trop loin que de passer de là à un Mistral « dont on n'a jamais su les opinions politiques, et s'il était sincèrement et totalement catholique »? Comme s'il y avait lieu de conclure de la souplesse dans la conduite à l'incertitude des convictions! Les plus enragés doctrinaires ont leurs circonspections et leurs détours dès qu'ils renoncent à penser solitairement et s'aventurent au beau jeu de se gagner les esprits. Et quant au catholicisme de Mistral, j'entrevois bien ce qui, dans sa vie et dans son œuvre, fait objection. Mais quel catholique ne sait par son expérience que la sincérité de sa foi peut n'être pas touchée de ce qui, de l'extérieur, peut en paraître le démenti? Sans compter qu'avec Mistral deux autres considérations doivent intervenir : le goût prononcé du catholique provençal pour les rites ou simplement les coutumes traditionnelles, avec toutes les chances que ce formalisme, trop vite jugé superstitieux, véhicule du spirituel authentique; et le large accueil de la synthèse catholique à des inspirations naturalistes, pour la raison que, selon le grand mot de Bérulle, « la nature aussi est de Dieu. » Et certes, cela ne va

pas jusqu'à faire de Mistral une âme altérée du mystère du Christ. Mais ce pourrait être assez pour ne pas mettre en doute la sincérité de sa foi devant la veine de sensualité que M. Robert Lafont découvre si justement dans *Calendal* et ailleurs.

Voilà du moins ce qui s'élevait en moi devant certaines des questions de M. Robert Lafont, et je ne pensais pas au seul Mistral. Je crois beaucoup plus troublante celle qui fait l'axe même de son livre : si la Provence dont Mistral avait fait sa Terre Promise n'aurait pas été pour lui moins un espoir que seulement un rêve, relégué de plus en plus, devant l'évidence de l'échec, dans « le monde des idées », c'est-à-dire hors du monde. M. Robert Lafont le pense, et sa démonstration est certainement la partie forte de son livre. Nous rejoignons ici l'une des inspirations les plus constantes de Mistral, véritablement consubstantielle à son génie : la projection de l'impossible *en ideio*, pour la seule joie de l'esprit. Un pas encore, et nous aboutissons à l'optimisme transcendant d'un Browning souriant à « l'échec d'ici-bas » comme à « la certitude d'un triomphe pour la plénitude des jours », quand les « arcs brisés » se joindront en « cercle parfait ». Mais Mistral a-t-il fait ce pas-là? Rien n'invite à le croire il me semble, il n'est guère une tête théologique, et d'ailleurs n'est-ce pas un aveu que d'émettre l'hypothèse, comme il le fait dans le *Parangon*, que la Provence puisse être « un pur symbole »?

Il n'est pas besoin de souligner que par cette vue capitale, M. Robert Lafont pourrait bien renouveler toute la critique mistralienne. Cependant, même ici, je ne suis pas entièrement satisfait. Toute cette perspicacité ne suffit pas à rendre aussi sensible qu'on le voudrait la personne du poète, et cette fois pour une raison plus intime que la seule forme de l'ouvrage. Au fond, M. Lafont « en veut » à Mistral, c'est son expression, d'avoir su « imposer la Provence idéale qu'il concevait », et d'avoir « escamoté » la vraie. Je n'ai pas qualité pour arbitrer le débat; mais, s'il est certain que c'est chose émouvante de voir tant d'admiration pour le poète s'unir à tant d'irritation devant certaines attitudes de l'homme, il y a là un défaut de sympathie, qui n'est pas sans ôter à la chaleur humaine de la peinture.

(Éditions Plon.) HENRI RAMBAUD.

MICHELLE ESDAY : LA PEUR DU SOLEIL.

Il est une part de l'expérience féminine qui attend encore qu'un Céline femme nous la transmette. J'ai eu, en lisant certaines pages de *la Peur du Soleil*, l'espoir de me trouver enfin devant cet auteur attendu. Faux espoir, car dès qu'on y regarde d'un peu près, on découvre que Michelle Esday n'est pas une disciple de Céline, mais d'Octave Mirbeau, dont elle a parfois l'affectation, souvent les images inutiles et toujours le manque de lyrisme.

Cependant le livre a une sincérité qui force la sympathie; on sent qu'il est né d'une souffrance authentique, d'un besoin réel d'écrire, de communiquer. Chaque fois d'ailleurs que le masque, que s'im-

pose l'auteur, craque, il nous émeut ou nous amuse; *la Peur du Soleil* terminée, deux ou trois silhouettes cocasses, quelques situations neuves restent dans la mémoire et l'on pense que Michelle Esday, à son prochain livre, peut-être...

(Éditions Julliard.) CLARA MALRAUX.

REGARD SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Dès la première page, les noms de Hans Werner Richter, Alfred Andersch, Luise Rinser et Heinrich Boll, cités comme étant les écrivains qui montent, laissent apparaître un défaut de perspective. Le dernier, seul, possède un talent incontestable. L'avis de Friedrich Sieburg est également significatif d'une limitation de panorama. « Le malheur est que la littérature allemande ne sert pas la civilisation. » L'écrivain ne doit-il pas précéder la civilisation plutôt que de se plier à elle? « Elle ne contribue pas à former la société. » Mais la génération de Sieburg y a-t-elle contribué davantage? Encore moins. « Si la littérature avait la dignité et le crédit de l'Église ou de l'Université... » L'envahissement progressif de la littérature française par les professeurs n'est-elle pas une calamité suffisante?

Quatre poèmes d'Erich Kaestner et une nouvelle de Herbert Eisenreich, se détachent des différents textes illustrant ce numéro, ainsi que la chronique vive et intelligente de Hans Egon Holthusen. Il décrit les réactions des étudiants américains devant la « mélancolie nihiliste », qui donne toujours le vertige à la littérature allemande. « Avez-vous réfléchi aux conséquences sociales que pourrait avoir une théorie aussi cynique, aussi délibérément individualiste que celle de Benn? » dit une Américaine. Ce trait oppose l'ancien monde et le nouveau.

Les principales tendances de la littérature allemande peuvent se classer sommairement de la façon suivante :

1. Catholique, avec von Le Fort, etc...
2. Traditionnelle gœthéenne, avec Carossa et Wiechert.
3. Dépassement du nihilisme, autour de Yunger et de Benn. L'un, y arrivant par la lucidité socratique, l'autre par la création formelle.
4. La littérature de l'émigration, dont le chef de file est Thomas Mann.
5. La littérature marxiste, avec Brecht, Becher, Stefan Hermlin, Claudius.

Le plus grand espoir de la littérature allemande est mort en 1947 : Wolfgang Borchaert.

On consultera utilement deux spécialistes : Michel Habart, dans une suite d'articles de « Critique », et Pierre Gernier qui, dans le numéro d'octobre de cette même revue, étudie Gottfried Benn.

(Revue Documents nos 8-9.) GÉRARD MOURGUE.

DIMANCHE 10 OCTOBRE

FESTIVAL DU C. D. M. I. (PREMIER CONCERT. THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. MUSIQUE INTERNATIONALE).

Le Centre de Documentation de Musique Internationale *ouvre aujourd'hui son second festival. Le C. D. M. I. est un organisme qui, né il y a quelques années seulement, s'est donné pour mission d'étendre sur le monde musical un réseau de liaisons se concrétisant par des échanges réguliers d'informations (fichier, documents, envoi de partitions anciennes nouvellement remises à jour ou de partitions contemporaines récemment éditées), et de contacts entre musiciens et publics (congrès, concerts, festivals).*

Le premier de ces festivals organisés par le C. D. M. I. avait eu lieu l'an dernier à Cologne avec l'appui du Nordwestdeutscher Rundfunk. *Le second s'ouvre ce jour à Paris avec le concours de la* Radiodiffusion-Télévision française. *Menu extrêmement copieux : dix concerts, une exposition de musique internationale à la Salle Gaveau, un congrès consacré aux aspects sociologiques de la musique à la radio.*

*Le concert d'ouverture fait, malgré quelques faiblesses, assez bien augurer de ce qui va se passer dans les jours qui suivent. L'*Orchestre national *et les chœurs de la R. T. F. dirigés par Manuel Rosenthal, tout ce monde-là en bonne forme, attaquent avec ce qui restera certainement comme l'un des meilleurs moments du festival : la* Sixième symphonie *de Karl Amadeus Hartmann (Allemagne), magnifique édifice sonore, précieuse orfèvrerie sonore aussi qui permet aux Parisiens de faire connaissance avec l'un des plus remarquables compositeurs de l'Allemagne contemporaine. C'est ensuite une œuvre dont on conservera le meilleur souvenir, un* Notturno *d'Andrzej Panufnik (Pologne) d'un très beau caractère expressif et dont la partie de percussion, après l'audition de la symphonie de Hartmann, montre combien les musiciens d'aujourd'hui ont souci d'enrichir leur palette sonore. La cantate* Prometheus *pour baryton et orchestre, sur un texte de Gœthe, de Hanns Jelinek (Autriche) est la première composition sérielle du festival. Il est fâcheux que l'on n'ait pas pu apprécier à plein l'indiscutable beauté de cette œuvre que composait en 1936 un des plus féconds disciples de Schönberg et de Berg : la voix ridiculement insuffisante du baryton, M. Huguenin, ayant été complètement débordée par les flots d'un orchestre d'ailleurs un peu indiscret et peu clair.*

On ne mentionnera que pour mémoire les deux œuvres qui constituaient la seconde partie de ce concert assez bien commencé : le morne et vain concerto pour violon et orchestre de Rodolfo Halffter (Mexique), ainsi que le Salut solennel *de Claude Delvincourt (France) dont c'était la seconde audition publique et dont le caractère décidément trop saint-sulpicien ne supporte pas une pareille épreuve, maladroit hommage à ce sympathique directeur du Conservatoire que nous perdions il y a quelques mois.*

CLAUDE ROSTAND.

LUNDI 11 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Philippe Saint-Gil : La Meilleure part. — René Guerdan : Vie et grandeur de Byzance.

PHILIPPE SAINT-GIL : LA MEILLEURE PART.

C'est un admirable sujet de roman que la construction d'un barrage au cœur du Maroc. Comment n'être pas bouleversé par l'opposition massive de la nature à l'entreprise humaine, par l'effort de l'homme qui conçoit l'œuvre et qui la chiffre, l'effort de l'homme qui dirige et qui contrôle, par celui des ouvriers dont le travail est lutte quotidienne contre la puissance immobile des éléments, contre leurs violences ou leurs sursauts. Ce roman, Philippe Saint-Gil n'a fait que l'esquisser et nous regrettons qu'il n'ait pas su donner à cette ébauche toute l'ampleur méritée, toute la grandeur sauvage et humaine qu'il a pourtant dû ressentir, comme le prouvent quelques pages de classe.

Je n'aime pas la vague intrigue romanesque qui vient se plaquer aux scènes vécues — elle est peut-être vraie, mais sonne faux. Le livre est loin d'être mauvais, qui pourtant nous laisse insatisfaits, comme la sécheresse du style, expressive quand les faits parlent plus fort que les mots, étrique le livre. Il reste une promesse.

(Éditions Robert Laffont.) CHARLES MOULIN.

RENÉ GUERDAN: VIE, GRANDEURS ET MISÈRES DE BYZANCE.

Byzance nous surprend toujours; elle n'est plus de notre monde; on croirait qu'elle n'y fut jamais. Après Diehl et Bréhier, on ne peut prétendre découvrir Byzance, mais il reste à nous convaincre de la réalité grouillante de cet empire que nous ne situons plus dans le temps, mais dans l'éternité bleu et or de ses mosaïques.

Sous la conduite de René Guerdan, nous pénétrons dans la ville fabuleuse; comme le marin de Gênes ou de Corfou, nous piétinons dans la boue puante des ruelles, nous montons et descendons la Mesa où le badaud musarde comme sur les Ramblas espagnoles. Bientôt, assis dans l'hippodrome, nous verrons apparaître l'icône vivante, le Basileus, incarnation du Christ, souverain absolu. Car le Royaume de Dieu s'est enfin instauré sur la terre, on vit dans le sacré, on combat au nom du roi Jésus, et comme les anges, ses serviteurs, n'ont pas de sexe, le Basileus est entouré d'eunuques.

Étrange royaume divin où la loi de succession est l'assassinat. L'histoire de Nicéphore Phocas évoque Boris Godounov dans son destin étrange et sa cruauté sauvage. Que nous sommes loin de Gênes ou de Venise! L'Impératrice Byzance est une barbare; barbares son armée de Slaves, de Mongols, de Germains qui massacrent et pillent avec enthousiasme les cités musulmanes; ses marchands d'esclaves qui achètent du moujik chez les princes moscovites; sa



foule infantile et brutale, qui se bat pour ses cochers bleus ou ses cochers verts, symbole dérisoire des passions politiques qu'on croirait imaginé par un Swift ou un Voltaire.

Il ne fait pas toujours bon flâner sur la Mesa, dans ce déploiement anarchique de bancs, d'échoppes, de comptoirs. L'anarchie n'y est qu'apparente, d'ailleurs : une armée de policiers, douaniers, contrôleurs patrouille, règlement en main : n'achète pas, ne vend pas qui veut. L'administration a tout prévu — Byzance veut garder ses richesses. Elle les maintiendra encore pendant cinq siècles, mais elle a comme une obscure conscience que son destin est déjà scellé : « Sur certaines colonnes, chacun l'affirme, des caractères mystérieux indiquent... la date de la destruction de la capitale, les pleurs versés par le dernier Basileus avant son départ pour l'exil. En dévissant le sabot du cheval d'airain, debout sur une des places publiques, on peut connaître le nom du barbare qui renversera la monarchie. » La superstition nourrit une angoisse permanente, et la peur exalte des esprits formés par le culte universel du sacré. La catastrophe de 1453 n'est qu'une revanche, les « soldats du Christ » avaient violé et égorgé dans les mosquées comme les Turcs feront à Sainte Sophie; mais maintenant Byzance est la seule survivante de la gloire impériale, la perte sera totale et définitive. Le dernier chapitre est poignant comme une tragédie, on partage les espoirs et les souffrances des assiégés et l'on assiste impuissant à ce qui fut, pour le royaume de Dieu, l'Apocalypse. Byzance est morte, elle ne revivra pas dans Istambul, pourquoi le regretter? Et l'on rêve au pied des Christs énigmatiques dont le front rayonne sur les mosaïques étoilées.

CLAUDE VATIN.

Les autodafés de Byzance :

Comment n'avouerions-nous pas notre gêne? Même s'il en condamne les abus, un Occidental n'est pas dépaysé dans la Rome des Tibères; et la brutalité des mœurs mérovingiennes ne l'étonne pas, chez des Barbares. Mais le mélange de civilisation et de barbarie, le raffinement des supplices, dont Byzance offre l'exemple a quelque chose de déconcertant, d'inhumain. C'est Léon l'Isaurien qui fait mettre le feu à l'Académie des Sciences, où brûlent en une nuit trente mille volumes, et les treize savants qui les avaient rassemblés à leurs frais. C'est Michel Ladromacon qui réunit dans l'arène des milliers de moines et de nonnes qu'il oblige à s'accoupler s'ils ne veulent pas subir le martyre, les yeux crevés. C'est l'usurpateur Andronic qu'on roue de coups, dont on brise les dents, dont on coupe la main, qu'on promène ficelé la tête en bas sous un vieux chameau malade, qu'on pend par les pieds à l'hippodrome, où il meurt après plusieurs jours d'atroces tortures. Qu'Andronic ait réussi, l'empereur « légitime » aurait peut-être subi le même, supplice : car le succès, à Byzance, exprime la volonté de Dieu.

(Éditions Plon.) PIERRE DE BOISDEFFRE.

MARDI 12 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Addy Frédérique : Aavantage à Puce. — Jacques Chevalier : Bergson et le P. Pouget.

ADDY FRÉDÉRIQUE : AVANTAGE A PUCE.

Les défauts de ce livre proviennent tous de l'abondance de ce que leur auteur souhaite nous communiquer; or cette abondance est si rare aujourd'hui que nous ne pouvons qu'être reconnaissant à Addy Frédérique d'avoir, d'un seul coup, voulu nous imposer son univers de fille jeune, qui a été heureuse, qui a souffert, qui a « tenté de vivre » et qui y est plus ou moins bien parvenue. Il n'y a pas là une absolue unité de composition ni de ton, nous sommes un peu noyés sous des détails qui font perdre à l'ensemble de son relief, mais que de choses sont dites — et, ma foi, pas mal du tout — qui ne l'avaient pas encore été! Nous ne sommes prêts à oublier ni l'enfance heureuse de l'héroïne, ni le portrait en pied qu'elle nous fait d'un don Juan, bon garçon et quinquagénaire.

Il est inutile de dire à Addy Frédérique de continuer d'écrire; elle le fera certainement et nous donnera, un jour, un vrai beau livre.

(Éditions du Seuil.) C. M.

JACQUES CHEVALIER : BERGSON ET LE PÈRE POUGET.

« Ces quatre-vingts pages qui constituent en quelque sorte un appendice aux deux ouvrages de Jean Guitton sur le P. Pouget sont plus attachantes et plus riches de substance que bien des livres beaucoup plus ambitieux. » Ce jugement de critique littéraire de *Dimanche matin* rejoint celui d'un savant éminent qui fut le témoin de la rencontre de Bergson avec le P. Pouget, cet homme extraordinaire dont il n'était pas inutile de rappeler qu'il avait été découvert, il y a plus d'un demi-siècle par M. Chevalier qui l'a fait connaître de tous. « Ce petit livre conclut magnifiquement la trilogie des témoignages sur le P. Pouget. Le procès-verbal de la rencontre avec Bergson non seulement est admirable de fidélité, mais par sa vérité il s'élève au niveau des deux grandes figures, et avec vous M. Chevalier, il élève ceux qui le lisent et s'en sentent indignes. Vous transmettez une grâce. Tout ce livre est d'une pureté classique. Mais l'entretien a une grandeur évangélique. »

Devons-nous nous en étonner? « Les paroles que l'on rapporte n'ont pas la force ni l'accent du témoignage que l'on reçoit directement, rien ne vaut la présence, » souligne M. Chevalier, page 30. Or, c'est cette « présence », et de Bergson et du P. Pouget, qu'a su nous rendre M. Jacques Chevalier : comme le P. Pouget qui voulait « atteindre le Christ au contact » (p. 45), M. Chevalier a réussi ce qu'il s'est proposé : « Évoquer la figure de ces deux hommes... en tâchant

que rien ne s'interpose entre ce qui est dit et ce qui fut » (p. 3). Rien ne s'interpose, en effet, entre nous et ce cheminement de l'âme de Bergson « concevant la recherche philosophique non comme une construction artificielle, non comme une tentative pour prouver des thèses établies d'avance, mais comme une aventure intellectuelle où l'on met toute son âme pour voir les faits d'une manière neuve, et tâcher d'atteindre la vérité, *quelle qu'elle soit* » (p. 67). Ayant mis toute son âme à la recherche de la vérité, Bergson fut « mené par des voies inconnues de lui-même jusqu'au Commandement suprême où se trouvent inclus la Loi et les Prophètes (Matthieu, VII, 12,) ouvrant ainsi, à ceux qui cherchent, une Voie vers la Vérité intégrale. » (p. 29.)

J. Chevalier nous a donné ici même (1) quelques-uns des incomparables « logia » du P. Pouget. Ces « logia » notés sur-le-champ au moment même où parlait le P. Pouget nous donnent à leur tour la sensation de « présence » du Socrate chrétien. Cependant, la pénétion de l'âme, de la pensée du P. Pouget ne fut pas chose aisée. M. Chevalier note le 28 février 1907, après le premier après-midi de travail chez le P. Pouget sur le « Vieux Testament » : « Le P. Pouget n'est pas facile à suivre : sa pensée qui s'élabore devant nous lutte, et constamment revient sur elle-même, glanant chaque fois une petite vérité, prodigieuse et toute simple, et jaillissant en termes familiers, rudes raccourcis qui vous empoignent. » Mais dix-neuf mois plus tard, le 13 septembre 1908, le même carnet précise : « L'intuition morale du P. Pouget est à la fois si simple et si extraordinairement riche et complexe! Nous ferons comprendre tout un monde d'intuitions morales en faisant connaître le P. Pouget. »

M. Jacque Chevalier ne mit que cinq jours pour rédiger cette petite plaquette écrite d'un trait du 1er au 5 juillet dernier, tant ces deux grands personnages vivent en lui. Tous les entretiens avec le P. Pouget n'ont pas été notés dans le Journal de M. Chevalier, tel celui sur la pluralité des mondes (pp. 49-53) ou celui sur la naissance virginale du Christ (pp. 53-55), mais l'entretien sur la question du péché originel avait été fixé sur une petite feuille que M. Chevalier gardait constamment sur lui, car il y recourait très souvent pour le cours de métaphysique qu'il professait à Grenoble à partir de 1920, sur la Création et ses suites. Cette feuille, il ne l'avait pas sous les yeux quand il rédigea ce qu'il en dit pages 56-58. De retour à Paris, le 15 octobre dernier, M. Chevalier eut la chance de retrouver cette petite feuille jaunie, déchirée sur les bords. Elle nous a permis de voir l'exactitude, la fidélité de la mémoire de M. Chevalier et de juger par contrecoup des deux autres entretiens dont il n'existe aucun témoignage écrit.

Deux mois après la mort du P. Pouget, survenue le 24 février 1933, Bergson, en présence du général Chevalier, père de M. Jacques Chevalier, évoqua longuement la figure du P. Pouget et l'impression qu'il avait faite sur lui et sur tous ceux qui étaient présents lors de la rencontre du 12 février où le P. Pouget leva les dernières difficultés

(1) *Table Ronde*, n° 82, octobre 1954, pp. 53 et sq.

qui arrêtaient encore Bergson au seuil du catholicisme : « Rien en lui que de grand, de généreux et d'ouvert. *Il avait le sens du divin.* Ce qui m'a frappé en lui c'est la façon dont il a parlé du Christ. Évidemment on se rend compte que le Christ a écarté, ou plutôt qu'Il a rompu un obstacle : l'humanité tournait en rond; le Christ l'a élevée à un plan supérieur et lui a ouvert l'infini; si le catholicisme était présenté par des hommes comme le P. Pouget, je crois qu'il recueillerait toutes les âmes de bonne volonté. »

Fin décembre 1934, Bergson confiait à Jean Guitton : « M. Pouget sera connu après sa mort : son influence grandira par ce qui sortira de lui. »

Nous assistons à la réalisation de cette vue prophétique.

(Éditions Plon). MAURICE VANSTEENKISTE.

Professeur d'écriture sainte
au Scolasticat des Lazaristes.

MERCREDI 13 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Michel de Saint Pierre : Les Aristocrates. — José Cabanis Juliette Bonviolle. — René Souèges : La Cinématique de la vie.

MICHEL DE SAINT-PIERRE : LES ARISTOCRATES.

En écrivant « aristocrates veut dire : le meilleur », l'auteur condamne du même coup les descendants de l'illustre famille qu'il nous décrit. Tout d'abord, ils nous paraissent attendrissants, groupés autour du « paterfamilias », dont il est convenu que l'autorité souveraine descend de Dieu... Pour vivre, ils ont besoin d'un écrin : château, parc, titres. politesse exquise. Tout cela est très doux, comme le velours d'un gant voilant une main de fer : l'égoïsme. Le marquis sacrifie l'amour et le bonheur de sa fille qui, de son côté, le lui rend bien : elle chasse Jeanne, la femme que son père veut épouser. Les jumeaux, les tantes ne pensent qu'à eux. Le Turc fait sa fortune sur la misère du reste de la famille. L'abbé, que le sacerdoce a frappé d'intelligence, n'a pas assez de caractère pour dire son fait à tout ce monde. Il reste encore le fils soumis : *Le meilleur*, ce sera peut-être lui, parce qu'il trouve indigne d'aller porter la religion aux noirs du Tchad. Les autres ne comptent plus; ils sont durcis, boucanés par ce mépris qu'ils prodiguent à la place de l'amour. Mais quelle subtilité dans la jouissance de la vie! C'est bien une race privilégiée, celle qui est capable de sentir le monde dans ses moindres détails merveilleux! Partageons la nostalgie de l'auteur. Son intelligence a brisé les légendes, mais un secret amour reste encore dans son cœur. Bien construit, ce livre procure des plaisirs. Par la réflexion seulement vient un peu d'amertume.

(Éditions de La Table Ronde.) G. M.

JOSÉ CABANIS : JULIETTE BONVIOLLE.

Il y avait plusieurs manières de peindre les ultimes résignations et humiliations d'une femme de cinquante ans à qui la mort vient d'arracher l'amant qu'elle aimait encore par habitude. Il semble, à la lecture des premières pages, que M. José Cabanis projetait une description froide et dense d'un pénible climat intérieur. Le style en est dur, acéré.

Et puis, tout à coup, voici Juliette embarquée dans une aventure qui n'est pas la sienne, dans une maison dont nous apprenons l'histoire à travers les propos de la concierge... L'intrigue se complique; on frôle le mystère du roman policier, sans toutefois que Juliette cesse d'être le centre du livre.

On songerait à reprocher un peu à l'auteur cette multiplication des épisodes et des personnages secondaires si, en fin de compte, il ne menait à bien son premier projet. Dans l'ensemble, il nous donne un livre très réussi, très sensible, où la diversité même des personnages permet de mieux mesurer la solitude d'un être déshérité dont, justement, toutes les apparences risqueraient d'abuser un lecteur superficiel.

(Éditions Gallimard.) JEAN-JACQUES KIM.

RENÉ SOUÈGES, *de l'Institut* : LA CINÉMATIQUE DE LA VIE.

Il s'agit de la vie végétale, et ce volume en suit un autre sur la *Dynamique de la Vie*, paru dans la même collection, où l'auteur avait montré le rôle des forces physiques et chimiques dans la vie des végétaux. Dans ce nouveau volume sont décrits les mouvements dus à l'action de ces forces. L'auteur distingue deux étapes de début dans la vie de la plante : une étape de *développement*, où naissent les parties, les organes; une étape de *croissance*, d'agrandissement de ces parties dans les limites du moule imposé par l'espèce.

Les deux derniers chapitres sont les plus captivants. On y surprend comme une *sensibilité* de la plante, quasi analogue à celle qui réagit en physiologie animale (Darwin parlait, à propos du géotropisme, des *fonctions cérébrales* de la racine). L'étudiant quelque peu averti, trouvera ici, fidèlement résumées, les thèses admises aujourd'hui.

Mais ce livre présente un autre intérêt et pour d'autres lecteurs. Il est, inutile de le dire, d'un esprit tout à fait positif, même mécaniste; et il reste très prudent sur les frontières qui séparent la positivité de toute prétention métaphysique. Il reconnaît les limites de la biologie, et de ses connaissances actuelles, avouant telle ou telle ignorance. C'est bien ce qu'il faut attendre d'un savant moderne, et on ne s'en étonnera pas. Mais, comme il s'agit de la vie, c'est-à-dire d'une réalité phénoménale complexe, on a le droit de se demander si cet aveu d'ignorance est un aveu d'impossibilité *absolue* d'arriver à la comprendre, ou s'il ne masque pas simplement l'espoir d'y par-

venir, par exemple en réduisant la matière vivante à n'être qu'une complication de la matière chimique.

On peut préciser la remarque. Les positivistes accordent que le phénomène vital est une disposition spéciale à réagir à toute excitation, disposition qu'ils appellent *irritabilité*. C'est un fait positif; mais cette obligation où ils se trouvent de parler de virtualité et de puissance ne serait-elle pas aussi un aveu d'ignorance? Les deux, évidemment. Seulement, l'esprit n'est pas du tout le même, qui accepte ce double emploi. Pour un positiviste, cette ignorance n'est que provisoire (comme est provisoire notre incapacité de comprendre les rapports de la vie et de la pensée), et l'on peut peut-être prévoir un temps où l'on saisira le secret du passage de l'inerte au vivant (nutrition) et du vivant à l'inerte (mort). Les progrès de la biochimie, tout en reculant cette date, ne nous en suppriment pas l'espoir. Mais pour les autres, cette ignorance est irréductible : la vie possède, dit Bergson, une propriété qu'ignore le monde inerte, l'*irréversibilité*.

GEORGES BENÉZÉ.

(Éditions Flammarion. Bibliothèque de philosophie scientifique.)

PRÉSENTATION DE RESPONSABILITÉ LIMITÉE, DE ROBERT HOSSEIN (THÉATRE FONTAINE).

Acteur et metteur en scène, Robert Hossein a voulu devenir auteur. Il a choisi un sujet bien difficile : l'antisémitisme. Il a impliqué le problème qu'il voulait traiter dans une sorte de pièce policière qui nous laisse assez indifférents, parce que le drame se produit dès le début et qu'il n'y a aucun mystère, parce que nous n'assistons que tout à fait à la fin à l'enquête qui aboutit à la découverte du coupable et qui n'est, en somme, qu'un coup de théâtre pour conclure, alors que cette recherche de l'assassin aurait pu être la pièce, enfin parce que l'atmosphère (une atmosphère à la Simenon) n'est pas créée, malgré le décor de Jean-Denis Malclès. Il ne suffit pas, pour y parvenir, de quelques mugissements de sirène en coulisse, ni de faire répéter sans cesse aux personnages qu'il pleut.

Mais le thème de M. Hossein étant l'antisémitisme, que nous offre-t-il? Dans un hôtel borgne d'un port du Nord, un jeune homme vit avec sa mère qui tient l'hôtel. Ce Robbie Houd exècre tout ce qui est juif. Justement, un de ses camarades, un Israélite, courtise sa sœur. Furieux, Robbie lui cherche une mauvaise querelle, l'accuse d'avoir triché au poker et, au cours d'une « explication » dans un terrain vague, le tue.

Un autre Israélite nommé Vallermann, demande la main de la jeune fille. Il est riche et bien vu de la mère. Robbie n'est pas moins furieux. Et voilà que sa mère lui révèle brusquement qu'il a pour père un Juif, homme irréprochable d'ailleurs envers lequel elle a bien des torts. La rage, le désespoir de Robbie atteignent de telles proportions qu'on est plus porté à sourire qu'à en être touché. Finalement, Vallermann, qui était un policier, le contraint à avouer son crime en l'accusant à son tour de tricher au pocker.

Tout cela manque de « crédibilité » et ne laisse pas de surcroît que d'être parfois fort gênant. Au compte de l'auteur, il faut inscrire une certaine habileté, un sens de la scène à faire, de la progression. Attendons-le à sa prochaine pièce qui sera la seconde. Il a été merveilleusement interprété par la Compagnie Grenier-Hussenot dont il faut associer tous les membres dans un même et très vif éloge.

ROGER DARDENNE.

JEUDI 14 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Serge Groussard : Un officier de tradition. — Martin P. Nilsson : La Religion populaire dans la Grèce antique.

SERGE GROUSSARD : UN OFFICIER DE TRADITION.

Le plus haut mérite de ce livre est peut-être la noble simplicité (certains diront : la froideur) du style, égal de la première à la dernière page. Un tel ascétisme du langage, bien loin de desservir ce roman, met au contraire en évidence la solidité (dramatique et psychologique) du sujet.

M. Groussard voulait nous montrer un ancien officier supérieur de l'armée hitlérienne aux prises avec la déchéance, la misère, remontant peu à peu la pente dans Cologne qui se relève de ses ruines en même temps que l'homme. « Un officier de tradition » est une des plus honnêtes analyses psychologiques que j'aie lue depuis longtemps.

C'est encore le bilan-zéro d'un homme dont toute l'existence repose sur les valeurs militaires et qui finit par mourir sous les coups du passé.

C'est enfin une mise en garde probante contre le militarisme allemand qui ne saurait mourir parce qu'on l'a rayé sur le papier.

Tout cela est clair, lucide, viril, jamais cynique. Il fallait sans doute le recul de 1954 et la probité de M. Groussard pour traiter un tel sujet avec une telle perfection.

(Éditions Gallimard.) J. J. K.

MARTIN P. NILSSON : LA RELIGION POPULAIRE DANS LA GRÈCE ANTIQUE.

M. Nilsson nous présente un exposé de l'aspect non le plus élevé, mais le plus durable, de la religion grecque, son aspect populaire, qui survécut à la destruction des grands dieux par le christianisme. Cet exposé a le mérite d'être à la fois succinct et complet. De l'humble et quotidienne vénération du paysan pour les tombes et les autels qui parsèment ses champs, jusqu'aux mystères d'Éleusis, aboutissement de la forme populaire de la religion grecque, M. Nilsson dresse avec soin, sous diverses rubriques, un catalogue des multiples

croyances du peuple grec. La tâche n'était point aisée, en raison du fourmillement extrême des rites, de leur diversité, des contradictions que l'on rencontre à chaque pas dans leur application. L'ensemble de l'ouvrage est clair, facilement accessible. On pourrait peut-être reprocher à M. Nilsson de n'avoir pas su quitter le détail pour dégager quelques idées générales. S'il a bien saisi la décadence et la corruption de la religion populaire grecque au IVe siècle et au-delà, sans doute n'a-t-il pas assez insisté sur la part qui revient, dans cette corruption, à la religion qu'il appelle « élevée ». Trop soucieux de limiter son sujet, il établit des frontières trop nettes et, somme toute, arbitraires entre ces deux formes d'une même religion. Ainsi les centaures, les silènes, les génies des eaux, des forêts et des carrefours ont, d'après M. Nilsson, leur origine dans les croyances populaires; centaures et silènes n'apparaissent pourtant que dans les mythes artistiques et littéraires, manifestations par excellence de la religion « élevée ». M. Nilsson a quelque peine à réduire cette contradiction et son argumentation n'est pas entièrement satisfaisante. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est d'une lecture agréable : nullement pédant, utile, il n'intéressera pas seulement les historiens.

(Éditions Plon.) JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

PRÉSENTATION DE LA ROULOTTE, DE MICHEL DURAN (THÉATRE MICHEL).

Cela n'avait pas trop mal commencé. L'opposition de deux familles aussi éloignées que possible : celle d'un grand éditeur parisien et celle des Pituitti's, acrobates, libertaires et quelque peu faux monnayeurs, était un assez bon élément comique. Malheureusement, ce que l'auteur a inventé pour corser le point de départ et arriver au bout de ses trois actes, ne vaut pas cher. Le fils de l'éditeur, un cancre renforcé, a mis à mal une jeune Pituitti's. La tribu décide l'application de la loi du talion. Et voici le fils aîné, Bruno, pour venger l'honneur de sa sœur, chargé de séduire la fille de l'éditeur, jeune étudiante sérieuse et forte en « maths ». Mais l'amour opère des miracles. Bruno, en qui l'on a découvert un talent « brut » d'écrivain et qui a su se faire aimer, épousera la jeune fille au milieu de l'optimisme général, et abandonnera la roulotte.

On aurait encore passé sur l'invraisemblance. Mais il aurait fallu nous y aider par un dialogue plus alerte et moins de vulgarité. On nous fait témoins, au second acte, d'une tentative de viol, et une bonne partie du troisième roule sur un projet d'avortement, conséquence jugée inéluctable de la susdite tentative, qui ne fut d'ailleurs pas consommée, nous l'apprendrons in fine. *Il n'y a vraiment pas de quoi se réjouir. Quelques tirades sur la famille bourgeoise et sa morale, sur les généreux libertaires qui piétinent les conventions sociales, une vague esquisse de satire des mœurs littéraires n'ajoutent que peu à l'intérêt. D'une interprétation inégale qui nous vaut de revoir, dans un rôle quasi muet, Albert Fratellini, le célèbre clown, se détachent Mlle Françoise Hornez et M. Philippe Nicaud, et aussi M. Jean-Pierre Moulin qui semble un bon jeune premier comique.*

R. D.

VENDREDI 15 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Claire Sainte Soline : Mademoiselle Olga.

CLAIRE SAINTE-SOLINE : MADEMOISELLE OLGA.

Sans grand tapage Claire Sainte-Soline construit une œuvre qui mériterait sans doute plus d'attention. Son dernier livre, un recueil de nouvelles, inspire à Clara Malraux et à Guy Bechtel des réactions diverses. Mais tous deux s'accordent à souligner l'estime due à cet écrivain.

Clara Malraux : Des criminels innocents.

A chaque fois que je lis un livre de Claire Sainte-Soline, je m'étonne de ne pas lui voir occuper la place qu'elle mérite, car Claire Sainte-Soline est un de nos très bons écrivains. Ses dons sont peut-être plus sensibles encore dans ce recueil de nouvelles que dans ses autres livres. Elles sont, ces nouvelles, d'une étonnante variété, et pour chacune, Claire Sainte-Soline — tout en gardant ses qualités de fermeté et de justesse — se sert du moyen d'expression qui lui convient le mieux : celle-ci est avant tout un monologue intérieur, cette autre est composée par des dialogues qui, sans leur ressembler, font penser à ceux d'Hemingway.

Quelque chose, cependant, relie entre elles ces nouvelles si différentes de sujet et de contenu, c'est la certitude — qui émane d'elles — que l'être humain est innocent, même quand il est criminel, comme cette malheureuse infanticide que nous ne voyons que devant le tribunal. Je ne sais si le livre entier n'eût pas gagné à porter le titre d'une de ses parties : « Que devenir? » car, plus ou moins, c'est là la question que se posent tous les personnages de Claire Sainte-Soline et nous nous la posons avec eux, dans cette angoisse qui naît à chaque fois que nous voyons vivre et souffrir les hommes.

Guy Bechtel : Des nouvelles plaisantes et gaies.

Il y a toujours quelque honte à goûter un écrivain dont la langue, par une belle insouciance, dédaigne la correction. C'est pourtant à l'indulgence du lecteur que Claire Sainte-Soline propose son curieux volume, avec le secret espoir, sans doute, de se l'attacher par d'autres moyens que la perfection formelle. Et finalement, elle parvient à son but. C'est dommage; on a envie de lui reprocher son succès. On a en effet trop tendance à l'oublier, le lecteur a malgré tout certains droits sur le romancier. Ou plutôt, il est en droit d'attendre quelque chose de lui, comme on est en droit d'attendre quelque chose de qui que ce soit qui ouvre la bouche. Être contraint de nous payer de mots est déjà une gageure, le petit drame de l'écrivain (ce qui justifie ce lieu commun selon lequel un roman est une aventure). Telle est la règle du jeu. Mais nous payer de barbarismes, c'est fausser

le problème en lui donnant une solution artificielle, c'est se moquer du lecteur et, pis, le décevoir.

Ou bien alors il faut du talent. Dieu merci, c'est le cas de l'auteur, qui réussit ce tour de force de nous faire accepter un *soleilleux mois de juin*, un *malgré que* qui frise l'insolence et plusieurs fantaisies du même goût. Bien sûr, Claire Sainte-Soline n'a pas la réputation d'une roturière des lettres et si elle use de termes et de constructions aberrants, c'est sans doute qu'elle le veut bien. Accordons ce point. Mais depuis quand la préméditation peut-elle servir d'excuse? Sans doute la langue évolue-t-elle. Sans doute est-ce aux écrivains autant qu'au peuple qu'appartient le droit (ou plutôt le fait) de cette évolution. Cependant la récente enquête que je viens de mener auprès de quelques auteurs, dont MM. Roger Caillois, Jean Paulhan et André Thérive, a eu pour résultat de me confirmer dans mon opinion : il faut se méfier devant toute transformation hâtive. Attention, je ne voudrais pas passer pour un puriste intransigeant et stupide. Je souhaite toutefois que les écrivains ne jouent pas sur notre pudeur. On hésite toujours, en effet, à relever une incorrection de crainte de passer pour cuistre ou retardataire. Il ne faudrait pas, cependant, que cette courtoise retenue du lecteur encourageât les auteurs à des fredaines grammaticales que rien ne saurait justifier si ce n'est une pédante recherche de l'effet.

Mademoiselle Olga n'est pas un roman, mais un recueil de nouvelles. Plusieurs me paraissent bien venues, plaisantes et gaies. Les hommes étant généralement des imbéciles, les héros de ces courtes histoires sont le plus souvent des femmes. Et quelles curieuses femmes! Claire Sainte-Soline se plaît dans l'insolite, qui est la vraie mesure de son œuvre, et toutes ses héroïnes, détestables (qui stupide, qui meurtrière, qui Messaline), nous inciteraient volontiers à la mysoginie. Ce qui surprend pourtant, c'est que ces personnages insolites se meuvent dans un milieu dont tous les autres représentants sont d'une étonnante banalité. Il y a peut-être trop de convention dans ces caractères, le potache est sournois, le soldat ne pense qu'à la bagatelle, le procureur s'exerce aux effets de manches, l'avocat se perd dans ses longues phrases; mais sont bien dessinés malgré tout ce que leurs gestes et leur psychologie recèlent d'artificiel.

Irma, une simple fille de la campagne dont l'avocat essaye de sauver la tête à grand renfort de trémolos, « pleurait à la fois sur son propre malheur et sur le désespoir de ce gentil monsieur qui se mettait dans un pareil état devant toute une assemblée. » On peut apprécier l'humour de Claire Sainte-Soline; il est une des qualités maîtresses de sa composition. Si elle crée des *types*, en effet c'est le plus souvent par le trait spirituel; de là vient la réussite de quelques portraits qui sont les mieux venus.

Pour être juste, il faut enfin dire un mot aimable du style de ce livre. En plusieurs endroits, vif et limpide, il est très heureux. Sans doute est-il dans l'ensemble un peu desséché, mais ce style si heureusement dénué d'emphase nous change de tant d'écrivains qui, sottement, préfèrent le langage hyperbolique à l'expression sobre et discrète.

(Éditions Grasset.)

UN DÉJEUNER AVEC JULIETTE GRÉCO.

Dans le petit restaurant d'habitués où elle a célébré ses noces, Gréco commande l'entrecôte « marchand de vin ». Un serveur, en tablier de grosse toile bleue, dépose le maître-d'œuvre devant elle. Il fait bon. La nappe a des plis amidonnés, la table est ronde, l'ordinaire est comme au village. Le jour d'une petite rue grise traverse les fenêtres du rez-de-chaussée; un homme passe sur le trottoir. Il est une heure de l'après-midi dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés; sorti du boulevard, c'est le coin le plus provincial de Paris.

Juliette descend d'une arrière-cour des Champs-Élysées, elle a quitté les frondaisons jaunies d'un jardin secret pour rendre visite à la population rivegauchéenne dont les journaux de Montluçon, de Buenos-Aires et du deuxième arrondissement l'ont, un certain matin, proclamée reine :

— Le plus fort... je n'avais jamais chanté à Saint-Germain-des-Prés !... Les gens venaient au *Tabou* pour me regarder. Un beau jour, avec mon mauvais caractère, j'ai décidé que j'en avais plein le dos et qu'ils se dérangeraient pour quelque chose...

Elle est là, toute simple, dans une robe de jersey .

— C'était pendant l'occupation. J'avais quinze ans. J'étais sans famille : ma sœur en prison, ma mère déportée, mon père absent ! Je suis sortie de Fresnes avec, pour toute fortune, un billet de métro déjà percé d'un trou. J'avais faim et froid. Je me suis rappelée Hélène Duc, mon ancien professeur de français auprès de qui j'ai tronvé secours...

Une nuit, avec une bande d'enfants perdus, nous sommes entrés dans un café. Les transporteurs des Messageries Hachette venaient là manger des sandwiches. Il faisait bon. J'ai ôté mon manteau. Je l'ai posé sur une rampe de fer. Mon manteau a glissé jusqu'en bas. Je suis descendue le chercher et là, il y avait une cave. J'ai poussé la porte dans le noir : c'était la porte du *Tabou!...*

Souriant à ses souvenirs, elle raconte comment les journaux ont su donner une réputation de mauvais lieu à un cabaret qui n'était, à l'origine, que le rendez-vous d'une jeunesse sans gîte :

— Nous sommes devenus odieux !... Pourtant, nous ne voulions rien d'autre que nous retrouver entre nous et faire le plus de bruit possible !... Les gens qui venaient nous regarder nous gênaient. C'est malgré nous que Saint-Germain-des-Prés a vu le jour...

Elle rêve à de grands parcs, semi-zoologiques, où les adolescents à la dérive trouveraient des fontaines de café, des distributeurs de croissants! Sa réputation la mangeait. Quand elle est arrivée au Brésil, il y avait foule pour l'attendre : les gens croyaient qu'elle allait chanter nue!...

Maintenant, Juliette remonte vers la rue de la Gaieté où le public de Bobino *l'attend. Une femme la remarque derrière la vitre de sa voiture arrêtée. Un attroupement se forme. Des commentaires s'échangent. Gréco paie la rançon de sa célébrité. Elle est la Muse de l'* « existentialisme » !... *Un fabricant de jouets va jusqu'à proposer pour Noël des poupées en pantalons noirs qu'il nomme* « de petites Gréco ».

« Gréco?... disait une vieille femme de province, j'ai déjà entendu ce nom-là. C'est quelqu'un qui chante à moins que ce soit quelqu'un qui fait de la peinture!... »

LUC BÉRIMONT.

SAMEDI 16 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Joseph Kessel : Les Amants du Tage. — Jean Rousselot : Une fleur de sang. —

JOSEPH KESSEL : LES AMANTS DU TAGE.

La *discrétion* est le caractère essentiel de ce récit, plus proche du roman que de la nouvelle. Discrétion du décor qui ne s'impose jamais; seul opère le prestige exotique de quelques noms propres. Discrétion des personnages réduits à un couple : les deux amants. Discrétion de la psychologie, dont l'auteur ne nous présente guère que la traduction verbale en des dialogues d'une rare économie. Discrétion du scénario, qu'en dépit de deux crimes et d'un suicide on n'ose dire policier. Discrétion du style enfin, qui atteint parfois dans son dépouillement la netteté des chroniques stendhaliennes.

Mais on se demande si le *cas* ne se situe point au-delà des *limites*. Cet amour impossible de deux assassins, que conjugue précisément leur parenté criminelle, n'arrive pas à empoigner le lecteur. Cette habileté dans « l'élagage », pour reprendre une expression de Sainte-Beuve, ne cacherait-elle pas une certaine impuissance à approfondir?

(Éditions du Milieu du monde.) CLÉMENT BORGAL.

JEAN ROUSSELOT : UNE FLEUR DE SANG.

Écrit à la première personne, c'est un récit quelque peu empâté de réflexions éloquentes. Un adolescent recherche la Femme. Non pas le personnage précis dont ses camarades font un sujet de plaisanteries grivoises, ni même celui qu'ils étreignent sans trop y faire attention, mais une création idéale, gigantesque, sorte de plasma où le jeune homme rêve de se plonger, de s'anéantir. La quête haletante de ce monstre, par un malade de solitude, forme les meilleures pages du livre.

Un jour, enfin, une vraie jeune fille répond à ses avances. Dès lors, quelque chose est brisé. S'il accepte d'épouser Mathilde — qui s'est donnée à lui — c'est que, par elle, l'univers de son rêve a disparu. Cette femme lui arrache la foi qu'il a en la Femme. Plus tard, avec Clara, il refera la même expérience. Ces deux femmes, ces deux familles, juxtaposées, mordent l'une sur l'autre. L'ubiquité n'est pas plus accessible que l'absolu.

L'homme mûr se retrouve au cimetière, en une sorte de pèlerinage aux sources. La clef de voûte est-elle là? Sa mère, morte alors

qu'il sortait de l'enfance (il est fils naturel), l'inassouvissement de sa tendresse en a-t-il fait la victime d'un amour impossible?

Le livre est inégal. La dernière partie ronronne un peu. Cela sent la démonstration dont on se satisfait. Expliquer, c'est enlever sa dimension au mystère! Quelques violences, au milieu de ce texte mou, semblent des fautes de goût. On préférera le trait précis, incisif, cruel qui cerne la période des fiançailles et la première étreinte : *Deux êtres s'étaient mis l'un contre l'autre pour confronter leurs différences et les conjuguer jusqu'à la mort.*

(Éditions Albin Michel.) G. M.

DIMANCHE 17 OCTOBRE

RENCONTRE AVEC MARCEL JOUHANDEAU.

Je ne sais dans quelle pièce de la maison sonne le téléphone de Jouhandeau. Je l'appelle pour obtenir des renseignements au sujet de ses prochains livres. Il me répond avec une retenue amusée :

— Je ne parle pas librement... Vous comprenez pourquoi... Mes livres sont « des secrets »!...

Il traîne sur la dernière syllabe pour que cette réserve, trop marquée, atteigne sûrement l'adversaire.

Aujourd'hui, le voici devant moi, la lunette éclatante, la lèvre sarcastique, un foulard jaune et noir noué dans l'échancrure du pardessus épais :

— On a besoin d'une morale quand on est menacé par ses propres dangers. C'était mon cas... Paulhan me faisait remarquer, sur mes photographies d'enfant, mes yeux noirs, brûlants, féroces. J'ai été attristé de la constatation et, pourtant, je dois avouer que mes penchants au sadisme étaient nets, à cette époque. Je prenais plaisir à torturer un camarade plus jeune, à le faire passer de la confiance à la terreur. Je lui demandais de s'asseoir près de moi, et après l'avoir comblé de bonbons, de caresses, je le pinçais parfois jusqu'au sang!... J'ai bien changé, ajoute-t-il avec un sourire de biais. J'arrive à une bonté écœurante!...

— Il faut certes avoir été jeune et savoir le rester, mais pas au point de s'exposer à mourir sans avoir mis de l'ordre dans son esprit, dans son cœur, et dans sa chair...

Pour chercher à délimiter cet ordre, Jouhandeau publie chez Grasset : Éléments pour une Éthique.

— Non pas la morale de Kant, que je prends au contraire à rebours. Simplement, je souhaite chacune de nos actions *inimitable*. Je mets l'accent sur la qualité, sur la manière de vivre, plutôt que sur le bien et le mal...

Ouvrage de philosophe? Non pas. Jouhandeau se veut « chroniqueur », et rien d'autre. Il rejette l'appellation de « romancier ». Il rit. Ici, loin de son XVIe arrondissement domiciliaire, on le sent en rupture de tutelle. Je demande si Élise continue d'espionner ses visites, de fouiller ses brouillons :

— Elle est tellement préoccupée d'elle-même et de sa maison que beaucoup des livres que je donne lui échappent. Elle ne lit pas tout ce que je publie. Heureusement!...

L. B.

LUNDI 18 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Simone de Beauvoir : Les Mandarins. — John Knittel : Jean Michel. — Roger Ferdinand : La Voix des auteurs. — Joseph Holzner : Autour de saint Paul.

SIMONE DE BEAUVOIR : LES MANDARINS.

Le gros roman de Mme Simone de Beauvoir est apparu en librairie peu de jours après les *Lettres à Roger Nimier* de Jacques Chardonne : coïncidence toute fortuite, mais qui suggère un rapprochement dont on s'avise qu'il est plein d'enseignement.

Sur le livre de Chardonne, on a écrit pas mal de sottises dont, les reprenant à son compte, comme il se devait, *l'Express* nous a proposé une manière de digest. L'auteur de *Vivre à Madère* s'y voit reprocher 1° l'excellence de son style et le souci qu'il en a, 2° son mépris pour la politique et les écrivains « engagés », 3° son peu de complaisance pour les auteurs abondants et la méfiance qu'éveille en lui l'inflation littéraire à quoi nous assistons. Ce jugement (si l'on peut dire) se fonde sur une idéologie dont Sartre et ses adeptes se sont faits les hérauts et qui pourrait à peu près se résumer ainsi : l'écrivain n'est artiste que par raccroc ou par accident; il ne justifie son existence et sa fonction qu'en s'insérant dans son époque, en portant témoignage sur elle, en s'efforçant d'y avoir une influence, d'y exercer une action *politique;* il convient que l'art d'écrire ne soit pour lui qu'un souci purement contingent, s'il ne veut pas tomber dans un « formalisme » anachronique, byzantin et hautement condamnable. Je ne résiste pas à citer *l'Express : Il y a une fierté de l'écriture comme de tout artisant* (sic). *Mais il est assez savoureux que ce soit au moment où la littérature court le danger de perdre son public, presque sa fonction, que se développe une aristocratie de l'écrivain. Ce personnage, souvent écrivain sur parole puisqu'il n'écrit qu'à peine* (resic), *possède cette particularité de mépriser ce qui est est sa profession : le fait d'écrire, le public. l'œuvre littéraire* (?). *Il se répand en sarcasmes sur ceux qui prétendent dire quelque chose* (toujours sic), *soutenir une pensée ou une opinion par leurs écrits : on n'est pas écrivain parce qu'on écrit, on est écrivain parce qu'on a du style...* » Mais bien sûr! A moins de considérer, comme fait l'anonyme auteur de ces lignes, que l'écrivain se définit par l'abondance et la prétendue « efficience » de son œuvre — c'est-à-dire d'opposer l'écrivain-fonctionnaire à l'écrivain-artiste (ou, si l'on préfère, « aristocrate »). Cette identification de l'individu à sa fonction et, singulièrement, à sa fonction sociale est bien dans la ligne que nous disions.

Là-dessus, on lit *les Mandarins*, et l'on y trouve une exacte défense et illustration de ces propos. Voilà, un livre abondant. Le souci du style est bien le dernier qui ait effleuré son auteur, lequel écrit comme parlent ses personnages, c'est-à-dire à peu près comme les imitateurs français de Peter Cheyney. (Au demeurant, il n'est pas sans saveur d'entendre ces « mandarins » débattre des problèmes de la haute politique dans un jargon de souteneurs réglant leurs comptes...) Pour Mme de Beauvoir et ses héros, « dire quelque chose, soutenir

une pensée et une opinion », cela consiste à discuter, quelque six cents pages durant, de l'existence d'un parti politique fantôme ou de l'opportunité d'un article de journal sur un procès de Malgaches. Tout cela pour en venir à formuler des « pensées » aussi définitives que celles-ci (nous sommes aux alentours de 1946 ou 47) : « L'U. R. S. S. ne veut rien annexer du tout ! » ou « Une Europe colonisée par l'Amérique, c'est justement ce que le S. R. L. veut éviter, c'est même le premier de nos objectifs, puisque nous n'avons jamais pensé que Staline comptât annexer l'Europe... »

Sur quoi encore, entre deux poulpils du même tonneau autour d'une table de bar *germano-pratin*, l'héroïne-narratrice des *Mandarins* s'en va filer aux Amériques l'imparfait amour avec un confrère yankee, laissant son mari, sa fille et leurs amis communs à leurs *ouiskis*, à leurs petites coucheries et à leurs vendettas (car ces mandarins n'ont pas seulement le langage des héros de la Série Noire, ils en ont aussi les mœurs, un petit peu alcooliques, un tantinet partouzards et un brin « tueurs », à l'occasion...)

Mais n'exagérons rien : cet épais roman est beaucoup plus ennuyeux qu'irritant, beaucoup plus primaire que provocant (Mme de Beauvoir écrivait « provoquant », qui manifeste — sans doute par mépris du « formalisme » — une indifférence totale et sereine à l'endroit de l'orthographe et de la syntaxe...) Dans l'ordre du sentiment, de la sensibilité, on n'y sort de la vulgarité que pour tomber dans un sentimentalisme de midinette. Dans l'ordre des idées, on n'y dépasse guère le niveau d'un échange de vues entre instituteurs « progressistes ». Dans l'ordre littéraire et romanesque... Mais la littérature et le roman ne sauraient en aucune manière être ici en question : ce livre, le plus indigeste et le plus mal écrit qu'on ait lu depuis longtemps, n'a pas plus à faire avec l'une qu'avec l'autre.

(Éditions Gallimard.) CLAUDE ELSEN.

JOHN KNITTEL : JEAN-MICHEL.

Le cas type du livre qui vous laisse perplexe devant la mésalliance du texte et du sujet; du livre qui vous laisse crispé, indécis, et, pour finir, révolté !

Le sujet en est terrible ! Un domaine, en Afrique. Une famille, un chef de famille, ayant poussé jusqu'à l'excès le sens patriarcal, le sens colonialiste, le sens civique, le sens *mystique*. Un médecin psychiatrique, ami de la famille, amoureux de la fille aînée. Une autre fille, paralysée. Un fils, enfin, parti depuis des années. Surviennent, dans le pays, deux anciens prisonniers allemands. Ils travaillent à la ferme. Le plus jeune est aimé de la fille aînée. Revient, le fils, Jean-Michel, intoxiqué par Paris, l'après-guerre américaine, la Résistance. Il est d'un intellectualisme *existentiel*, nocif, cynique et désespéré. Le médecin essaie de le guérir. Jean-Michel se referme sur lui-même, devient agressif. Sa haine vise le jeune Allemand qui prend une place de plus en plus décisive au sein de la famille, devient pour ainsi dire le *futur fils de famille*, le futur chef de famille, prend

petit à petit la place de Jean-Michel (son père l'ayant déshérité au profit de ce *nouveau* fils) Jean-Michel tue l'Allemand, prend conscience qu'il l'aimait secrètement (la pédérastie ayant fait partie *aussi* des toxiques intellectuels de Paris), accuse le médecin de l'avoir poussé à tuer un rival, plonge sa famille dans l'enfer, et, retranché au rang d'animal cynique, de *matière sans âme*, se fait, finalement, justice.

Quel thème ! Tout y est : antagonismes historiques et politiques (le *colonialisme*, en Afrique, ayant été à des kilomètres de l'occupation allemande en France, de ses suites, de ses excès politiques, les deux Allemands sont acceptés tout de suite au sein de ce *christianisme*. Tandis que le fils, lui, imprégné de la Résistance, de ses jugements hâtifs, de ses fusillades arbitraires, devient la *brebis pourrie*, le mouton noir ! Antagonismes métaphysiques et philosophiques, (Jean-Michel étant, ainsi, au sein de cette *Bergerie*, de ce christianisme, de cette grande famille, Caïn, l'origine du Mal, la *bête primitive;* et, en même temps, les maléfices du *modernisme*, de l'intellectualisme, de l'anarchie, faisant de lui un danger permanent !)

Oui, quel thème ! Et qu'en a tiré Knittel? Un style bêtement pastoralien, un sens *paysagiste* bien anglais, une sensiblerie, un romanesque, un conventionnel qui voisinent entre Bromfield et Delly. Son colonialisme se veut *humaniste*. Son édifice mystique (dans lequel entrent la ferme, le domaine, le pays) est digne de Saint-Sulpice. Le livre est construit d'une manière désuète. La *noblesse* de certains sentiments donne envie de vomir. Il est des gestes qui vous révoltent de la part de certains personnages (par leur fausseté psychologique et leur niaiserie), et ce ne sont jamais *ceux* que Knittel voudrait (ce ne sont jamais les gestes de Jean-Michel, par exemple !)

Le livre prend ainsi un *sens* contraire, change le venin en miel, nous irrite et nous crispe. Ce qui fait que l'on finit par rejeter, révolté, ce livre (qui n'existe pas) au profit d'un autre (qui, lui, aurait pu être).

(Éditions Albin Michel.) JEAN-LUC TERREX.

ROGER-FERDINAND : LA VOIX DES AUTEURS.

Les auditeurs de la Radio auront certainement plaisir à retrouver groupées dans ce volume les causeries de Roger-Ferdinand chargé de faire entendre chaque vendredi sur la chaîne parisienne *la Voix des Auteurs*.

Une longue expérience de la vie du théâtre permet à l'auteur des *J3* d'en aborder les principaux problèmes.

Le plus important nous semble celui de la pérennité des œuvres dramatiques. Beaucoup d'œuvres qui furent un certain temps l'objet de la faveur du public tombent ensuite en désuétude et même disparaissent totalement comme si le temps leur avait été mortel. M. Roger-Ferdinand voit surtout dans ce fait une conséquence de la versatilité et de l'ingratitude du public et de la critique. Il reconnaît certes qu'un théâtre doit évoluer avec la société qu'il exprime et souscrirait peut-être à ce jugement de Giraudoux qu'« un

théâtre est seul grand s'il impose aux spectateurs la conviction que le monde actuel est sonore en pensée, en espoir et en force. »

(Éditions Nagel.) ARLETTE LAURIENNE.

JOSEPH HOLZNER : AUTOUR DE SAINT PAUL.

Nous possédions déjà le monumental « Paul de Tarse » de Joseph Holzner. Nous y rencontrions une documentation hors de pair, un sens critique accusé, une juste compréhension de l'histoire.
Aujourd'hui, c'est vers l'homme, l'homme seul, l'homme fou de Dieu, que Joseph Holzner nous conduit.

Dix chapitres, dix méditations profondes vouées à l'esprit, mais qui ne négligent pas la lettre pour autant. Dix chapitres, dix sommets parmi lesquels il est difficile de choisir, et parmi lesquels le lecteur retiendra peut-être, comme j'ai fait, trois titres principaux : *le Maître et le Disciple, les Mystères grecs et l'idée de salut, le Rôle de Paul dans l'histoire du Monde*. Mais il en est bien d'autres, qui retiennent, et qui souvent font penser à un Berdiaev plus serein.

(Éditions Alsatia.) HENRI ESPIEUX.

PRÉSENTATION DE « CATERINA », DE FÉLICIEN MARCEAU (THÉATRE DE L'ATELIER).

M. Félicien Marceau, à qui l'on doit de très agréables romans, a voulu, pour sa première pièce, peindre le caractère d'une ambitieuse. Il en a même tiré une épreuve supplémentaire car Giorgio, le frère de Caterina, n'est pas moins ambitieux qu'elle. Mais il l'est d'une manière plus lucide, avec plus de cynisme.

Donc, un soir de fête, Caterina, issue d'une grande famille vénitienne, plaît au roi de Chypre qui l'épouse. Le roi qui est âgé meurt, lui laissant le trône. Or, Caterina n'est pas seulement ambitieuse. Elle aime aussi un jeune Vénitien dont elle a obtenu qu'il la suive à Chypre en qualité d'ambassadeur. Elle pensait en faire son amant. Les mille contraintes de la vie de cour et de l'étiquette, un obscur respect de son époux aussi peut-être, l'en ont empêché. Veuve et reine, va-t-elle s'abandonner à sa passion? Du même coup, va-t-elle comme l'y engage son frère, futur doge, consentir que son royaume ne soit que l'humble vassal et la puissante République adriatique? Comme une héroïne de tragédie classique, le sentiment de sa « gloire » la retient, le sentiment de ce qu'elle doit à son peuple qui, pourtant, ne l'aime guère. Elle rejette tout ce qui, en elle, demeurait vénitien; elle refuse d'abdiquer; elle engage contre les troupes que commande son propre frère une lutte inégale et sans doute perdue d'avance...

La pièce souffre, à vrai dire, d'une brusque bifurcation. Au deuxième acte, avec le long monologue du roi, c'est une autre pièce qui se dessine, une pièce sur le métier de roi, sur sa grandeur et ses servitudes, sur la crise de conscience où peut être jeté un souverain, étranger par son origine, au pays sur lequel il règne. Débat d'idées intéressant certes, mais qui est en fait sans rapport avec le conflit entre l'amour et l'ambition. Débat aussi où nous avons l'im-

pression de percevoir surtout la voix de l'auteur. La tension dramatique fléchit. Une certaine froideur se répand qui empêche notre adhésion complète.

Le drame de M. Félicien Marceau n'en est pas moins une des œuvres intéressantes de cette saison dramatique. Mme Maria Mauban (Caterina) ne m'a pas paru avoir obtenu complètement la fusion de son talent et de son personnage. Elle lui reste quelque peu extérieure. En revanche, il n'y a qu'à louer Paul Bernard dans le roi et Jacques François dans Giorgio.

R. D.

MARDI 19 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Cahiers Romain Rolland, n° 6 : Printemps romain (lettres de Romain Rolland à sa mère). — Eugène Ionesco : Théâtre I.

CAHIERS ROMAIN ROLLAND, N° 6 : PRINTEMPS ROMAIN.

En octobre 1889, Romain Rolland — frais émoulu de Normale supérieure — fut nommé stagiaire à l'École française d'archéologie et d'histoire, et partit pour Rome. Il devait y rester huit mois, cette année-là; et chaque jour, durant ces huit mois, il écrivit longuement à sa mère.

Le futur auteur de *Jean-Christophe* n'était pas de ceux qui ne mettent dans leurs lettres que l'écume de leur vie et de leur pensée. A travers ces pages familières, qu'on nous fait lire aujourd'hui, l'on *voit* réellement le jeune intellectuel vigoureux et timide que Malwida von Meysenbug, l'amie de Nieztsche et de Kropotkine, décrit comme un « musicien de premier ordre, à l'intelligence profonde et sérieuse, au goût des plus raffinés ». En effet, c'est la musique qui tient alors la plus grande place dans l'esprit de Romain, le bien nommé; sa correspondance invoque sans cesse Beethoven et Wagner, Wagner et Beethoven, en termes dont le constant lyrisme nous paraît à présent bien enfantin, mais c'était l'atmosphère du temps. Les accents de *Tristan* et de *Parsifal* semblaient éveiller au cœur des amants de la beauté une nouvelle poésie, qui bientôt s'inquiéterait elle-même de cette influence, et entreprendrait de « reprendre à la musique son bien ». Romain Rolland s'en tiendrait, quant à lui, au premier de ces deux mouvements; d'après ce qu'il dit intarissablement de ses plongées dans l'univers sonore, on devine que c'est plutôt ce qu'il y a de chaud, d'immense et de vague dans cet univers qui le séduira toujours. Il demeurera beethovénien imperturbable à l'heure même où la révélation de Moussorgsky et de Debussy aura fait naître une nouvelle musique, une musique sans éloquence.

Dès cette époque, le « jeune homme atteint d'une forte encéphalite » que Renan avait dépeint à l'avance, se nourrit surtout d'abstraction; ce qui ne l'empêche pas d'observer très exactement et de croquer dans ses lettres avec beaucoup de verve et de bonhomie le petit monde franco-italien auquel l'agrège son étrange sinécure. Tout le jour, le jouvenceau érudit puise tout à son aise dans les archives du Vatican, pour reconstituer le personnage et les actes de je ne sais plus quel nonce du XIII[e] siècle. Le soir, ce sont des réceptions à n'en plus finir, chez le sieur Monod, qui dirige l'École,

chez l'ambassadeur Geffroy, chez Mlle de Meysenbug, chez les Guerrieri, les Minghetti, etc.; le tout entrecoupé des inévitables visites aux musées, de courses à Sorrente, à Naples, à Florence.

C'est aussi l'époque où le « cher petit frère » André Suarès envoie à son ami des missives extraordinaires où il y a de tout, une morale, une esthétique, une métaphysique; document que les mêmes *Cahiers* nous ont fait lire l'année dernière, et qui serait bien ridicule si, indubitablement, le génie n'y apparaissait à chaque instant, un génie qu'on sent déjà *inexprimable* : enfermé dans une vision dont les mots ne pourront plus que s'écouler harmonieusement, sans en emporter la moindre parcelle. L'exaltation singulière qui enfièvre ces deux garçons de vingt ans les dispense, par exception, du naturel et de la simplicité. A ce niveau, même l'absurdité a sa noblesse.

Oublions un moment l'emphase et la sentimentalité accidentelles qui s'étaient imposées aux deux normaliens dès leurs premiers contacts, et qui les empêcheront toujours, malgré tous leurs efforts, de se connaître autrement que comme des phares échangeant de loin leurs lumières. Considérons seulement la façon dont André et Romain s'expriment dans leur correspondance, et Romain dans sa correspondance avec les siens. Quelle dignité! Quel respect mutuel!... Comparons cela, pour nous amuser et pour nous instruire, à la façon dont parlent et se tiennent entre eux les « mandarins » décrits par Simone de Beauvoir. Que s'est-il passé depuis cinquante ans dans cette élite de la pensée et du savoir? Comment le sérieux (excessif, j'en conviens), la délicatesse, l'élégance (un peu empesée, je l'admets), des jeunes intellectuels de 1890 se sont-ils transformés en cet abominable débraillé, en ce jargon pauvre et grossier, que, sans la moindre invraisemblance, la romancière peut attribuer aux Suarès et aux Rolland d'aujourd'hui?... Encore si l'on pouvait attendre de l'un d'eux quelque chose d'équivalent au *Voyage du condottiere* ou à *la Foire sur la place*!

Lorsqu'il goûte les douceurs de ce « printemps romain » le fervent Nivernais n'a pas encore l'esprit envahi par les nuées épaisses qui l'éléveront un jour, d'abord « au-dessus de la mêlée », ensuite au-dessus même du réel, dans un empyrée conventionnel, mais majestueux, d'où il n'apercevra plus les gens et les choses que comme des taches mouvantes au fond d'un abîme d'idéologie. Le Romain Rolland contemporain d'*Axel*, du *Disciple*, de *Pelléas et Mélisande*, du *Fils des étoiles*, des premiers romans russes traduits en français, serait plutôt en deçà de sa génération littéraire (comme il est en-deçà de sa génération musicale). L'austérité décorative du symbolisme ne l'empêche pas de s'amuser ferme, bien qu'avec une certaine componction. Le présent volume est plein de croquis piquants, de commentaires sarcastiques et, ma foi, de plaisanteries, pas toujours du plus pur atticisme. Nous y humons le mélange que fait l'innocent pédantisme fin de siècle avec la subtilité et la puérilité traditionnelles de la société romaine. On évoque *Mission à Rome*, de Jules Romains, les romans italiens d'Henri de Régnier, Taine, Chateaubriand, Mme de Staël, et ainsi de suite jusqu'au président de Brosses. Tout cela se suit bien, s'accorde bien.

En dépit de ses préventions et de ses dilections clairement arrêtées,

le jeune stagiaire n'a pas encore une personnalité assez forte pour échapper à cet esprit, éternel comme la Ville où il s'aiguise. Les lettres filiales de Romain ne sont pas très rollandiennes. Et plus d'une fois on surprend sous la plume du fils attentif les poncifs qui s'attachent depuis des siècles à la Sienne du Sodoma, à la Florence de Fra Angelico, aux *Danaé*, aux *Moïse*, aux *Couronnement de la Vierge*... Pour tout dire, le rituel voyage d'Italie, qui faisait encore partie des formalités bourgeoises, n'a pas suscité le vrai Romain Rolland, dont les propos sagaces, gais, sensibles, habiles, demeurent empreints d'une banalité légère; mais c'est comme un duvet qui s'amincit de lettre en lettre.

On ne nous livre, il est vrai, que la partie la moins personnelle de cette correspondance, celle qui n'engage pas le cœur du quasi adolescent. Il y eut des lettres intimes, dont il ne reste que des bribes, où pourtant on surprend l'aveu de drames sentimentaux, qui sans doute contribuèrent bien davantage que les salons de Rome à former le cœur, à nourrir l'œuvre, du grand écrivain.

Le point d'interrogation est ici pour rappeler que l'importance littéraire de Romain Rolland est un problème encore irrésolu. La difficulté vient du fait qu'il vécut tout ensemble trop mêlé aux disputes politiques, et trop à l'écart du courant des lettres. C'est une espèce de Joseph de Maîstre à l'envers; avec une rumeur d'orchestre dans l'oreille; une ironie dans l'œil, ironie de paysan dépaysé; dans l'esprit, une finesse que le flot de la générosité finit par ronger, comme la mer ronge les falaises. Il faudrait aussi parler de son style, qui fait penser aux petites boîtes des joailliers : des diamants dans du coton. Mais on n'en finirait plus. Il y a enfin le caractère de Romain Rolland; il le définit lui-même en deux lignes (et c'est lui qui met les majuscules) : *Je me garderais bien de rien changer à mon orgueil, dit-il; sur lui repose plus que la moitié de ma Morale et de ma Vie.*

(Éditions Albin Michel.) WALTER ORLANDO.

EUGÈNE IONESCO : LA MATIÈRE M'ACCABLE.

A l'occasion de la publication du tome I de son *Théâtre*, Eugène Ionesco a présenté ainsi son œuvre, dans l'émission *la Vie des Lettres :*

Le théâtre est pour moi la projection sur scène d'un état d'esprit. Contrairement à la plupart des auteurs pour qui une pièce tend à être un petit monument d'architecture, ou bien un syllogisme dont la scène finale doit constituer la conclusion inéluctable, je ne sais pas où je vais : chaque pièce est une aventure, une recherche, une quête, une chasse, la construction de la pièce se fait d'elle-même ou ne se fait pas, je ne cherche qu'à explorer un monde intérieur et à l'éclairer pour moi et pour les spectateurs, avec ses contradictions, ses conflits, sa lourdeur, son évanescence. J'espère que ce monde intérieur qui est mien, est celui de tout le monde, plus réel, plus authentique à mon avis que n'importe quelle histoire extérieure qui ne concerne que quelques-uns d'entre nous : le monde du rêve, les désirs obscurs, les souvenirs perdus et retrouvés, nous concernent tous, il peut être l'expression de nos angoisses les plus vraies.

Dans la Cantatrice chauve, *par exemple, qui est une comédie, l'insolite, l'invraisemblable est exprimé par la désarticulation du langage. C'est-à-dire que celui-ci se vide de toute signification, de toute substance. Il doit être l'expression de ce vide ontologique : les personnages se meuvent sans raison dans un monde sans espace, les paroles qu'ils prononcent sont irréelles, comme eux. La comédie est pour moi l'expression d'un malaise, le vertige du vide, plus grand peut-être que celui que peut exprimer le drame, car dans la mesure où le comique n'est que la seconde face du tragique, le tragique, à son tour, n'est que l'autre aspect du comique. La comédie est même plus insupportable que le tragique, étant donné que si je puis me libérer du tragique par l'humour* (Victimes du devoir, Amédée) — le comique *ne m'offre pas d'issue.*

Je cherche à faire un théâtre primitif, concret. Je visualise ou incarne mon angoisse. Ainsi, la matière prolifère, m'accable. C'est pour cela que les champignons envahissent l'appartement de Madeleine et Amédée, dans Comment s'en débarrasser, *c'est parce que ces personnages sont accablés par leur culpabilité commune que le cadavre, qui est celui du temps, grandit en progression géométrique et les chasse de chez eux. Les objets se multiplient dans* Victimes du devoir, *deux tasses de café se font cinquante. Dans* les Chaises, *les deux personnages (le vieux et sonépouse) en proie, simultanément au vertige de la vanité, et à la présence dévorante de la matière, voient se multiplier autour d'eux les invités invisibles et les chaises vides.*

Dans cet univers également, la limite entre le réel et l'irréel s'efface.

(Éditions Gallimard.) E. I.

MERCREDI 20 OCTOBRE

Livre nouveau. — Joya Carpy : La Bouche du cheval.

JOYCE CARY : LA BOUCHE DU CHEVAL.

Joyce Cary a choisi dans ce roman de poser un problème : celui des rapports de l'artiste (un peintre) et d'une société au sein de laquelle il doit subsister et qu'il se donne à charge de modeler pour qu'elle devienne digne de lui. Le bilan du livre de Joyce Cary est négatif : l'artiste et la société ne sont pas dignes l'un de l'autre; bien plus : ils se livrent une guerre sourde et sans remède.

Ceci est amplement démontré. Reste que les qualités romanesques de *la Bouche du cheval*, livre touffu, ne font rien pour faciliter la tâche du lecteur et que la démonstration se trouve, à mon avis, plus encombrée que servie par une ironie parfois grinçante et par une certaine gratuité de l'action même, dont on ne pourrait certifier qu'elle soit exactement celle d'une existence difficile.

(Éditions Albin Michel.) J. J. K.

RENCONTRE AVEC JOYCE CARY.

Joyce Cary, d'origine irlandaise, vivant à Oxford, est plein de distinction : profil aigu, œil clair et non sans douceur, front haut — et quelque chose dans l'expression qui exclut toute austérité. Il me dit :

— Ce que j'essaie de représenter dans une œuvre en apparence hybride, ce sont quelques aspects d'un monde aux visages innombrables et différents pour chacun de nous. Ainsi dans la trilogie qui s'achève avec *la Bouche du cheval* (1) Sara apparaît d'abord dans son petit monde à elle, animée de ses ambitions simples, matérielles. Puis nous la voyons par les yeux de Wilcher (2) bourgeois borné, conventionnel, et enfin par ceux de Gulley Jimson (3). Mais ce désir d'exposer le point de vue de chacun n'est pas sans écueils. Il donne lieu à des longueurs que je ne parviens pas toujours à supprimer. Au reste, chaque lecteur voit Sara à sa manière, car tout livre comme toute chose en ce monde, a pour chacun de nous une signification différente. Quant au bonheur que nous poursuivons, c'est un symbole créé par l'imagination, il n'est jamais le même.

Ce monde dont l'aspect et la signification varient avec chaque individu semble être partie fondamentale de la pensée de Cary. Cette attitude eût été plus facile à concevoir chez l'auteur de Chacun sa vérité *que chez celui de* Missie Johnson. *Mais Joyce Cary ajoute :*

— Je crois fermement en l'individualité de l'homme, en une indépendance spirituelle, métaphysique. C'est pourquoi l'homme est seul, tout au moins en esprit; du point de vue affectif, il en est autrement. Et Gulley Jimson, poursuit seul un idéal inaccessible. Sa faconde, ses boutades, son rire constituent sa défense contre des échecs renouvelés, une cuirasse qui le protège d'un désespoir qui l'entraînerait au suicide. On peut voir en lui une espèce de Blake moderne.

— Certains de vos romans reflètent l'Afrique où vous avez vécu, d'autres l'Angleterre bourgeoise, d'autres l'Irlande de votre enfance; d'autres encore la vie artiste et bohème. Vos personnages, les prenez-vous aussi parmi des êtres vivants?

— Non, je les construis d'éléments réels, mais aucun individu ne m'a inspiré de personnage.

Cary finit pourtant par convenir :

— Je crois que certains êtres laissent en moi une impression si profonde, s'imprègnent de telle sorte en mon subconscient que je les recrée malgré moi, tout au moins en partie. Et, ensuite, je retrouve chez certains de mes héros les caractéristiques de personnes que j'ai connues.

— Vous avez pendant des années étudié la peinture en Angleterre et à Paris. Y avez-vous renoncé?

— En professionnel, oui. Mais j'y reste attaché. Pour moi, il n'existe pas de séparation dans le domaine esthétique; ses différentes

(1) *La Bouche du cheval* (Éd. Albin Michel).
(2) *Sara* (Éd. Plon).
(3) *Le Grand chemin* (Éd. Albin Michel).

branches sont toutes solidaires. En art comme en littérature, il est des vérités fondamentales, éternelles dont on ne peut s'écarter. C'est pourquoi les arts anciens nous sont accessibles. C'est pourquoi le sujet des relations de l'homme et de la femme ne vieillit pas, mais peut être présenté sous un aspect toujours différent. *La fonction de tout grand art est de choisir quelques éléments fondamentaux et de les faire revivre.*

« Je vais bientôt écrire pour un journal nordique une série d'articles sur un des sujets qui me tiennent le plus à cœur : *l'Humanisme pourrait-il survivre si la religion disparaissait*? Et, je répondrai non. L'humanisme a souvent lutté contre la religion et pourtant sans religion toute société s'effondrerait.

— Cette vie ardente que vous communiquez à vos personnages provient-elle chez vous d'une même ferveur?

— Oui, c'est une chose si merveilleuse que la vie! Et j'ai de nouveau foi en elle, malgré la mort d'un de mes fils.

ANNIE BRIERRE.

JEUDI 21 OCTOBRE

Livre nouveau. — Hélène et Pierre Lazareff : l'U. R. S. S. à l'heure de Malenkov.

HÉLÈNE ET PIERRE LAZAREFF : L'U.R.S.S. A L'HEURE MALENKOV.

Les témoignages sur l'U. R. S. S. se multiplient : l'ère Malenkov, le voyage de la Comédie-Française nous valent des spectateurs bénévoles. Après Michel Gordey, Henri Shapiro, voici Robert Kemp, *(Moscou reçoit)* (1), Pierre Descaves, *(Molière en U. R. S. S.)* (2), Hélène et Pierre Lazareff. Hélène Lazareff parle le russe, son mari est un journaliste prodige, il ne faut pas s'étonner si leur livre est bon. Très bon, même : non qu'il nous découvre le Secret de l'U. R. S. S. (peut-être n'y a-t-il pas plus de Secret de l'U. R. S. S. qu'il n'y avait de Secret du roi?), mais parce qu'il puise dans la réalité quotidienne — avec de larges emprunts à ce merveilleux révélateur de la vie soviétique qu'est *Krokodil*. Ici, la presse soviétique nous donne des précisions qui, partout ailleurs, passeraient pour des outrages : l'histoire des bas dont les talonnettes se détachent, du savon qui ne mousse pas, qui ne lave pas non plus, mais qui salit, celle des pièces de rechange de vélo à la place desquelles on expédie des films ou des disques, ou n'importe quoi, celle de l'unique technicien des réparations perdu, à Kirov, dans une armée d'agents de la planification ou de la comptabilité, celles des enfants de six ans auxquels on offre des costumes d'hommes, à moins que ce ne soit le contraire, des tomates qu'on plante avec une cuiller, faute de

(1) Grasset
(2) Amiot-Dumont.

bèches, ou des J3 qui tuent, tout comme en France. Admirable U. R. S. S. où la mère d'un cancre écrit au directeur de l'école : « Mon mari est haut fonctionnaire, notre fils mérite plus de considération », où « l'amour qui rapproche les couples est inséparable du désir de consacrer toutes ses forces à la grande œuvre de Lénine-Staline », mais où l'on aperçoit, dans la foule qui n'a pu pénétrer dans la cathédrale, le jour de Pâques, trois généraux de l'Armée rouge, en grande tenue. Non, l'U. R. S. S. n'a pas fini de nous étonner. Les Lazareff, eux, ne s'étonnent de rien — même pas d'entendre, au Musée antireligieux de Leningrad, le guide commenter la citation d'Ignace de Loyola — *la fin justifie les moyens* — d'un admirable mot de théâtre : « Vous voyez, ils l'avouaient eux-mêmes ! »

(Éditions de la Table Ronde.) PIERRE DE BOISDEFFRE.

PRÉSENTATION DE ON S'DIT TOUT (THÉATRE DU PALAIS-ROYAL).

La tradition Jean de Letraz n'est pas en voie de disparaître. L'auteur de Moumou *n'étant plus, Mme de Letraz a réglé elle-même, fort adroitement ma foi, les ébats bouffons des personnages de la nouvelle pièce du Palais-Royal,* On s'dit tout. *C'est un vaudeville tempéré où deux actes, qui se rapprocheraient plutôt du ton de la comédie, aboutissent enfin au troisième, à l'imbroglio compliqué et à la scène de déshabillage, sans laquelle un vaudeville perdrait son nom. Un public venu avec le ferme propos de rire bruyamment en trouvera là l'occasion et en remerciera les comédiens qui font tout le possible pour le satisfaire.*

R. D.

VENDREDI 22 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Albert Dufourcq : Voltaire et le Martyrs de la Terreur. — Austryn Wainhouse : Hedyphagetica.

ALBERT DUFOURCQ : VOLTAIRE ET LES MARTYRS DE LA TERREUR

Cet ouvrage posthume constitue le tome X de *l'Avenir du christianisme*. Livre *serré*, touffu, hirsute, hérissé de faits, sorte de mosaïque *juxtaposant* sans les fondre les éléments d'une incroyable érudition. La lecture en est pénible, aride, l'édifice manque d'aération. L'auteur collectionne, étiquette, classe les faits et nous les offre, gangue et pierreries, — s'interdisant pour lui, avec une remarquable obstination, de penser quoi que ce soit à leur sujet.

Nous n'aurons garde d'en faire autant, car le livre ne manque pas de matière à réflexion, notamment dans les chapitres III et IV, où l'auteur accumule les signes tangibles de la décadence de l'Église au XVIIIe siècle. Car la connaissance de cette faillite est nécessaire à la

compréhension même du XVIIIe siècle : comment expliquer que cent ans après Pascal et Bossuet, cinquante ans après Fénelon, après la puissance, la vitalité de la pensée chrétienne au XVIIe siècle, il ne se soit trouvé aucun adversaire de taille face à Voltaire, Rousseau et l'Encyclopédie? La décadence sociale d'abord, intellectuelle et morale ensuite, de l'Église, devenue incapable de mener le jeu intellectuel comme elle l'avait fait au siècle précédent, semble fournir l'explication de ce grave problème. L'apport d'Albert Dufourcq paraît considérable sur ce sujet. Voltaire, Rousseau, Diderot se sont trouvés grandis par l'inertie du spiritualisme chrétien. C'est grâce à elle qu'ils sont ce qu'ils sont. Les conséquences vont plus loin encore : la décadence sociale de l'Église explique la nécessité des réformes de 1790, comme la décadence spirituelle explique l'anticléricalisme de 1793- et, au-delà, certains errements sociaux et spirituels du XIXe siècle. Il est bon de savoir que la Société bourgeoise, le Régime bourgeois du siècle dernier se sont édifiés sur une absence de pensée religieuse datant d'un siècle au moins, comme simultanément, la morale bourgeoise dite chrétienne s'est édifiée sur une apathie spirituelle datant d'un siècle : les mouvements de l'histoire sont longs à produire et à défaire, et le passé n'est jamais innocent de ce que crée le présent.

L'érudition d'Albert Dufourcq doit imposer les résultats auxquels elle parvient. Le XVIIIe siècle s'éclaire, se modifie, grâce à elle. Notre temps lui-même s'y découvre. L'Histoire de l'Église n'intéresse pas l'Église seule : elle intéresse l'Histoire.

(Éditions Plon.) PHILIPPE BEAUSSANT.

AUSTRYN WAINHOUSE : HEDYPHAGETICA.

Austryn Wainhouse, avec *Hedyphagetica*, ambitionne de nous livrer son « étranger », son « château », sa « nausée ». Or, l'étranger, c'est lui. La satyre ne mène qu'à ce que Mme Claude-Edmonde Magny appellerait « l'inespoir ». Car le mythe est celui de l'Amérique moderne (celui aussi de l'Europe américanisée et de l'Amérique européanisée) dans le décor que connaît aujourd'hui l'écrivain expatrié, et qu'il n'a, heureusement pour son inquiétude et son talent, pas encore assimilé.

Un Dr Johnson, aristocrate aveugle comme tous les vrais aristocrates, se rend à l'Histoire... et au chroniqueur qui l'assume. Il n'est plus pour lui de neutralité possible, dès qu'il se voit regardé par « tout le monde ».

Par tout le monde et par tous les événements, dont les personnages du roman ne sont que les prétextes. Austryn Wainhouse les combine à loisir.

On songerait au « 1984 » de George Orwell, si l'anticipation et l'allégorie ne se référaient constamment au passé, n'y prenaient, par rapport à l'Histoire et à l'auteur, leur goût de nostalgie. Nostalgie d'un siècle d'aristocrates, qui fait employer à l'auteur la langue de Burton, ce Rabelais anglais, de Seldem et de Browne, sonnant

comme celle de Swift à des oreilles françaises et rappelant Proust, de façon assez inattendue, par ses incidences et ses réticences.

DANIEL MAUROC.

(Olympia Press, Paris. Ouvrage publié en anglais.)

FESTIVAL DU C. D. M. I. (DEUXIÈME CONCERT. SALLE GAVEAU. MUSIQUE ANGLAISE).

Concert beaucoup trop long, et terriblement inégal tant par la qualité des œuvres que par celle des exécutions. A l'impression de manque d'un travail suffisant, s'ajoute celle de la grossièreté de baguette du chef belge Franz André à la tête de l'Orchestre Radio Symphonique de Paris. Franz André nous laissait cependant des souvenirs moins fâcheux. Passons donc sur ses exécutions d'ouvrages anglais anciens, si peu connus, et si beaux, tels que l'ouverture de *Comus* de Thomas Arne, de l'*In Nomine* de Purcell, et de la *Symphonie nº 8* de William Boyce.

Mais nous nous dédommageons merveilleusement en écoutant l'étonnant haute-contre Alfred Deller, accompagné au luth par Desmond Dupré, qui interprète avec une virtuosité idéale et une sensibilité irrésistible cinq mélodies et airs de Dunstable, Dowland, et Parsons.

La seconde partie du concert est consacrée à la musique contemporaine anglaise. Beaucoup de notes pour pas grand-chose... Quelle impression d'inutilité laisse ce *2e concerto pour piano et orchestre* d'Alan Rawsthorne, musicien cependant considéré! Quel dommage qu'un compositeur aussi intéressant que Humphrey Searle ne soit présenté aux Parisiens qu'avec cette 1re *symphonie* d'un dodécaphonisme aussi enfantin, aussi demeuré et aussi gauche! Retenons, par contre, les *Quatre poèmes de sainte Thérèse d'Avila* de Lennox Berkeley qui ne manquent pas de caractère et qu'Eugenia Zareska chante admirablement.

C. R.

SAMEDI 23 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Marcel Mithois : Passez muscade. — Edouard Krakowski : Histoire de Russie. L'Eurasie et l'Occident.

MARCEL MITHOIS : PASSEZ MUSCADE.

C'est un bon roman, dont aucun chapitre ne risque d'ennuyer le lecteur, dont aucune page ne le flattera, dont aucune ligne n'est écrite pour lui donner le sentiment d'une fausse grandeur.

M. Marcel Mithois est un romancier spirituel. Pour son premier livre il réussit un coup de maître. A une époque où l'esprit n'a plus cours — sauf quelques malheureuses exceptions — et où seuls les

romans sérieux, trop sérieux, trouvent encore un public, j'ai eu plaisir à voir qu'il y avait encore un écrivain pour renoncer au sérieux et à la pédanterie sans tomber dans la vulgarité. Ce n'est pas que l'argument du livre soit bien nouveau. Un ancien prix Goncourt, vite et complètement oublié, Jacques Dur, vit dans la gêne et le souvenir à peine réconfortant de son éphémère gloire lorsqu'il rencontre Muscade, mannequin de son état, femme ambitieuse dont la légère conscience comprend vite les multiples avantages qu'elle pourra tirer du vieil écrivain. Elle lui inspire une passion qu'elle encourage sans cesse, mais qu'elle déçoit brusquement chaque fois que le malheureux croit toucher au but. Elle pousse Jacques Dur à écrire un nouveau roman par amour d'elle, lui donne un sujet, et contraint l'écrivain à travailler selon les goûts du public. Le vieil homme y parvient avec beaucoup de mal et finalement accouche d'un livre que Muscade s'empresse de signer. Elle quitte aussitôt Jacques Dur sans lui accorder la suprême récompense qu'elle avait promise à son nègre pour prix de son travail, porte son livre chez un éditeur pour qui il lui faut bien avoir quelque complaisance, se fait éditer et remporte un grand prix littéraire. C'est la gloire. Le pauvre Dur comprend qu'il a été exploité, que Muscade se moquait de lui; bafoué, il retourne à sa vieillesse un instant oubliée. Il finit mal. Il se marie.

Un pas de plus et le roman était tragique. Mais tout est dans le ton, dans le caractère des personnages et surtout dans l'admirable verve de Marcel Mithois qui sait finalement faire sourire, à propos de tout, même d'un cadavre. C'est un don qui manque à trop de nos écrivains. On s'en doute, ce roman est prétexte à une plaisante satire, cruelle, de certains milieux littéraires de notre temps. Je suis sûr que certains se reconnaîtront. Ils ne se trouveront pas flattés.

(Éditions Julliard.) G. B.

ÉDOUARD KRAKOWSKI : HISTOIRE DE RUSSIE. L'EURASIE ET L'OCCIDENT

Bien que le fait ait été signalé par les historiens russes eux-mêmes, on n'a pas toujours accordé une suffisante attention au caractère à la fois asiatique et européen de la Russie. L'originalité de l'ouvrage de M. Krakowski tient à ce qu'il met en évidence cet aspect « eurasique ». Si, en effet, on lie l'histoire de la Russie à l'histoire européenne, on voit que ce pays s'est efforcé, sous l'impulsion de quelques-uns de ses souverains, de se mettre au niveau de la civilisation occidentale. Tentative qui recevait l'approbation des « occidentalistes » — le nom indique assez la tendance — l'un des deux partis qui, selon Édouard Krakowski, ont toujours été aux prises en Russie, l'autre étant celui des « slavophiles » qui se refusent à tout rapprochement avec l'Occident.

Or il se trouve que les Soviets, tout en donnant au pays l'appareil militaire, industriel, qui devait en faire un État européen, ont montré la même aversion pour l'Occident que les slavophiles. Le marxisme de Staline et de Lénine se met ainsi au service d'un impérialisme

expansionniste qui est une des constantes de l'histoire russe. Cet expansionnisme s'allie à une volonté de se tenir à l'écart de la civilisation de l'Europe occidentale. Dernier point capital : les régimes politiques en Russie furent toujours totalitaires.

Orientée vers l'Extrême-Orient, la Russie, en dépit de conflits nés de rivalités territoriales, s'est toujours sentie en sympathie avec la Chine. L'alliance sino-soviétique actuelle n'est point seulement la conséquence d'une communauté d'idéologie. Elle est le fruit d'un long effort diplomatique commencé sous les tsars et poursuivi par les Soviets qui n'ont rien négligé pour que les rapports entre les deux pays soient étroits. Ce développement simultané de la Chine et de la Russie soviétique, l'association de ces deux masses, doit peser lourd sur l'évolution de la politique internationale.

(Éditions des Deux-Rives.) R. D.

FESTIVAL DU C. D. M. I. (TROISIÈME CONCERT. ÉCOLE NORMALE DE MUSIQUE. MUSIQUE DE CHAMBRE).

*On sait l'effort exceptionnel que le Quatuor Parrenin, le très jeune et très français Quatuor Parrenin, fait en faveur de la musique contemporaine de tous pays, et cela au mépris de toute facilité de carrière. Il en donne aujourd'hui un nouveau témoignage, diversement heureux d'ailleurs, mais qui plaide singulièrement à l'honneur du sérieux avec lequel ces artistes ont à cœur de mettre sur pied des œuvres dont le réglage est difficile et dont l'exécution très soignée ne leur apportera pas la gloire publique à laquelle leur talent leur donne droit : un mortel et inusable quatuor de A. Adnan Saygun (Turquie), et le 2*e quatuor à cordes *de Karel Husa (Tchécoslovaquie) qui a de la force et de l'accent.*

La Sonatine pour violon et piano *de Marcel Quinet (Belgique) est écrite avec une habileté et quelque chose d'incisif qui fait dresser l'oreille; et surtout, elle a bénéficié d'une exécution exceptionnellement intelligente puisqu'il s'agissait de Roland Charmy au violon et d'Yvette Grimaud au piano. On n'a plus à chanter les louanges de Roland Charmy qui, malgré souvent un peu de maigreur dans le son, dans la conception architectonique, et dans le phraser, n'en reste pas moins un des plus courageux et meilleurs interprètes actuels de la musique contemporaine. Mais il faut dire, par contre, quelle prodigieuse pianiste, quelle lumineuse musicienne est Yvette Grimaud.*

Les Poèmes pour la paix *de Ned Rorem (U. S. A.) complétaient ce programme et lui apportaient l'intensité d'une belle authenticité expressive. Voici un tempérament que l'on voudrait voir s'exprimer avec un peu de volonté et de robustesse, mais qui n'en est pas moins un véritable tempérament musical. Bernard Lefort, dont on sait également quel enthousiaste et dynamique talent il apporte à la défense et illustration de la musique contemporaine, en donnait une exécution qui faisait remarquer l'ampleur prise maintenant par ses moyens vocaux et, cette chose que le public ne remarque peut-être pas toujours, l'intelligence avec laquelle le travail est préparé.*

FESTIVAL DU C. D. M. I. (QUATRIÈME CONCERT. SALLE GAVEAU. MUSIQUE HONGROISE.)

Il est regrettable que ce peuple qui, en dehors de Liszt et de Bartok, n'a pas donné beaucoup de grands musiciens à l'histoire de la musique, mais qui est cependant si prodigieusement musicien, n'ait pas donné une meilleure soirée. Pour les auteurs anciens, exécutions médiocres dans le style brasserie de province, et pour les auteurs dits contemporains, on en est un peu resté, ma foi, à la musique — et au langage — que l'on a pratiqués il y a environ un demi-siècle.

C. R.

DIMANCHE 24 OCTOBRE

NOTES DE LECTURE SUR QUELQUES LIVRES RELIGIEUX.

*Charles Mœller, Littérature du XX*e *siècle et christianisme, I et II :*

J'ai quitté les rivages des auteurs anciens, pour me risquer au dialiogue avec les enfants de mon siècle, écrit l'abbé Mœller, au début de ses deux premiers volumes, qu'il consacre à la littérature contemporaine. Le propos de ce prêtre humaniste est de rencontrer les recherches ou du moins les besoins spirituels chez les auteurs de notre temps, Français ou étrangers, de Gide et de Camus, à Sartre et à Bernanos, de Graham Greene à Simone Weil et à Huxley. C'est dire l'éclectisme de bon aloi qui préside au choix du critique.

Il est difficile à un écrivain chrétien d'être juste à l'égard de ceux qui se permettent d'injustes jugements sur Dieu et sur la foi. Il n'est pas possible de découvrir un esprit partial chez Mœller. Il se reprocherait plutôt d'avoir été trop ému en lisant Gide. Jamais le prêtre n'étouffe l'homme. Qu'il admire ou condamne, c'est en connaissance de cause, en ayant sans cesse cherché à découvrir le drame de celui qui écrit ou blasphème.

Les deux volumes de l'abbé Mœller proviennent de conférences faites au public d'étudiants catholiques de Louvain, ce qui explique la clarté de l'exposé, parfois un peu schématique, les préoccupations éthiques du prêtre, soucieux de former le jugement moral de ses jeunes auditeurs. Toujours il recourt au texte même, donne la parole aux écrivains analysés; c'est une introduction à la lecture critique. Tous ceux qui recherchent un jugement catholique sur la littérature contemporaine peuvent se fier à la sagacité, à l'intelligence de l'abbé Mœller.

(Éditions Casterman, Tournai-Paris 1954.*)*



Histoire des religions, publiée sous la direction de Maurice Brillant et René Aigrain.

La nouvelle Histoire des religions pourra susciter quelque étonnement. Pour ne juger que les deux premiers volumes parus sur les cinq projetés, nous sommes en présence d'une entreprise catholique, qui veut faire œuvre historique et critique, éviter les préjugés qui ont souvent présidé à pareille recherche, distinguer religion, mythologie et magie, dessiner la ligne de l'évolution religieuse. Telles sont du moins les lignes maîtresses que développe M. Brillant, dans une introduction rapide, un peu trop superficielle, pour donner entière confiance dans la suite.

Les deux premiers volumes ne se présentent pas comme une œuvre de grande technicité, les notes sont rares, la lecture est aisée; nous sommes en présence d'une initiation pour grand public. Les collaborateurs sont de valeur inégale, les uns résument l'état de la science, les autres comme Masson-Oursel se sont affirmés par leurs travaux antérieurs.

Le premier volume situe d'abord la religion parmi les disciplines de l'esprit (J. Wilbois); apporte les éléments communs aux formes inférieures de la religion (M. Leenhardt); brosse à gros traits l'origine et la méthode de l'Histoire des religions (Mgr Bros). Il se termine par une étude rapide de la religion des primitifs (Gordon).

Le deuxième volume est consacré à l'Extrême-Orient : Chine antique, Inde, Japon et Iran. Ce volume nous paraît beaucoup plus homogène, mieux documenté, enrichi de textes, qui nourrissent singulièrement le lecteur. Nous eussions aimé en rencontrer de nombreux autres. Car à quoi bon nous fournir une fois de plus l'histoire de chaque religion, sans essayer de nous faire connaître les balbutiements de ceux qui ont cherché Dieu !

Il eût d'ailleurs été préférable de ne plus parler d'Histoire des religions, comme l'ont fait les Lévy-Bruhl, Dibelius ou Frazer, dans un esprit tendancieux, mais de faire œuvre vraiment neuve, en parlant dès le seuil, avec le P. de Lubac, de l'Histoire de la religion. C'est dans ce sens qu'il importerait d'infléchir la recherche.

(*Éditions Bloud et Gay*, t. I et II.)

L. Bouyer, *Newman*.

Il n'est guère de personnage qui domine plus indiscutablement l'histoire moderne de l'Église que le grand Newman. Les diverses études que lui ont consacré hier l'abbé Nédoncelle, aujourd'hui le P. Bouyer mettent en lumière la modernité du cardinal anglais.

Nous avions déjà les travaux de l'abbé Brémond. C'est précisément contre lui que Bouyer entre en guerre, avec cette rigueur, cette âpreté qui ne ménage pas les personnes. En la circonstance, le nouveau biographe s'impose une méthode autrement solide que celle de l'élégant académicien, en faisant parler les textes. D'un bout à l'autre de son livre, nous sommes en contact direct avec Newman, grâce à ses œuvres souvent inédites, traduites avec finesse, commentées avec une sobre objectivité.

Pas à pas nous suivons l'ascension spirituelle de Newman, depuis les tâtonnements de son enfance précoce, jusqu'à la conversion de 1816, à travers les vicissitudes de sa vie catholique.

La pourpre n'est venue que tardivement reconnaître et réparer. Newman est de ceux que les épreuves comme les dignités ne font pas trébucher, parce qu'ils sont grands. De combien de médiocrités cette admirable vie, retracée avec un infini respect, ne nous console-t-elle pas !

(Éditions du Cerf.) A. HAMMAN.

*

LUNDI 25 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Henry de Montherlant : l'édition originale de « Port-Royal ». — Henry Legier Desgranges : Madame de Moysan et l'extravagante affaire de l'hôpital général (1749-1759).

HENRY DE MONTHERLANT : L'ÉDITION ORIGINALE DE « PORT-ROYAL. »

J'attends d'un livre qu'il se présente à moi avec amabilité : j'entends par là qu'il se fasse aimer par sa présentation d'abord. Je le souhaite imprimé dans une typographie qui soit un beau support du texte, sur un papier qui ne sente pas la maladie de la pâte. Et que la page ait des marges, à droite, à gauche, en haut, en bas ! Les marges, voilà le domaine du lecteur ! C'est que, si l'on aime les livres, les beaux livres, il ne suffit pas de les regarder, il faut aussi les lire. Il y a des bibliophiles qui accumulent ces emboîtages luxueux ou ces reliures dans le seul but de jeter un regard sur quelques gravures pendant les huit jours qui suivent l'acquisition. Je prétends, moi, qu'il faut se servir des marges : elles sont faites pour les annotations. Les livres de luxe appellent ces remarques marginales. Dans les bibliothèques de nos ancêtres, il ne manque pas d'ouvrages où l'on trouve ainsi la trace de leur lecture. L'encre a souvent passé; parfois même elle a pris la teinte d'un peu de sang léger. Ce n'en est que plus émouvant.

C'est donc une aubaine pour l'amateur de livres que la publication de l'édition originale coïncide avec la première édition illustrée. Henry de Montherlant nous réserve une fois de plus ce plaisir en confiant à l'éditeur Henri Lefebvre son *Port-Royal* (250 exemplaires; format 29 × 24). Je viens de lire la pièce. Avec *le Maître de Santiago* et *la Ville dont le Prince est un Enfant* elle forme une sorte de « trilogie catholique ». Montherlant résume dans une préface remarquable le thème qu'il a développé : « ... parcours que fait une âme conventuelle vers un certain événement dont elle prévoit qu'il créera en elle une crise de doute religieux, et par ailleurs le renversement d'une autre âme conventuelle qui, sous l'effet du même événement, passe d'un état à l'état opposé. » La scène se passe à Port-Royal de Paris en 1664. Pour conserver à l'ouvrage son caractère de mise en œuvre dramatique d'un moment historique, l'auteur a laissé aux personnages leur langage de l'époque. De même il a souhaité que l'illustration fût conforme aux visages des personnages réels qui ont joué ces scènes dans leur vie. L'éditeur a confié à René Aubert, la tâche

difficile d'illustrer cet ouvrage d'après Philippe de Champaigne. Avec beaucoup de zèle et d'adresse, cet artiste s'est appliqué à répondre au désir du grand dramaturge. C'est dans cet esprit que les bibliophiles devront regarder l'ouvrage. Je dirai même qu'ils ne devront considérer leur examen comme valable qu'après avoir lu le texte. En raison de quoi je louerai ce livre qui se présente comme un exemple.

La typographie répond en tous points aux exigences de la lecture. On aurait pu placer dans les marges, en petites italiques, les notes groupées en tête et en queue de l'ouvrage. Cela se pratiquait au XVIIe et ce n'était pas une mauvaise méthode. On avait ainsi tout de suite sous les yeux la remarque à laquelle il convient de se reporter. C'eût été d'autant plus souhaitable que très souvent les notes de Montherlant sont comme un condiment ajouté au texte. Mais, détail ! L'ensemble a de l'allure. Si chacun des acteurs qui doivent jouer cette pièce pouvait avoir un de ces exemplaires sous les yeux quand il apprendra son rôle, je gagerais qu'il comprendrait mieux et plus vite les nuances du drame, tant il est vrai qu'une belle typographie aide à l'intelligence de la *chose lue*.

(Éditeur Henri Lefebvre.) MAURICE TOESCA.

HENRY LEGIER DESGRANGES : MADAME DE MOYSAN ET L'EXTRAVAGANTE AFFAIRE DE L'HOPITAL GÉNÉRAL (1749-1758).

« La petite histoire est, bien souvent, l'explication de la grande », nous confie l'auteur en abordant l'étude de l'une des affaires les plus ignorées du XVIIIe siècle. Affaire « extravagante », puisque la seule nomination, comme supérieure de la Salpêtrière, de la mondaine et moliniste bourgeoise Mme de Moysan, suffit à déchaîner les passions religieuses, et de là politiques, à provoquer la révolte ouverte du Parlement, une énergique réaction de la royauté et, peut-être, l'obscur attentat de Damiens.

« Jamais plus petite affaire ne causa une plus grande émotion dans les esprits », écrit Voltaire, dans son *Histoire du Parlement;* Voltaire qui, d'ailleurs, si l'on en croit M. H. Légier Desgranges, ne sut voir la raison profonde de l'agitation, une dissidence religieuse, source de conflit entre les meneurs du Parlement, jansénistes, et l'orthodoxie catholique, qui s'incarnait en la personne du très chrétien archevêque de Paris, Christophe de Beaumont. C'est ici que la chose prend de l'importance. Voici que se dévoile à nous, à propos d'une affaire somme toute ennuyeuse, l'existence, dès 1750, d'un parti janséniste fanatique et organisé, qui ne supporta pas de voir lui échapper la direction de l'hôpital le plus important de Paris. De là une vaste et ignoble campagne de pamphlets, grossièrement injurieux, à l'adresse surtout de Mme de Moysan ou de Christophe de Beaumont; de là les menées souterraines, puis le soulèvement parlementaire orchestré par l'athée militant Durey de Meinières et l'équivoque René-Charles de Maupeou. Ce livre donc apporte du neuf. M. H. Légier Desgranges a eu le mérite — ou la bonne fortune — de découvrir, à la bibliothèque des amis de Port-Royal, les

papiers du très mystérieux Le Paige, sans doute le chef occulte du mouvement. Grâce à lui tout s'éclaire et l'affaire de l'hôpital général prend ses vraies dimensions, qui sont celles d'un grand ouvrage. L'auteur prend soin de nous conter par le menu les petits faits, de nous pénétrer de l'atmosphère étrange de la maison, faite de rigorisme et de galanterie, et de brosser, à l'aide de multiples références, une série de portraits de gens plus ou moins recommandables. L'ensemble est solide, parfaitement documenté; un peu partial peut-être. Violemment hostile au « parti janséniste », l'auteur l'accuse des crimes les plus bas; par contre il s'efforce de montrer que ce fut par amour de la musique que Mme la Supérieure, entourée de ses suivantes, fit un jour retentir les voûtes de la chapelle de quelques chansons à boire. Pardonnons-lui. Ne doutons pas des vertus de l'archevêque, pas plus que de la haute intelligence de Louis XV, « desservi par les circonstances », et dont les actions sont décidément en hausse auprès de nos historiens.

Mais il devient plus difficile de suivre M. H. Légier Desgranges lorsqu'il affirme que l'affaire de l'hôpital général nous conduisit tout droit à la révolution. Le rôle joué par les jansénistes en cette affaire, autrement plus décisive, n'est pas encore élucidé et l'auteur leur prête, en 1750, des visées extrêmement précises qu'aucun document ne justifie.

(Éditions Hachette.) J.-C. C.

PRÉSENTATION DE LA VIE QUE JE T'AI DONNÉE, DE PIRANDELLO (THÉATRE DES NOCTAMBULES).

On dit que c'était la pièce préférée de Pirandello. C'est en tout cas la pièce où il s'est avancé le plus loin dans cette lutte entre la réalité et les apparences, puisqu'il s'agit ici de faire revivre un mort. Les hasards de la vie m'ayant permis récemment d'étudier d'assez près l'œuvre de Pirandello, je me sens difficilement capable de séparer la Vie que je t'ai donnée *du reste de son œuvre. En marge de ces deux chefs-d'œuvre que sont les* Six Personnages *et* Henri IV, *cette illustration audacieuse du pirandellisme — qui consiste, comme chacun sait, à opposer la vie et la forme — apparaît comme un grand cri de la nature soumise à l'imagination. Le rôle de Donna Anna avait de quoi tenter Tania Balachova, mais je regrette pour elle qu'elle soit mise en scène. Elle n'a pu contrôler tous ses effets et nous a donné une image un peu trop hallucinée d'un personnage que Pirandello voulait, j'en suis sûr, plus serein. Sur un thème assez insupportable à notre sensibilité, Tania Balachova paraissait broder pour son propre compte. Le miracle est que, forçant le ton, elle ait su cependant rester toujours juste. Mais encore une fois, je ne crois pas que les très grands acteurs puissent se diriger eux-mêmes. Ils ont besoin d'être retenus, quand les médiocres doivent être incités à sortir d'eux-mêmes. D'ailleurs, Mme Balachova impose son propre style aux actrices qui jouent auprès d'elle — ce qui risque d'être excessif. Pourtant, hier Alice Reinbert ou Tatiana Moubkine dans* les Bonnes, *Catherine Sellers dans* la Vie que je t'ai donnée *(ou Lolah Bellon qui a repris le rôle aux Noctambules)*

prouvent assez qu'elles ont été à bonne école : elles ont plus à oublier qu'à apprendre et, en général, c'est tout le contraire qui se passe.

GUY DUMUR.

FESTIVAL DU C. D. M. I. (HUITIÈME CONCERT, SALLE GAVEAU, MUSIQUE EXPÉRIMENTALE).

Ce concert, organisé par le Groupe de recherche de musique concrète de la Radio française, a certainement été le plus intéressant de tous. Sans doute ne nous a-t-il pas fait entendre ce qui devrait rester comme le chef-d'œuvre de notre temps. Mais il n'avait pas une telle ambition. Pierre Schaeffer, qui le présentait très intelligemment, avait prévenu le public qu'il ne s'agissait que d'une sorte « d'exposition d'expériences » où l'on n'était pas encore très loin du stade laboratoire et où l'on voulait simplement faire le bilan des acquisitions les plus récentes dans le domaine de la musique expérimentale, laquelle groupe les recherches d'organisation du son d'un Varèse, les tentatives électroniques des Français et des Allemands, la musique concrète, l'exotisme comme source d'objet sonore, les pianos préparés d'un John Cage, etc...

Le public n'a pas toujours été très sérieux, en quoi il est parfaitement blâmable, car il était bien prévenu qu'il assistait à une séance d'information, non à un concert. Il est vrai que le numéro de pianos préparés de John Cage est parfaitement susceptible de provoquer l'hilarité. Mais l'auteur n'est pas contre l'hilarité. (Je voudrais y revenir prochainement dans cette revue.) Il m'a dit lui-même, à la veille du concert, qu'étant à Cologne quelques jours auparavant, les gens n'avaient pas bougé, et surtout pas ri. Et il y avait quelque chose de déçu dans son intonation...

C. R.

MARDI 26 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Henri Frédéric Amiel : Délibérations sur les femmes, présentées par Léon Bopp.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL : DÉLIBÉRATIONS SUR LES FEMMES. PRÉSENTÉES PAR LÉON BOPP.

Comme ils hésitaient devant le mariage, Panurge et Sganarelle consultèrent les philosophes. Dans la même incertitude, le philosophe Amiel, maître, on le sait, par son *Journal intime*, dans l'art du dédoublement, préféra se consulter lui-même, comme en témoigne le registre de ses *Délibérations matrimoniales*, conservé à la Bibliothèque universitaire de Genève, qu'il ouvrit en 1852, au moment où il dépassait la trentaine, et qu'il ne referma qu'en 1872, au bout de vingt ans. Extraordinaire consultation où l'on voit Amiel s'attaquer à son problème, non en amant, ce qu'il ne fut jamais, mais en

professeur, ce qu'il fut toujours, *ex cathedra*, et sur deux plans : d'un côté l'analyse méthodique de l'idée de mariage sous tous ses aspects; de l'autre l'examen comparatif des candidates jugées aux divers points de vue de leur santé, de leur beauté, de leur culture, de leur moralité, de leur famille et de leur nationalité. Au départ, sur les rangs, elles sont cent vingt; après les éliminatoires, il n'en reste que le sixième; les jours passent; les admissibles passent et repassent et sont chaque fois ajournées devant l'examinateur qui balance sans se décider. Amiel mourut donc célibataire, longtemps déchiré, mais en fin de compte impénitent.

A l'état de document brut, ces quatre cents pages de *Délibérations* eussent été indigestes. Sous forme de morceaux choisis enchaînés et commentés avec une sympathie malicieuse par un de nos meilleurs amiélistes, Léon Bopp, elles sont d'une lecture bien plaisante. Amiel s'y montre tour à tour ridicule, monstrueux et pitoyable. Certaines notations, par leur comique bourgeois, ne sont pas loin de tourner à la bouffonnerie : 415 francs d'écart seulement entre les prévisions budgétaires de la cave du futur ménage et celles de la corbeille de noces! L. H. superbe santé, bouche fraîche, lit *la Revue des Deux Mondes*, dot : 60 000; mais avec menace d'embonpoint précoce... Puisque M. Henri Lefebvre vient de mettre à la scène les fiançailles manquées de Kierkegaard, on se demandera s'il n'y aurait pas lieu d'en faire autant avec les perplexités préconjugales d'Amiel. N'oublions pas cependant qu'il y a dans ce débat intérieur et prolongé qui constitue un supplément si curieux au *Journal*, matière à une psychologie pathologique de l'hésitation amoureuse et d'un égotisme d'autant moins stendhalien qu'il se caractérise par l'impuissance à cristalliser.

(Éditions Stock.) ARMAND LUNEL.

PRÉSENTATION DE BALMASEDA, DE MAURICE CLAVEL (THÉATRE HÉBERTOT).

Les Mexicains avaient tiré un film de la pièce de Jacinto Benavente : La Mal querida *(La Mal-aimée). Pedro Ermendaris, Dolorès del Rio et une jeune fille d'une extraordinaire beauté indienne, dont j'ai oublié le nom, étaient les acteurs de cette tragédie : l'amour déguisé en haine d'une jeune fille pour son beau-père. Je me rappelle de chevaux dans la nuit, du silence seulement brisé par le bruit des éperons de Pedro Ermendaris, de l'intensité des visages des deux femmes, bref, de l'obscurité violente et sauvage des passions hispano-mexicaines où la mort paraît plus douce que la vie.*

*S'inspirant du même sujet et de l'Espagne — comme si l'on pouvait aussi facilement changer de pays, — Maurice Clavel a écrit une pièce pour grand public et qu'il a dû dédier à Jean-Jacques Gautier : celui-ci l'en a très courtoisement remercié. Ses « leçons » avaient porté : M. Clavel ne serait plus cet auteur obscur, tendu, parfois confus et maladroit, mais qui se rappelait son intelligence. Accueilli par Jacques Hébertot, choyé, en la personne d'Ugo Betti, par J.-L. Barrault, il allait désormais passer de l'autre côté de la barricade. Puisqu'*on *n'avait pas voulu de Clavel,* on

aurait désormais Benaventé ou Betti — plus faciles à transposer que Lorca ou Pirandello, trop encombrants. J'espère que Maurice Clavel n'a été qu'à moitié satisfait du succès de Balmaseda, qu'il a eu honte de Jacques Dumesnil qui, à notre grande surprise, ressuscita sur la scène Hébertot les beaux jours de l'Odéon... Mais il y avait, il est vrai, Marguerite Jamois qui, discrète à l'excès, paraissait, comme Clavel, comme Leonor Fini (auteur du décor et des costumes), avoir renoncé à elle-même. Nous assistions ce jour-là — parmi tant de morts — à une seule naissance : celle de Catherine Sellers, la plus surprenante des jeunes actrices qu'on ait vu depuis Maria Casarès. Si l'esprit de découverte n'est pas encore tout à fait mort à Paris, Catherine Sellers devrait être promise à un grand avenir.

G. D.

MERCREDI 27 OCTOBRE

« LE ROUGE ET LE NOIR » EST PORTÉ A L'ÉCRAN.

J'ai souvent vu, au concert, des gens suivre la musique sur une partition. Je n'ai jamais compris pourquoi. Comme ces dames qui louent leur villa pour les vacances et vérifient, inventaire en main, leur compte de petites cuillers, ils veulent sans doute s'assurer que l'orchestre ne les vole pas, qu'ils ont bien leur compte de notes. Passe encore au concert. Mais au théâtre? Suivent-ils Andromaque *sur la brochure? On imagine le tableau : de malheureux acteurs s'époumonant devant une assemblée de spectateurs plongés dans les petits classiques Vaubourdolle.*

Ce genre d'aventure vient d'arriver aux auteurs du Rouge et le Noir. *Les stendhaliens ont assisté à la projection du film, le livre ouvert sur les genoux, un crayon rouge à la main. Ils faisaient une croix en marge à chaque virgule déplacée. Il y a de plus en plus de stendhaliens :* « Je suis stendhalien constitutivement, comme je suis Français », *proclame l'un d'eux. Et il ajoute :* « Je crains bien que pour aimer le film il faudrait n'avoir pas lu le roman. »

Je n'attendrai pas plus longtemps pour avouer que c'est mon cas. Cet aveu me coûte un peu, surtout dans une revue littéraire, mais il est nécessaire. Il me permet d'ajouter que j'ai beaucoup aimé ce film. Je l'ai regardé. Ce qui m'était facile puisque je n'avais pas le nez plongé dans un livre. Et je l'ai regardé sans inquiétude. Les trahisons m'étaient indifférentes : j'étais incapable de les cocher en marge. J'ai donc suivi pendant trois heures, et sans lassitude (c'était là ma seule inquiétude : un film de cette dimension risquait d'être lassant. Il ne l'est pas), l'histoire d'un garçon nommé Julien Sorel, qui avait le visage de Gérard Philipe. Les stendhaliens ont dit qu'il n'était pas le personnage. Qu'en savent-ils? J'imagine que si un stendhalien avait le courage d'expliquer aux autres membres de son club comment il voit Julien Sorel, il se ferait huer. Il y a un Julien Sorel par lecteur. Je comprends donc qu'on dise en voyant Gérard Philipe : « Ce n'est pas mon *Julien Sorel. » Mais, de quel droit affirmer : « Ce n'est pas Julien Sorel. » Stendhal seul pourrait en décider, et encore... J'ai donc trouvé Gérard Philipe très remarquable. Danielle Darrieux également. C'est une actrice que j'aime infiniment. Dans le rôle de Mme de Rênal elle m'a semblé meilleure que jamais.*

J'ai trouvé les images très belles, et la couleur presque constamment heureuse. Ce film n'a pas l'air d'être en couleurs par hasard, comme bien d'autres. On sent que le réalisateur a pensé au problème. Il a, par exemple, demandé à son décorateur des décors sans ornements. Les acteurs se détachent sur des surfaces unies, largement éclairées. L'attention du spectateur ne s'éparpille pas, son œil n'est sollicité par aucun détail inutile; il reste fixé sur le visage des interprètes, et ne se détache jamais de l'action dramatique. Ce film a le mérite d'être ravissant sans qu'on le remarque.

Les dialogues sont beaux. Certaines répliques ont une force surprenante. Appartiennent-elles à Stendhal ou aux adaptateurs? Je n'en sais rien. Et peu importe. Il me suffit de les avoir entendues. Elles consolent de tout de qu'on entend d'habitude au cinéma.

Je suis moins d'accord sur la musique, qui n'a pas grand caractère, et pas d'accord du tout sur la marche au supplice de la fin, qui détonne complètement avec le reste du film.

Je voudrais maintenant revenir à Stendhal. Il est de mode actuellement de mettre en film tous les romans de la Série noire. Le succès de Touchez pas au grisbi *y a conduit tout droit les producteurs. On tourne donc actuellement* Du rififi chez les hommes, Pas de souris dans le bisness, A toi de jouer Gallaghan, *et* les Pépées font la loi. *L'écrivain le plus demandé est Albert Simonin. Les producteurs y trouveront peut-être leur bénéfice et ce sera tant mieux pour eux. Mais le public? Sans être démagogue on peut se poser la question. Si entre deux dialogues en langue verte on parvient à lui faire entendre quelques phrases de Stendhal, c'est déjà quelque chose. Les stendhaliens s'imaginent peut-être que les quarante millions de Français ont lu* le Rouge et le Noir. *C'est vraiment croire au Père Noël, comme on dit dans les films de gangsters. Ce film incitera beaucoup de spectateurs à lire le roman. Ce qui s'est passé pour Gide après* la Symphonie pastorale *et pour Colette après* Gigi *se passera pour Stendhal. Le club de ses admirateurs passionnés ira en augmentant. Lorsque tout le monde en portera l'insigne, on n'aura plus besoin d'adapter ses livres à l'écran.*

JACQUES TOURNIER.

JEUDI 28 OCTOBRE

Livres nouveaux. — Paul Léautaud : Journal littéraire.

PAUL LÉAUTAUD : JOURNAL LITTÉRAIRE TOME I

Dès l'enfance, on l'a dit, tout est joué. Petits garçons, Gide et Léautaud se cachaient sous une table. L'un, avec le fils de la concierge, y cherchait le plaisir. L'autre, déjà, la solitude.

Mêlé depuis lors à la vie littéraire, Léautaud a rencontré tout ce qui s'y est fait un nom, pas un ami. Les plaisirs de l'amour l'ont fort occupé, mais quand Stendhal renonçait à une aventure, *pour mériter aux yeux de Dieu que Métilde l'aimât,* Léautaud le tient pour un niais. Ni les affections, ni la tendresse n'ont encombré sa vie. Ce Journal, tant attendu, et dont l'écriture, le ton, la conception même, n'ont pas d'équivalents, c'est à cette solitude qu'on le doit : Léautaud n'a

jamais eu à ménager personne, et ne s'est jamais soucié des autres qu'en curieux.

Parle-t-il de soi, il se donne carrément (c'est son mot) pour ce qu'il est. On sait aussi qu'il dit de chacun ce qu'il pense, fait inouï dans le monde des Lettres. Ce qu'il note, au jour le jour, dans le silence préservé de sa chambre, c'est ce qu'il a vu, entendu, éprouvé : il n'écrit pas pour plaire, et fait une œuvre qui n'est qu'à lui. Cette spontanéité, ce style vivant et facile, ce franc-parler, cette galerie de personnages, alors que tant de livres fabriqués avec précaution et peine verseront dans l'oubli, voilà qui est assuré de survivre. Telle est la récompense de la solitude.

Une vie sans joie, une mélancolie que le rire cache mal, et qui perce, une vue du monde étroite : tel en est le prix.

(Éditions du Mercure de France.) José Cabanis.

VENDREDI 29 OCTOBRE

PRÉSENTATION DE L'ÉCOLE DES PÈRES, DE JEAN ANOUILH ET DE IL IMPORTE D'ÊTRE AIMÉ, D'OSCAR WILDE (ADAPT. JEAN ANOUILH) (COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES).

*Jacques Lemarchand avait écrit à propos de l'*Alouette *que Jean Anouilh venait d'écrire son* Cyrano de Bergerac. *Je crains bien qu'avec* Cécile ou l'École des pères, *il ne vienne d'écrire ses* Romanesques... *C'est une pièce que l'on donnera sans doute dans les pensions de jeune fille — un peu évoluées toutefois. Mais les mœurs, depuis Rostand, ont légèrement changé. Ce n'est pas que cette petite pièce d'Anouilh, écrite pour sa fille, je crois, soit dénuée de charme. Mais hésitant entre Marivaux et Rostand, elle glisse vers Marcel Achard. Anouilh — celui du* Bal des voleurs *ou de* la Sauvage *— en est absent. Ne reste qu'un auteur résigné à ses succès qui n'éprouve plus le besoin de rien nous dire. Son idée d'écrire une pièce pour sa fille — d'une fille qui est aussi celle de Monelle Valentin et paraît faite pour un art du théâtre plus exigeant, plus dur — est d'ailleurs affectueux. On pouvait penser qu'il traduisait pour les mêmes raisons la pièce de Wilde :* The importance of being Ernst, *où le prénom, pour servir le jeu de mots, devient « Aimé » après avoir été Constant et, tout récemment, Fidèle. Mais Catherine Anouilh ne paraît pas dans le Wilde, où elle aurait été pourtant très bien à sa place. Alors, on ne comprend plus pourquoi la même pièce — charmante, intelligente, c'est entendu — est affichée dans deux théâtres de Paris (dont l'un, en rond). Quel manque d'imagination, de curiosité pour tant d'œuvres étrangères inconnues! D'autant plus que, sauf Claude Sainval et Annie Noël, parfaitement à l'aise dans leurs rôles, les autres acteurs — Yves Robert surtout — paraissent s'être égarés dans une pièce qui n'était faite ni pour Anouilh, ni pour eux.*

G. D.

SAMEDI 30 OCTOBRE

NOTES SUR QUELQUES LIVRES DE POÉSIE.

Pierre Mac Orlan : Poésies documentaires complètes.

Pierre Mac Orlan a qualifié l'ensemble de ses poèmes de ce mot à la fois modeste et un rien péjoratif : « documentaires. » C'est pourtant bien là leur trait le plus évident : cette façon de saisir la réalité gouailleuse, de rendre comme un kodak une vérité pittoresque, de faire du cinéma, du reportage, de livrer, à peine dépouillées, à peine truquées par délit de poésie, des tranches d'un monde moderne assez révolu pour avoir gagné en patine ce qu'il a perdu en intérêt immédiat. De sa désuétude lui vient son charme, et sa tristesse de ce regret : avec un peu d'effort nous retrouverions des gens qui l'ont connu. Il n'est pas démodé, on ne peut pas le moderniser, il est classé, il est historique.

Ces voyous, ces filles, ces mecs, ces bagarres dans un port, tout cela est assez intouchable, comme les films de Greta Garbo, le charleston et les Hispano-Suiza, seul romantisme peut-être de notre siècle. Ces vieilles photos-là — rouvrons aussi, puisque nous y sommes, les recueils de Paul Morand et d'André Salmon — ne sont pas sans de solides enseignements

Il faut bien, si notre destinée doit s'accomplir selon le rythme intelligent que nos livres lui imposent que nous cherchions des lumières autres que celles du soleil et de la lune...
...si la mort est une volupté
— on le croirait à lire les conquérants —
c'est une volupté cérébrale qui ne profite qu'aux voyeurs...
...l'odeur de l'amour dans les maisons closes est celle des marais chéris des iguanodons.

Il y a là bien plus que de « belles chansons roturières », bien plus que de « vieux gags sous-alimentés ». Ces images ont un pouvoir de nostalgie comme seuls en ont les souvenirs de jeunesse. Entre cœur et absence, il y a toute l'épaisseur d'une pellicule vierge où elles viennent s'ajouter, jaunies, pliées, graves, un peu roides, toujours jeunes dans leur poussière. Pleins de « raisons qui sont celles de la nuit », ce nom de Ninon clamé de porte en porte, cette Vénus rousse qui s'entoure le cou d'un mauvais rénard chauve, ces filles de douze ans qui vendent la caresse de leurs dents de souris sont autant d'instantanés qui méritent qu'on joue et rejoue devant nous ces documentaires : ils valent de longs métrages. Mais ne nous attendrissons pas, car ils ont leur poids de bonne humeur :

Ville à cellules toujours pleines.
A l'entrée du port, deux maisons
Font le commerce des sirènes
Qui finissent en queue de poisson.

(Éd. Gallimard.)

Pericle Patocchi : Gris Beau Gris.

La poésie de Pericle Patocchi est alpestre comme le Tessin dont elle vient, pure, légère comme une cascade, espiègleet gambadante comme une chèvre. Elle vit d'une petite brise qui prédispose à la malice et à la philosophie souriante :

Vent.

L'ombre d'une main sur le papier,
et dehors le vent — et dedans
le vent — toute ma vie est à déchirer!

Heureux l'air autour de moi
qui respire sans dire : « moi »
qui est ouvert de toute part,
heureux l'air qui ne s'aime pas.

Tant de gentillesse n'empêche pas Pericle Patocchi de regarder les sommets avec envie, avec résignation aussi; de l'autre côté de sa poésie il est des mystères que, sans en avoir l'air, il vient surprendre la nuit. Il découvre alors des voix d'avant la lune et des orages qui crient d'amour. Dédaigneux et badin, Pericle Patocchi nous salue, « trois planètes rouges aux lisières de l'âme. »

Alain Bosquet.

PRÉSENTATION DU FANTÔME DE CLAUDE SANTELLI (D'APRÈS PLAUTE) (THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER).

Jacques Fabbri a une sorte de génie du comique. Il joue de son physique de Louis XVI avec une finesse peu commune. Ses mises en scène sont toujours justes et on ne s'y repose jamais. Malheureusement, son succès l'a obligé depuis longtemps à avoir recours à des textes qui lui permettent bien des facilités. Que n'a-t-il pensé cette fois à un vrai Plaute ou à Molière : le texte de Claude Santelli ne dépasse pas le niveau de la revue de fin d'année à l'École des Beaux-Arts; encore y est-on plus cru... D'ailleurs, Jacques Fabbri est seul dans sa troupe (avec Rony Varte peut-être, dont on pourrait faire quelque chose) à être un acteur de grande race. Les autres sentent trop le cabaret. Jacques Fabbri, lui, est fait pour je ne sais quel rôle d'empereur dans une pièce elizabethaine — mais encore faudrait-il qu'il crût aux « textes ».

G. D.

Le neutralisme

A Brice Parain.

Il apparaît incontestable que toute l'Europe occidentale, en particulier la France, mais certes pas la France seule, est travaillée par un courant neutraliste.

L'histoire future mesurera la force et la faiblesse de ce courant, mais dût-il s'avérer inefficace dans l'avenir, il n'en manifesterait pas moins aujourd'hui une réelle puissance.

Il met en jeu des sentiments ambivalents et des idées confuses :

1° Parmi ces sentiments je suis tenté de mettre au premier plan la fatigue et la haine de la guerre. Pour tous les hommes de ma génération, je veux dire ceux qui ont survécu à la conflagration de 1914. Ils n'ont pas seulement détesté la guerre dans la mesure où elle les a fait souffrir, ils l'ont vraiment jugée funeste même dans les cas où elle était juste et se terminait par la victoire.

Et ce fut assurément une malhonnêteté intellectuelle d'accuser les munichois de germanophilie, quand beaucoup d'entre eux étaient tout simplement pacifistes, et n'avaient pas cessé de l'être depuis 1917.

Il est impossible de détester la guerre sans par là-même tendre vers la neutralité dans la mesure où celle-ci est absence et refus de la guerre.

Aussi M. Daniel Halévy dit-il très bien que le monde méditerranéen dut sans doute éprouver avant que Rome constituât son Empire une lassitude analogue à la nôtre

Il est bien probable en effet que les conflits sempiternels des Chaldéens, des Égyptiens, des Perses, des Hellènes, les hécatombes que ces conflits accumulèrent, durent sérieusement lasser les hommes, et que dans une très large mesure l'Empire romain naquit de cette lassitude.

Mais le neutralisme ne répond pas seulement à un refus plus ou moins lâche de subir les horreurs de la guerre, il répond aussi à un certain idéal de pureté, la guerre n'étant pas seulement horrible, mais fangeuse, la neutralité qui vous tient en dehors de la guerre ne sauvegarde pas seulement votre confort, elle sauve votre pureté.

Nous voyons bien que la Suisse et la Suède, qui dans les deux dernières guerres européennes purent rester neutres, ont par là-même ressenti un certain orgueil et inspiré un certain respect.

La Suisse, quasi fondatrice de la Croix-Rouge, a été amenée à se regarder elle-même, au milieu de l'Europe, comme une infirmière sacrée, « Mlle de Galard dans Dien-Bien-Phu. »

Le peuple suédois est celui d'Europe, ou non seulement le niveau

de vie semble le plus élevé, mais celui où les inégalités et les rivalités de classes semblent les plus faibles.

Dans ses *Noces d'or,* Maurice Chevalier dit qu'il connaît la Suède mieux que beaucoup de Suédois, et n'a jamais pu y aller sans éprouver l'impression de fraîcheur que donne un verre de lait dans une matinée de printemps.

Il est trop certain que la neutralité n'est pas sans rapport avec la virginité. Elle aussi est une chose qu'on défend, qu'on viole et dont la violation doit être réparée.

Elle paraît donc non seulement une certaine abstention, mais une certaine vertu, et depuis la guerre de 1939 j'ai rencontré chez beaucoup de Suisses l'arrière-pensée que la neutralité est la juste récompense de la vertu, que si le peuple suisse était moins vertueux, moins sobre, moins continent qu'il n'est, son territoire eût été violé aussi comme tant d'autres, par l'Allemagne de Lüdendorff et par l'Allemagne de Hitler.

Ces arrière-pensées s'expliquent assez bien, quoiqu'elles aient par ailleurs un certain caractère délirant.

Nous savons bien, en effet, que la neutralité ne dépend pas du neutre seulement, mais aussi des voisins qui cherchent ou ne cherchent pas à envahir son territoire.

Quels que soient mon dégoût et ma haine de la guerre, l'histoire empêche mon esprit d'admettre qu'il suffit d'être vertueux pour n'avoir pas à se battre.

La neutralité n'est pas le seul fait du neutre, celle de la Belgique n'a pas été instituée par les Belges, mais par les chiffons de papier que M. de Bethmann-Hollweig déchira.

La neutralité suédoise dure depuis 1815 sans reposer sur un échafaudage, même fragile, de négociations et de protocoles. La Suède est exempte des guerres depuis le commencement du XIXe siècle, comme elle s'était trouvée engagée dans la plupart des guerres jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Il est non seulement surprenant, mais frappant, que beaucoup d' « intellectuels », confondent la neutralité suédoise, laquelle n'est pas autre chose qu'un état de fait, et la neutralité suisse qui résulte d'une convention tenue par les autres États européens, ou avec la neutralité belge qui résulte de conventions analogues, mais non tenues.

3° La neutralité signifie un certain retrait de l'histoire. Elle est à la fois l'apanage et la rançon de ce que Spengler appelait l'état fellahique, de ce que M. Abellio appelle l'ultra-monde ; quand l'histoire se détourne de la Chine, la Corée devient le pays du matin tranquille, et d'ailleurs ne le reste pas éternellement.

L'Europe occidentale désire-t-elle se retirer de l'histoire parce qu'elle a jugé trop pénible d'être si longtemps à la pointe de l'histoire? Ou au contraire veut-elle se retirer de l'histoire parce que l'histoire se détourne d'elle? Il est impossible de ne pas poser cette question, mais très difficile d'y répondre.

On oublie trop que l'histoire des cultures, des civilisations, des empires et des nations repose sur l'histoire plus vaste du globe terrestre lui-même.

Il y a en l'histoire des phénomènes quasi géologiques. Le long affaissement, le redressement actuel de la Chine en est un exemple. La découverte de l'Amérique en est un autre.

La montée des Amériques depuis la Guerre de Sécession n'est pas moins effarante que l'effondrement de l'Atlantide. Elle ne peut pas ne pas bouleverser les rapports des peuples et ne pas transformer, ne pas modifier la nature même de leurs ambitions.

Il est assez naturel qu'un Français, un Allemand d'aujourd'hui se disent : Si la guerre éclate ce sera la guerre planétaire ; elle peut se terminer par une victoire soviétique, par une victoire américaine ou par l'anéantissement des deux grands empires rivaux, elle ne peut pas se terminer à mon avantage, non plus que la lutte de Carthage et de Rome ne pouvait quelle qu'en fût l'issue profiter à Athènes ou à Sparte.

4° Le neutralisme répond donc à une certaine humilité. Mais il répond aussi à un certain orgueil, Brice Parain me l'a fait comprendre. De même que « l'Indifférent » de Watteau est tout à son jeu et à sa propre personne, le neutre se comporte comme si tous les autres devaient se battre et travailler pour lui.

Il n'est pas seulement exempt des coups, il est aussi juge des coups. Il proclame que tel coup était irrégulier, applaudit à tel autre dont l'efficacité et dont la force le surprend.

Sans doute est-il bien difficile de fonder la liberté de quiconque autrement que sur la servitude des autres, c'est pourquoi le neutralisme est-il peut-être moins pur qu'il ne se l'imagine.

Assurément il est moins astucieux et moins profitable parfois que lui-même ne pense. Souvent le peuple neutre est celui qui finit par se battre dans l'armée qu'il ne commande pas, et pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Rome a levé beaucoup de légions dans des pays qui avaient subi, mais n'avaient pas désiré sa domination. Dans beaucoup de cas, dans la plupart j'en ai peur, la position neutraliste est une position intenable. Elle suppose à la fois une force suffisante pour impressionner les agresseurs éventuels et une pauvreté suffisante pour ne pas surexiter leur convoitise, mais il est très difficile qu'un peuple soit tout ensemble, et très fort et très pauvre.

A l'origine le mot « riche » et le mot « puissant » étaient synonymes. Il a fallu un concours de circonstances tout à fait extraordinaires pour que la Suisse, occupant un territoire si pauvre qu'il ne peut exciter aucune convoitise véhémente, se trouve par ailleurs si riche qu'elle puisse armer et entretenir une armée qui sans doute est proportionnellement une des plus fortes du monde.

Un bonheur analogue quoique fait sur des traités très différents échut à la Prusse au début du XVIIe siècle.

Dans les cas de cette sorte, les mêmes raisons qui rendent la neutralité possible, la rendent profitable. Mais, le cas des peuples asservis, poussés à l'avant-garde et à la mort par l'armée qui les a vaincus est hélas ! beaucoup plus fréquent dans l'histoire que celui de la Suisse moderne et de la Prusse classique.

Il suffit malheureusement d'aller au musée du Louvre pour voir ce que les Assyriens faisaient des hommes qui avaient voulu

demeurer étrangers à leurs conflits, et de se rappeler que la Gaule perdit beaucoup plus d'hommes pour défendre Rome qu'elle n'en avait perdu pour se défendre contre elle.

La neutralité politique n'est pas sans quelque similitude avec la liberté d'indifférence : chacun la souhaite, et personne ne parvient à la fonder.

5° La neutralité est relative, corrélative à la guerre. Mais l'idée de guerre devient de plus en plus confuse en même temps qu'elle devient plus terrifiante.

Où commence la guerre? Comment définir l'agression? Elle répondait jadis au bris de clôture par un voisin pillard. Mais dans un monde travaillé par les conflits idéologiques, l'agression peut se masquer derrière la révolte, derrière le complot, le coup d'État... Déjà, au XVI[e] siècle, l'Espagne pouvait perpétrer une série d'agressions contre la France sous le couvert de la Ligue ; au XVIII[e] siècle, le coup d'État de Gustave IV sauva la Suède de la Russie comme la victoire de Sobieski avait sauvé l'Autriche des Turcs — comme, en 1914, la victoire de la Marne sauva la France de l'Allemagne.

D'autre part, où s'arrête la guerre? Qui peut prévoir le périmètre de destruction des bombes atomiques futures, des « armes microbiennes » ? Si un État asiate ou américain ressuscite, en Europe, la peste de Florence, quelle immunisation assurerait la neutralité?

6° Le neutralisme tend donc vers une non-résistance, une non-participation. Or il est clair que l'une et l'autre ne peuvent être que des attitudes que l'événement historique seul rend efficaces, inefficaces, ou même, dérisoires.

Il semble, à la vérité, que la Neutralité soit de plus en plus difficile à tenir, et même à imaginer, au fur et à mesure que les progrès des transports et des techniques tendent davantage à rapetisser la Terre. La dernière conflagration a intéressé la presque totalité du globe. Le Neutralisme suppose qu'on peut construire des murailles de Chine. Mais comment?



Ce numéro de la *Table Ronde* est consacré, très justement à Port-Royal, que la pièce de Montherlant rend à l'actualité.

La question : est-ce qu'un Port-Royal serait aujourd'hui possible? Et sinon, pourquoi ne l'est-il pas? engage toute notre histoire, ou notre destin culturel.

La place m'est trop mesurée pour que je la traite. Je sais que des chrétiens diront : Port-Royal serait possible aujourd'hui si Dieu le voulait.

Mais, même si les Églises, par le haut, restent dans le Ciel, par le bas elles ne peuvent pas échapper aux vicissitudes de la Terre.

Je pense qu'une fraternité telle que Port-Royal est à présent impossible à concevoir, et que cette impossibilité répond à une déchéance — hélas ! trop certaine — de l'Occident.

EMMANUEL BERL.

« L'HOMME A COMMENCÉ »

24 octobre 1954.

ÉTIENNE BORNE m'a demandé de parler du commencement de l'Homme à la Semaine des Intellectuels qu'il anime. Il voit, pense, que ce sujet, « l'Homme a commencé », me convient. Lorsqu'une pensée qui habite en vous profondément, vous est proposée par une voix extérieure amicale, c'est un signe. J'ai besoin d'incitations. Ce qui s'agite en moi confusément exige une chiquenaude pour apparaître, et que je suis impuissant à me donner. Je prépare donc une suite d'idées pour répondre à la demande d'Étienne Borne.

Voilà plus de trente années que je réfléchis sur ces problèmes d'origine et je vois qu'ils me tentent toujours. Pourquoi ai-je fait de l'exégèse, pourquoi me suis-je tant appliqué à étudier au temps où l'abbé Loisy me recevait rue des Écoles (avec une ironie sympathique) la relation de *l'Évangile* à *l'Église?* Et pourquoi avais-je suivi les leçons de Vialleton à Montpellier. Et pourquoi faut-il que j'interroge avec une curiosité passionnée ceux qui touchent aux origines de quelque manière, comme le P. Teilhard, en juillet, à sondernier passage?

Je me suis souvenu de cette méthode qui consiste à dédoubler les notions premières, à chercher sous un même vocable deux idées de penchant, de versant différents. Je renoncerai à parler de commencement, mais d'*origine* et d'*émergence*, — appelant *origine* le moment de la création vraie, quoique imperceptible, nocturne, — et *émergence* le moment de l'apparition, de la naissance.

Tout être dans le temps, je dirais volontiers qu'il commence deux fois :

en un premier instant qui est son origine véritable et quand ce qui va le caractériser, l'animer, le faire progresser èst comme inséminé en ses profondeurs ;

en un second moment où ce qu'il était d'une manière virtuelle et souvent inopérante se manifeste à dehors.

Et, dans le premier instant d'origine, l'être ne tombe pas sous l'observation. Darwin lui-même disait : *The mystery of beginnings of all things is insoluble by us.* Toute origine est investigable. Nocturne, disais-je, nuptiale. Et, dans le second moment, lorsque l'être paraît, qu'il naît, il est déjà constitué. On naît après une préhistoire, et déjà vieux, comme la religion de Jésus déjà si ancienne quand il la fondait, ne venant pas abolir, mais accomplir.

De sorte, pensé-je, que l'expérience est difficile en cette matière pourtant capitale. Si je pouvais assister à une origine, sans doute ne verrai-je rien : car l'être y est infime. Il n'apparaît *pas encore (nondum)* Et lorsque je contemple une émergence, c'est trop tard pour l'ami des origines. L'être est *déjà* complet *(jam)*. Entre le *pas encore* et ce *déjà* je glisse furtivement le passage du néant à l'être.

Je considère alors la question des « origines » humaines, cherchant ce qui est généralement admis de part et d'autre, sans entrer dans les questions litigieuses, comme est celle de polygénisme, je réfléchis sur la représentation que se font les anthropologues de ce long passage, échelonné sur des milliers, peut-être des millions d'années où commence et se déploie ce que Teilhard de Chardin appelle la nappe humaine, à partir des pithécanthropes et des sinanthropes jusqu'à l'*Homo sapiens* du néolithique, origine de l'humanité civilisée.

Il me semble qu'on trouve dans le développement de cette nappe humaine une illustration de la distinction entre l'*origine* et l'*émergence.*

En effet, si vous vous souvenez des schémas représentatifs de cette évolution, vous observerez qu'ils ont la forme d'une fleur : d'abord on voit une tige avec des verticilles divergents, des feuillets marginaux (le sinanthrope, et le néanderthal sont, par *exemple, deux* de ces rameaux terminés par une impasse) mais le mouvement ascendant de la tige se poursuit sur une ligne qui aboutit à une sorte d'éventail et de bourgeon, le point *alpha* de Teilhard. Mais ce qui m'intéresse ici, ce n'est pas la théorie de Teilhard, c'est la distinction de deux commencements : quel que soit le préhistorien et l'anthropologue, je vois que tous s'accordent pour admettre comme deux points critiques dans l'élan vital hominisant.

Le premier, situé peut-être dans le quaternaire inférieur, ou dans le tertiaire, celui des préhominiens, qui est l'*origine,* puisque le caractère qui fait l'homme, est alors comme inséminé dans une forme animale. C'est le début de l'élan qui ne s'arrêtera jamais, encore qu'il se diversifiera et stationnera longtemps.

Le second commencement, qui est, dans mon langage, celui de l'*émergence,* est le moment où paraît l'*Homo sapiens,* celui qui est artiste et religieux, qui forme société, qui est capable de conquérir l'espace et de grandir continûment dans le temps : notre ancêtre, celui dont nous dérivons directement. Le premier Nouvel Homme, le « néanthrope », comme on dit de nos jours.

Et je m'étonne de l'ordre des grandeurs de durée. Dans le beau livre de Herbert Wendt appelé *À la recherche d'Adam,* je lis que,

si on se représente le temps écoulé depuis l'origine par une journée de 24 heures, il faut attendre 23 h. 30 pour voir surgir l'Homme de Pékin, 23 h. 50 pour voir surgir l'Homme de Néanderthal, et minuit moins cinq pous assister à l'émergence de l'*Homo sapiens*...

Je réfléchis sur le sens de cette extraordinaire lenteur des choses. Que s'est-il donc passé dans cet intervalle où l'animal hominisé laissait dormir en lui sa puissance raisonnable? Comment n'a-t-on pas cherché la signification de cette période de la préhistoire où l'on assiste, non à une *accélération*, mais à un *ralentissement*, plus curieux encore?

. . . .

2 novembre.

J'ai cherché plusieurs domaines où je pus appliquer ma distinction, voir si elle était valable.

Je me disais :

Considérons un acte humain, un de ces grands choix de la vie morale. Et, comme le mal est toujours plus haut en couleur, considérons l'histoire d'une faute. Quand pèche-t-on, me disais-je? Où se situe le premier acte décisif? Ce n'est certes pas dans ce moment visible que les canonistes appellent la consommation et qu'avec raison les romanciers classiques négligeaient, comme Molière bâclait ses mariages. Le premier acte, celui qui engage, c'est ce premier consentement tenu pour possible, ces regards échangés qui plus tard vous ligaturent ; ce *Non* qu'on devait dire et que l'on n'a pas dit, ce silence à une heure indifférente où il aurait fallu prononcer un seul mot et l'où on a préféré se taire. C'est là l'origine, je veux dire : le lieu de la vraie défaillance et du vrai courage.

Mais je réfléchissais que et je me disais que, s'il en est ainsi (si l'histoire de la liberté se divise en ces deux moments) comme il est difficile de saisir l'instant où nous sommes libres ! Car, dans le commencement d'origine, il n'y a pas de connaissance claire de l'acte et de sa postérité : on ne sait pas que ce regard vous enchaîne, que ce silence vous lie. Et dans le dernier moment qui est celui de l'émergence et de la consommation, toute initiative est désormais impossible, vous êtes prisonnier d'un engrenage et l'acte de la faute a l'air de se dérouler en vous sans que vous n'y puissiez rien.

Je m'aperçois que je rejoins ici l'expérience des Spirituels qui ont toujours prêché une extrême vigilance sur vos propres commencements imperceptibles et aussi beaucoup de commisération pour les fautes (apparentes) d'autrui.

JEAN GUITTON

Le style Janséniste

Les écrivains jansénistes ont une bonne réputation, inébranlable ou incorruptible, parce que nul n'est tenté d'y aller voir. Cette fortune a dû leur échoir pour des raisons presque politiques : elle a servi de rançon à leurs malheurs temporels, elle a réparé les persécutions qu'ils ont subies. Apparemment, voilà pourquoi Renan (dans ses *Nouvelles études d'histoire religieuse*) pindarise à leur propos. « La langue des écrivains de Port-Royal, dit-il en propres termes, est la perfection. Elle suffit à tout. Elle peut servir à exprimer des pensées opposées aux leurs. »

Si vous flairez là-dessous quelque ironie, vous vous tromperez. Voltaire lui-même a chanté l'éloge de Port-Royal comme parangon du bon style littéraire. Rappelons aussi l'estime que Boileau faisait de ces docteurs, et les dithyrambes de Mme de Sévigné quand elle envoyait à sa fille les austères *Essais* de Nicole, comme elle eût fait des dragées ou des pralines : « Quel langage ! quel ton dans l'arrangement des mots ! On croit n'avoir lu de français qu'en ce livre ! »

Finalement les professeurs, depuis quelques générations, se sont crus obligés de saluer le style janséniste comme la fleur de l'art classique. Et cette opinion ne gêne personne, même si elle couvre de confusion ces « Messieurs », vaniteusement modestes, au purgatoire ou au paradis. Depuis que le romantisme a tourneboulé les cervelles ou du moins renversé les principes, on est fort enclin à s'imaginer que l'intellectualisme du Grand Siècle, la rigueur discursive dans la pensée et dans le langage, ont atteint à Port-Royal leur apogée. Quand par hasard on s'approche de ces textes redoutables, on en rabat évidemment. Ils sont très souvent lourds, verbeux, fastidieux. Ils s'encombrent de cette inexorable rhétorique qui a pesé sur tant de prosateurs pendant deux siècles, le seizième et le dix-septième. C'est que, pour tout dire, ces écrivains jansénistes, qui paraissaient le fin du fin à des snobs de 1660, et même beaucoup plus tard, étaient encore des archaïsants sans le savoir, bien sûr. Ils avaient fait leurs classes en même temps que les Cyrano de Bergerac, les La Mothe Le Vayer ; ils avaient hérité la vénération de celui qui fut le maître à écrire des Français cinquante années durant, Guez de Balzac. En d'autres termes, ils peuvent être rangés parmi les préclassiques plutôt que parmi les

olympiens du classicisme : c'est que, n'étant pas gens de lettres de profession, ils n'avaient pas la souplesse de ceux qui s'adaptent toujours à la dernière mode ni l'astuce de ceux qui, avant le commun des girouettes, sentent le vent tourner. Ils étaient même rebelles par principe aux nouveautés, et aux hardiesses du génie. Le tripatouillage pompeux (nous allions dire : pompier) que les jansénistes ont fait subir aux *Pensées* de Pascal pour la première édition officielle, donne une preuve frappante de cette timidité. Et si M. Racine avait été un parfait élève des Messieurs, il n'eût pas écrit de l'encre que l'on sait : ni ses Lettres si ses pamphlets ni même l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, qui est d'une beauté poignante, mais qui vaut beaucoup plus que toute la bibliothèque port-royaliste.

Ces réserves faites, on ne peut méconnaître un fait incontestable et surprenant : que le jansénisme fit une partie de ses conquêtes spirituelles, parmi les laïcs tout au moins, grâce à l'élégance des livres qui sortaient de ses officines. On y trouvait de l'esprit, voire du bel esprit, ce qui est le comble... Toutes ces pages qui semblent à notre frivolité pesantes, interminables, inexorables, paraissaient à bien des lettrés de la grande époque, pétillantes, étincelantes. Aprés Nicole, délicieux essayiste, M. Le Maistre eut le renom d'artiste raffiné. Saint-Évremond a fait, un peu plus tard, l'éloge de ces auteurs à titre de stylistes, de virtuoses. L'abbé Bremond lui-même (qui les détestait) a cité des enseignements du dernier nommé touchant la musique de la prose. Ils pourraient être de Flaubert ! « Le plus beau membre, disait par exemple Le Maistre, d'une période est celui qui est au-dessous ou au-dessus de la moitié d'un grand vers héroïque, c'est-à-dire de cinq ou sept syllabes. » Il admettait aussi l'octosyllabe comme élément du rythme. Il réglait l'alternance subtile des féminins et des masculins dans la phrase, et l'emploi de clausules harmonieuses.

Tout cela est fort gentil. Tout celà ne serait pas déplacé dans l'*Art de la prose* de feu Gustave Lanson, mais la pratique ne vaut pas la théorie. L'impression que la postérité a reçue de la prose janséniste ne peut être entièrement mensongère. Joseph de Maistre interprète l'opinion générale des modernes quand il l'accuse de froideur, de dureté, de médiocrité. Et Sainte-Beuve lui-même l'homme qui sans doute, a fréquenté le plus assidûment ces rogues ancêtres, ne pouvait se tromper du tout au tout quand il a marqué la tristesse constante des écrits port-royalistes. Il ne leur reconnaît même pas la précision, la sobriété, qui seraient de mise dans les propos les plus sérieux. Stendhal, qui vantait pour modèle la prose du code civil, n'a jamais ouï dire que celle de M. Arnauld pût satisfaire les amants de la divine simplicité ; encore moins celle de Saint-Cyran est grise, prolixe, et au fond banale pour son époque. Les historiens, qui, bien entendu, mettent Pascal tout à fait hors du concours, ont raison de ne retenir que Pierre Nicole comme bon écrivain : il aurait pu, en fait d'art littéraire, être jésuite ou mécréant. Humaniste accompli, polémiste aimable à ses heures, on comprend que la marquise de Sévigné l'ait tenu en si haute estime, qu'elle ait souhaité « en faire un bouillon et l'avaler »

Après une longue période riche en docteurs pédantesques, il ramenait la théologie et la morale dans le temple des Muses. Il ne siège pas trop loin de Fénelon et de Malebranche : mais son exemple même prouve qu'il n'y a pas eu de style spécifiquement janséniste.

L'entité qu'on a forgée de ce style sert tout simplement à fournir de catégories simples, grossières, la mémoire des étudiants. A bien réfléchir, il n'existe aucune parenté obligatoire entre la doctrine d'un philosophe et sa façon de l'exprimer. Schopenhauer est un auteur piquant et spirituel, oui, un auteur gai. Bergson a la prose la plus claire et la plus rationnelle du monde. Fénelon, dans ses *Lettres spirituelles* où parfois sourd le mysticisme le plus sombre, reste le cygne de Cambrai. M. Benda n'observe jamais dans ses écrits l'ataraxie spinozienne qu'il prêche aux belphégoriens. Il serait possible de démontrer que ce sont les modernes qui, faute de courtoisie littéraire, faute de vraie culture, imaginent qu'à un style particulier correspond une théorie particulière du vrai et du beau. En fait, les écrivains aberrants ou maladroits de notre siècle, essaient ainsi de justifier leur jargon ou leur obscurité. Ils ont alors l'air de mal parler tout exprès, et parce qu'ils pensent autrement que leurs prédécesseurs. Si M. Paul Claudel avait su écrire comme Voltaire, il ne serait pas claudélien. A quoi l'on nous répondra que précisément un vrai catholique, nourri de la Bible, ne saurait écrire comme Voltaire. Mais si : une telle pétition de principe est récusée par de remarquables auteurs de jadis, fort nombreux, incontestablement dévots ou mystiques. N'attendez pas que nous en dressions ici le palmarès. Sans faire appel à Bossuet, à Bourdaloue, à Massillon surtout, nous vous renverrions à tous ceux que l'abbé Bremond a tirés des limbes, par exemple au R. P. Quesnel, un oratorien qui fut parfois suspect de jansénisme, ou J.-J. Duguet. Le premier de ces écrivains est peut-être un des maîtres de la spiritualité française ; et pourtant il ne se distingue en rien de La Rochefoucauld ou de Bayle, ou de Fontenelle, compte tenu des différences chronologiques.

Mieux encore, recourez à un florilège extraordinaire que l'historien du *Sentiment religieux en France* a constitué dans le neuvième volume de son grand ouvrage : comparez ensemble les « prières pour femmes enceintes » qui y figurent ; les unes sont rédigées par des jansénisants, d'autres par l'aimable Antoine Godeau, évêque de Vence, celui qui avait été la coqueluche des précieuses, certaines par Quesnel, certaines par des pasteurs huguenots ; vous trouverez, avec le même sublime chrétien qui fait de ces pièces des chefs-d'œuvre admirables, la même élégance, la même noblesse de langage, la même rectitude de pensée. Ce sont là d'ailleurs des lectures peu réconfortantes au XXᵉ siècle. Elles donnent à penser que la civilisation est derrière nous, et que nous sommes devenus des sauvages.

Mais cette barbarie fait aussi comprendre la théorie qui court depuis un siècle, mettons depuis Sainte-Beuve, sur le jansénisme littéraire. Nous nous sommes persuadés que puisque ces docteurs avaient embrassé l'austère doctrine d'Augustin, ils tenaient à

honneur de ne la point souiller par de vains ornements, dont les grâces littéraires. Ce jansénisme fut certes, le fait de quelques-uns d'entre eux qui manquaient de talent, d'ambition, et au fond de désir de plaire. Mais elle était fort étrangère à tous les bons esprits de leur époque, et d'ailleurs elle eût révolté saint Augustin lui-même qui n'est pas précisément un paysan du Danube, mais un écrivain plein de maniérisme et d'afféterie. L'aile gauche (pour employer cette ridicule métaphore) du jansénisme a peut-être nourri de vagues préjugés contre l'art littéraire, comme les calvinistes en ont nourri contre l'art plastique ; il n'en faut rien conclure pour la littérature janséniste en général. Tant qu'il y aura une société chrétienne, des fanatiques existeront qui auront peur des statues, des tableaux, des vitraux, de la liturgie même comme pouvant ramener au paganisme : mais, Dieu merci ! des sages se maintiendront qui pensent qu'à Dieu même l'hommage des beautés fabriquées par l'homme est une forme de la prière. Ainsi faisait le « jongleur de Notre-Dame » qui, acrobate de profession, exécutait devant la Vierge ses meilleures cabrioles. Tout le jansénisme du monde ne prévaut point contre cette piété-là.

André Thérive

N. D. L. R. — L'importance de ce numéro sur Port-Royal et le Jansénisme, nous a contraints à reporter au mois de janvier la publication de la troisième et dernière partie du roman de Nikos Kazantzaki, *Le Christ recrucifié*.

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1954. — Nos 73 à 84.



L'Administrateur : Maurice BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1954. 66031.

PLON

DANS LA COLLECTION **Roman**

dirigée par **Pierre de LESCURE** et **Célia BERTIN**

ALPHONSE NARCISSE

L'OMBRE DE LA MORTE

17e mille. 390 fr.

JACQUES STERNBERG

LE DÉLIT

450 fr.

Vient de paraître :

PRÈS DU CŒUR SAUVAGE

par **CLARICE LISPECTOR**

Clarice Lispector a déjà publié au Brésil trois romans. Elle est considérée non seulement comme la plus grande romancière brésilienne, mais aussi comme une des grandes romancières actuelles. On peut attacher une signification et une importance particulières à la publication de ce roman qui atteint à la résonance des œuvres universelles.

495 fr.

PAR L'AUTEUR DE « LA MÈCHE »

- Prix des Nouvelles Littéraires 1948 -

LUCIE MARCHAL

LA RANCUNE

Lucie Marchal marque de l'empreinte balzacienne un caractère de vieille fille au cœur déçu et dévorant, chez qui la soif de tendresse tourne à la rage : drame à quatre qui se joue dans le décor obsédant d'Amsterdam.

450 fr.



PLON

LA TABLE RONDE

a publié en 1954

N° 76
MARGUERITE YOURCENAR : Présentation critique de Kavafis.

N° 78
MARCEL PROUST : Lettres à Porto-Riche.

N° 79
THIERRY-MAULNIER : La poésie originelle.

N° 80
RICHARD WAGNER : Carnet brun.
ANDRÉ CHASTEL : Les secrets de l'Académie florentine.

N° 81
ANTONE TCHEKOV : Correspondance.

N° 82
ROGER NIMIER : Portrait de Jacques Chardonne.
NIKOS KAZANTZAKI : Le Christ recrucifié.
JACQUES CHEVALIER : Propos du P. Pouget.
ROMAIN ROLLAND : Lettre à Alphonse de Chateaubriant.
FRANZ HELLENS : Dialogue avec Guy Le Clec'h.
ANDRÉ MAUROIS : Derniers propos.
CLAUDE ELSEN : La saison est ouverte.
JEAN GUITTON : Saint-Augustin et notre temps.
CARLO COCCIOLI : Le Diable est-il Italien ?
MAURICE ALLEM : Sainte-Beuve.
EMMANUEL BERL : De l'imposture au désarroi.
JULIEN BENDA : Gloire au public des grands concerts.
J. G. LEITHAUSER : États et Empires du Cosmos.
GERMAINE BEAUMONT : La leçon de Colette.

N° 83
JULIEN GREEN : Pages de Journal.
FRÉDÉRIC NIETZSCHE : Lettres de Nice.
NIKOS KAZANTZAKI : Le Christ recrucifié (II).
JULIEN BENDA : En lisant Saint-Simon.
DANIEL ROPS : Un profil de René Grousset.
JEAN GRENIER : Lettre sur « Le Défi ».
HENRI CLOUARD : Alexandre Dumas et ses femmes.
PAUL GILSON : Poèmes présentés par Alain Bosquet.
ALEXANDRE ARNOUX : De la publicité à la propagande.
JEAN COCTEAU : Salut à André Derain.
GRAHAM GREENE : Nouveau venu au Théâtre.
GABRIEL MARCEL : Pour un réalisme magique.
LUCIENNE JULIEN CAIN : Sur un livre de Berdiaev.
JEAN BÉRAUD-VILLARS : L'affaire T. E. Lawrence.
ANDRÉ DHOTEL : Pour Rimbaud.
JACQUES SOUSTELLE : Les Mémoires de guerre du général de Gaulle.
CLAUDE ROSTAND : Un essai sur l'esthétique de la musique contemporaine.

L'Agenda de la Table Ronde
Chroniques par :
EMMANUEL BERL, JEAN GUITTON, ANDRÉ THÉRIVE.

LA TABLE RONDE

publiera en 1955

DES CORRESPONDANCES :

Lettres de Barcos, abbé de Saint Cyran, présentées par Lucien GOLDMANN.
Lettres de Pouchkine, présentées par Henri TROYAT.
Lettres de Musset, présentées par Maurice ALLEM.
Lettres de Marcel Proust à Jacques RIVIÈRE.
Lettres de Bernanos.
Lettres de Paule Régnier.
Lettres d'André Suarès.
Lettres de Rilke.

DES ÉTUDES sur :

Jeanne d'Arc, par Jean GUITTON.
Montesquieu, par Roger CAILLOIS.
Madame de Staël et Voltaire, par Julien BENDA.
Alfred de Vigny, par Henri GUILLEMIN.

DES JOURNAUX INTIMES ET DES TÉMOIGNAGES AUTOBIOGRAPHIQUES de :

Louis AGUETTANT.
ALAIN.
BERENSON.
Noël COWARD.
Charles du BOS.
Julien GREEN.
NOVALIS, présenté par Clara MALRAUX.
Marguerite YOURCENAR.
VIRGINIA WOOLF, présenté par Germaine BEAUMONT.

DES SOUVENIRS DE THÉATRE de :

SIMONE.

DES SOUVENIRS MUSICAUX de :

Wilhelm KEMPFF : Cette note grave...

DES ROMANS de :

André DHOTEL : Les Mémoires de Sébastien.
Serge GROUSSARD : Bonne nuit.

DES NOUVELLES de :

Henry JAMES.
E. M. FORSTER.

DES POÈMES de :

Lucien BECKER.
Pierre ALBERT-BIROT.
Émily DICKINSON.
Jean-Claude RENARD.

Présentés par Alain BOSQUET.

DES PAGES ET DES ARTICLES de :

Michel CARROUGES : La double pluralité des mondes.
Jacques CHARDONNE : Murmures - La Femme de Monsieur Armand.
DANIEL-ROPS : Les découvertes du désert de Judas.
— Un anniversaire oublié : Lefebvre d'Étaples et le Groupe de Meaux.
Bernard GRASSET : Évangiles de l'édition selon Péguy.
Romano GUARDINI : Lettres du lac de Côme.
Marcel JOUHANDEAU : Léonora ou les dangers de la vérité.
Louis LAVELLE : Conduite à l'égard d'autrui.
Joseph MALÈGUE : Plan d'une prière pour l'acceptation de la mort.
MONTHERLANT : Un voyageur solitaire est un diable.
Max PICARD : L'atomisation dans l'art moderne.
Mario SOLDATI : Lettres de Capri.
Maurice TOESCA : Éloge de l'amour.

et des textes de :

Martin BULER - Jean COCTEAU - Louis GUILLOUX - Gabriel MARCEL - François MAURIAC - André MAUROIS - Henri MONDOR - Salvador de MADARIAGA
Maurice SAVIN - Georges SIMENON - Arnold TOYNBEE - Denton WELCH.

Printed in France.

PRIX DU NUMÉRO : 170 fr.

N. M. P. P.